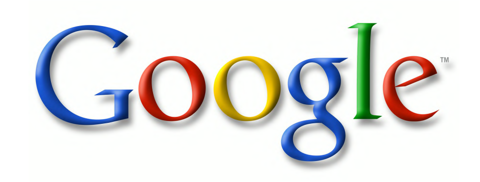
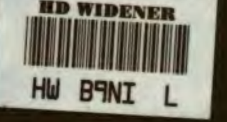



HD WIDENER
HW B9NI L


VE
RI
TAS



OEUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

TOME XLVII.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

PHILOSOPHIE.

TOME V.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS.

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

M DCCC XXV.

LA BIBLE

ENFIN EXPLIQUÉE

PAR PLUSIEURS AUMÔNIERS

DE S. M. L. R. D. P.

1776.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

L'explication de ces quatre lettres L. R. D. P. a embarrassé plusieurs savans. Quelques uns ont cru qu'elles désignaient le vainqueur de Molwitz et de Lissa, quoique ce prince n'ait guère d'aumôniers, et qu'il fasse sa prière tout seul comme il gouverne ses états et commande ses armées; mais l'Avertissement suivant, placé à la tête de la troisième édition, lève tous les doutes.

Quatre savans théologiens du palatinat de Sandomir * ayant composé des Commentaires sur la *Bible*, ils furent d'abord imprimés en latin, à Francfort sur l'Oder, en 1773; on n'en tira que très peu d'exemplaires; ensuite un académicien de Berlin les traduisit en langue française; et on en fit plusieurs éditions, qui toutes pèchent par beaucoup de fautes de typographie. L'édition que nous présentons en est exempte; et, si on la compare avec le latin, on la trouvera plus ample et plus fidèle. C'est ce qu'il sera aisé de vérifier en jetant seulement les yeux sur la dernière page,

* Ceci fait connaître que ces initiales signifient *le roi de Pologne*, et non *le roi de Prusse*.

qui, dans cette édition, diffère de toutes les autres, et en conférant les commencemens de chaque livre : nous n'avons rien épargné pour rendre cette édition correcte et utile.

ANCIEN TESTAMENT[1].

GENÈSE.

Du commencement les dieux fit le ciel et la terre : or, la terre était *tohu bohu*, et le vent de Dieu courait sur les eaux.

Le texte hébreu, c'est-à-dire phénicien, syriaque, porte expressément, les dieux fit, et non pas, Dieu créa, *Deus creavit*, comme le porte la *Vulgate*. C'est une phrase commune aux langues orientales, et souvent les Grecs ont employé ce trope, cette figure de mots.

Tohu bohu signifie à la lettre sens dessus dessous. C'est proprement le *Chaut-ereb* de Sanchoniathon le Phénicien, dont les Grecs prirent leur Chaos et leur Érèbe. Sanchoniathon écrivit incontestablement avant le temps où l'on place Moïse.

1* Un éditeur a dit, à propos de l'*Extrait d'un journal de la cour de Louis XIV*, « que, dans une édition des œuvres de Voltaire, ce qu'il « avait écrit fesait texte, qu'il a cru pouvoir, sans inconvénient, et « même avec raison, réserver pour les notes de Voltaire le caractère employé ordinairement dans le texte. » Pourquoi donc cet éditeur a-t-il négligé de suivre, pour *la Bible enfin expliquée*, une marche qui nous paraît incontestablement meilleure que celle adoptée dans toutes les autres éditions ? (N. D.)

On ne voit pas de chaos expressément marqué chez les Persans : les Égyptiens semblent ne l'avoir pas connu : les Indiens encore moins. Il n'y a rien dans les écrits chinois venus jusqu'à nous qui ait le moindre rapport à ce chaos, à son débrouillement, à la formation du monde. De tous les peuples policés, les Chinois paraissent les seuls qui aient reçu le monde tel qu'il est, sans vouloir deviner comment il fut fait; n'ayant point de révélation comme nous, ils se turent sur la création : ce furent les Phéniciens qui parlèrent les premiers du chaos. *Voyez* Sanchoniathon, cité par Eusèbe, évêque de Césarée, comme un auteur authentique.

Et Dieu dit : Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite. Il vit que la lumière était bonne. Et il divisa la lumière des ténèbres. Il fit un soir et un matin, qui fit un jour.

L'auteur sacré place ici la formation de la lumière quatre jours avant la formation du soleil; mais toute l'antiquité a cru que le soleil ne produit pas la lumière, qu'il ne sert qu'à la pousser, et qu'elle est répandue dans l'espace. Descartes même fut long-temps dans cette erreur. C'est Roemer le Danois qui, le premier, a démontré que la lumière émane du soleil, et en combien de minutes. Les critiques osent dire que si Dieu avait d'abord répandu la lumière dans les airs pour être

poussée par le soleil, et pour éclairer le monde, elle ne pouvait être poussée, ni éclairer, ni être séparée des ténèbres, ni faire un jour du soir au matin, avant que le soleil existât : cette théorie est contraire, disent-ils, à toute physique et à toute raison : mais ils doivent songer que l'auteur sacré n'a pas prétendu faire un traité de philosophie et un cours de physique expérimentale. Il se conforma aux opinions de son temps, et se proportionna en tout aux esprits grossiers des Juifs, pour lesquels il écrivait : sans quoi il n'aurait été entendu de personne. Il est vrai que la *Genèse* est encore difficile à entendre : aussi les Juifs en défendirent la lecture avant l'âge de vingt-cinq ans; et cette défense fut aisément exécutée dans un pays où les livres furent toujours extrêmement rares.

Ce dogme, que Dieu commença par la création de la lumière, est entièrement conforme à l'opinion de l'ancien Zoroastre et des premiers Persans : ils divisèrent la lumière des ténèbres; jusque là les Hébreux et les Persans furent d'accord, mais Zoroastre alla bien plus loin. La lumière et les ténèbres furent ennemies, et Arimane, dieu de la nuit, fut toujours révolté contre Oromaze, le dieu du jour; c'était une allégorie sensible, et d'une philosophie profonde. *Voyez* Hyde, chap. IX.

Il a paru en 1774 un ouvrage sur les six jours de notre création, par le docteur Chrisander, professeur en théologie. Il assure que Dieu créa, le second jour, la matière électrique, et ensuite la lumière; « qu'alors la vénérable Trinité, qui n'a« vait point reçu de dehors l'idée exemplaire de la « lumière, vit que la lumière était bonne, et avait « sa perfection. » Tout le commentaire de M. Chrisander est dans ce goût · et il en faut féliciter notre siècle.

Dieu dit encore : Que le ferme, le firmament, soit au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux des eaux... Et Dieu fit deux grands luminaires : le plus grand pour présider au jour, et le petit pour présider à la nuit, et diviser la lumière des ténèbres et du jour.

Racach signifie le solide, le ferme, le firmament. Tous les anciens croyaient que les cieux étaient solides, et on les imagina de cristal, puisque la lumière passait à travers. Chaque astre était attaché à son ciel épais et transparent : mais comment un vaste amas d'eau pouvait-il se trouver sur ces firmamens? ces océans célestes auraient absorbé toute la lumière qui vient du soleil et des étoiles, et qui est réfléchie des planètes. La chose était impossible : n'importe, on était assez ignorant pour penser que la pluie venait des cieux supérieurs, de cette plaque, de ce firmament. C'est le sentiment d'Origène, de saint Augustin, de saint

Cyrille, de saint Ambroise, et d'un nombre considérable de docteurs.

Pour avoir de la pluie il fallait que l'eau tombât du firmament. On imagina des fenêtres, des cataractes qui s'ouvraient et se fermaient : c'est ainsi que dans l'Amérique septentrionale les pluies étaient formées par les querelles d'un petit garçon céleste et d'une petite fille céleste qui se disputaient une cruche remplie d'eau ; le petit garçon cassait la cruche, et il pleuvait.

Et du soir au matin se fit le quatrième jour.

Dieu dit aussi : Que les eaux produisent des reptiles d'une ame vivante, et des volatiles sur la terre sous le ferme du ciel...

Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leurs espèces, et Dieu vit que cela était bon. Et il dit : Fesons l'homme à notre image et ressemblance. Et qu'il préside aux poissons de la mer, et aux volatiles du ciel, et aux bêtes, et à la terre universelle, et aux reptiles qui se meuvent sur la terre.

C'était encore une idée universellement répandue dans notre Occident que l'homme était formé à l'image des dieux :

« Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum. »

OVID, *Met.*, I, 83.

L'antiquité profane était anthropomorphite. Ce n'était pas l'homme qu'elle imaginait semblable aux dieux, elle se figurait des dieux semblables aux hommes. C'est pourquoi tant de philosophes

disaient que, si les chats s'étaient forgé des dieux, ils les auraient fait courir après les souris. La *Genèse*, en ce point comme en plusieurs autres, se conforme toujours à l'opinion vulgaire, pour être à la portée des simples.

Et il fit l'homme à son image, et il le fit mâle et femelle; et du soir au matin se fit le sixième jour.

Voilà l'homme et la femme créés; et cependant quand tout l'ouvrage de la création est complet, le Seigneur fait encore l'homme, et il lui prend une côte pour en faire une femme. Ce n'est point sans doute une contradiction : ce n'est qu'une manière plus étendue d'expliquer ce qu'il avait d'abord annoncé.

Et il acheva entièrement l'ouvrage le septième jour, et il se reposa le septième jour, ayant achevé tous ses ouvrages.

Et il bénit le septième jour, parce qu'il avait cessé tout ouvrage ce jour-là, et l'avait créé pour le faire.

Il l'avait créé pour le faire : c'est une expression hébraïque qu'il est difficile de rendre littéralement. Elle ressemble à ces phrases fort communes, en s'en allant, ils s'en allèrent; en pleurant, ils pleurèrent.

Une remarque plus importante est que le premier Zoroastre fit créer l'univers en six temps qu'on appela les six gahambârs; ces six temps, qui n'étaient pas égaux, composèrent une année de trois cent soixante-cinq jours. Il y manquait

six heures ou environ, mais c'était beaucoup que dans des temps si reculés Zoroastre ne se fût trompé que de six heures; nous ne croyons pas que le premier Zoroastre eût neuf mille ans d'antiquité, comme on l'a dit; mais il est incontestable que la religion des Persans existait depuis très long-temps.

Ce sont là les générations du ciel et de la terre, et le Seigneur n'avait point fait encore pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'hommes pour cultiver la terre.

Mais une fontaine sortait de la terre, et arrosait la surface universelle de la terre.

Ce ne peut être sur tout le globe que cette fontaine versait ses eaux. Il faut apparemment entendre par *par toute la terre* l'endroit où était le Seigneur. Il n'y avait point encore de pluie, mais il y avait des eaux inférieures; et il faut que ces eaux inférieures eussent produit cette fontaine.

Et le Seigneur Dieu forma donc un homme du limon de la terre.

Et il lui souffla sur la face (en hébreu, dans les narines) un souffle de vie.

Dieu lui souffla un souffle prouve qu'on croyait que la vie consiste dans la respiration. Elle en fait effectivement une partie essentielle. Ce passage fait voir, ainsi que tous les autres, que Dieu agissait comme nous, mais dans une plénitude infinie de puissance : il parlait, il donnait ses ordres, il ar-

rangeait, il soufflait, il plantait, il pétrissait, il se promenait, il fesait tout de ses mains.

Or le Seigneur Dieu avait planté du commencement un jardin dans Éden.

Ce jardin, ce verger d'Éden était nécessaire pour nourrir l'homme et la femme. D'ailleurs dans les pays chauds où l'auteur écrivait, le plus grand bonheur était un jardin avec des ombrages. Longtemps avant l'irruption des Bédouins juifs en Palestine, les jardins de la Saana auprès d'Aden ou Éden, dans l'Arabie, étaient très fameux; les jardins des Hespérides en Afrique l'étaient encore davantage. La province de Bengale, à cause de ses beaux arbres et de sa fertilité, s'appelle toujours le jardin par excellence; et aujourd'hui même encore le grand mogol dans ses édits nomme toujours le Bengale le *Paradis terrestre.*

On trouve aussi un jardin, un paradis terrestre dans l'ancienne religion des Persans; ce paradis terrestre s'appelait *Shang-dizoucho* : il est appelé *Iranvigi* dans le *Sadder*, qu'on peut regarder comme un abrégé de la doctrine de cette ancienne partie du monde.

Les brachmanes avaient un pareil jardin de temps immémorial. L. R. P. dom Calmet, bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Idulphe, dit en propres mots : « Nous ne

« doutons point que le lieu où fût planté le paradis « terrestre ne subsiste encore. »

Le Seigneur Dieu avait aussi produit du limon tout arbre beau à voir, et bon à manger.

Et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la science du bon et du mauvais.

Cet arbre de vie et cet arbre de la science ont toujours embarrassé les commentateurs. L'arbre de vie a-t-il quelque rapport avec le breuvage de l'immortalité, qui de temps immémorial eut tant de vogue dans tout l'Orient? Il est aisé d'imaginer un fruit qui fortifie et qui donne de la santé : c'est ce qu'on a dit des cocos, des dattes, de l'ananas, du ginseng, des oranges; mais un arbre qui donne la science du bien et du mal est une chose extraordinaire. On a dit du vin qu'il donnait de l'esprit :

« Fœcundi calices quem non fecere disertum? »
Hor., l. I, ep. V.

mais jamais le vin n'a fait un savant : il est difficile de se faire une idée nette de cet arbre de la science : on est forcé de le regarder comme une allégorie. Le champ de l'allégorie est si vaste, que chacun y bâtit à son gré : il faut donc s'en tenir au texte sacré, sans chercher à l'approfondir.

De ce lieu d'Éden un fleuve sortait pour arroser le jardin.

Et de là se divisait en quatre fleuves; l'un a nom Phison. C'est celui qui tourne dans tout le pays d'Évilath, qui pro-

duit l'or; et l'or de cette terre est excellent, et on y trouve le bdellium et l'onyx.

Les commentateurs conviennent assez que le Phison est le Phase : c'est un fleuve de la Mingrélie, qui a sa source dans une des branches les plus inaccessibles du Caucase. Il y avait sûrement beaucoup d'or dans ce pays, puisque l'auteur sacré le dit. C'est aujourd'hui un canton sauvage, habité par des barbares qui ne vivent que de ce qu'ils volent. A l'égard du *bdellium*, les uns disent que c'est du baume, les autres, que ce sont des perles.

Le second fleuve est le Géhon, qui coule tout autour de l'Éthiopie.

Le troisième est le Tigre, qui va contre les Assyriens.

Le quatrième est l'Euphrate.

Pour le Géhon, s'il coule en Éthiopie, ce ne peut être que le Nil : et il y a environ dix-huit cents lieues des sources du Nil à celles du Phase. Adam et Ève auraient eu bien de la peine à cultiver un si grand jardin. Les sources du Tigre et de l'Euphrate ne sont qu'à soixante lieues l'une de l'autre, mais dans les parties du globe les plus escarpées et les plus impraticables : tant les choses sont changées !

Ce Tigre, qui va chez les Assyriens, prouve que l'auteur vivait du temps du royaume d'Assyrie; mais l'établissement de ce royaume est un autre chaos. Remarquons seulement ici que le fameux

rabbin Benjamin de Tudèle, qui voyagea dans le douzième siècle en Afrique et en Asie, donne le nom de Phison au grand fleuve d'Éthiopie; nous parlerons de ce Benjamin quand nous en serons à la dispersion des dix tribus.

Le Seigneur Dieu prit donc l'homme, et le mit dans le jardin pour travailler et le garder.

Et il lui ordonna, disant : Mange de tout bois du paradis; mais ne mange point du bois de la science du bon et du mauvais.

L'empereur Julien, notre ennemi, dans son trop éloquent discours réfuté par saint Cyrille, dit que le seigneur Dieu devait au contraire ordonner à l'homme, sa créature, de manger beaucoup de cet arbre de la science du bien et du mal; que non seulement Dieu lui avait donné une tête pensante qu'il fallait nécessairement instruire, mais qu'il était encore plus indispensable de lui faire connaître le bien et le mal, pour qu'il remplît ses devoirs; que la défense était tyrannique et absurde, que c'était cent fois pis que si on lui avait fait un estomac pour l'empêcher de manger. Cet empereur abuse des apparences, qui sont ici en sa faveur, pour accabler notre religion de mépris et d'horreur; mais notre sainte religion n'étant pas la juive, elle s'est soutenue par les miracles contre les raisons de la philosophie : d'ailleurs la mythologie était aussi absurde que la *Genèse* le

parut à l'empereur Julien, et sa religion n'avait pas comme la nôtre une suite continue de miracles et de prophéties qui ont soutenu mutuellement ce divin édifice.

Car le même jour que tu en auras mangé, tu mourras de mort très certainement.

Ce n'était sans doute qu'une peine comminatoire, puisque Adam et Ève mangèrent de ce fruit, et vécurent encore neuf cent trente années. Saint Augustin, dans son premier livre *des mérites des pécheurs*, dit qu'Adam serait mort dès ce jour-là, s'il n'avait pas fait pénitence.

Le premier Zoroastre avait aussi placé un homme et sa femme dans le paradis terrestre. Le premier homme était Micha, et la première femme Mishana. Chez Sanchoniathon ce sont d'autres noms. Chez les brachmanes, c'est Adimo et Procriti. Chez les Grecs, c'est Prométhée et Pandore; mais des sectes entières de philosophes ne reconnurent pas plus un premier homme qu'un premier arbre. Chaque nation fit son système, et toutes avaient besoin de la révélation de Dieu même pour connaître ces choses sur lesquelles on dispute encore, et qu'il n'est pas donné à l'homme de connaître.

Et le Seigneur Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Fesons-lui une aide qui soit semblable à lui.

Donc le Seigneur Dieu ayant formé de terre tous les animaux, et tous les volatiles du ciel, il les amena à Adam, pour voir comment il les nommerait.

Car le nom qu'Adam donna à chaque animal est son vrai nom.

Cela suppose qu'il y avait déja un langage très abondant, et qu'Adam connaissant tout d'un coup les propriétés de chaque animal exprima toutes les propriétés de chaque espèce par un seul mot; de sorte que chaque nom était une définition. Ainsi le mot qui répond à cheval devait annoncer un quadrupède avec ses crins, sa queue, son encolure, sa vitesse et sa force. Le mot qui répond à éléphant exprimait sa taille, sa trompe, son intelligence, etc. Il est triste qu'une si belle langue soit entièrement perdue. Plusieurs savans s'occupent à la retrouver. Ils y auront de la peine.

On a demandé si Adam nomma aussi les poissons. Plusieurs pères croient qu'il ne nomma que ceux des quatre fleuves du jardin; mais tous les poissons du monde pouvaient venir par ces quatre fleuves; les baleines pouvaient arriver de l'Océan par l'embouchure de l'Euphrate.

Mais il ne trouva point parmi eux d'aide qui fût semblable à lui.

Le Seigneur Dieu envoya donc un profond sommeil à

Adam; et, lorsqu'il fut endormi, le Seigneur Dieu lui arracha une de ses côtes, et mit de la chair à la place.

Saint Augustin (*de Genesi*) croit que Dieu ne rendit point à Adam sa côte, et qu'ainsi Adam eut toujours une côte de moins : c'était apparemment une des fausses côtes : car le manque d'une des côtes principales eût été trop dangereux : il serait difficile de comprendre comment on arracha une côte à Adam sans qu'il le sentît, si cela ne nous était pas révélé. Il est aisé de voir que cette femme formée de la côte d'un homme est un symbole de l'union qui doit régner dans le mariage : cela n'empêche pas que Dieu ne formât Ève de la côte d'Adam réellement et à la lettre; un fait allégorique n'en est pas moins un fait.

Et le Seigneur Dieu construisit en femme la côte qu'il avait ôtée à Adam, et il la présenta à Adam.

Or Adam et sa femme étaient tout nus, et n'en rougissaient pas.

Plusieurs peuplades sont encore sans aucun vêtement. Il est très probable que le froid fit inventer les habits. Les femmes surtout se firent des ceintures pour recevoir le sang de leurs règles. Quand tout le monde est nu, personne n'a honte de l'être. On ne rougit que par vanité : on craint de montrer une difformité que les autres n'ont pas.

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre que le Seigneur Dieu avait faits.

Le serpent passait en effet, du temps de l'auteur sacré, pour un animal très intelligent et très fin. Il était le symbole de l'immortalité chez les Égyptiens. Plusieurs peuplades l'adoraient en Afrique. L'empereur Julien demande quelle langue il parlait. Les chevaux d'Achille parlaient grec; et le serpent d'Ève devait parler la langue primitive. La conversation de la femme et du serpent n'est point racontée comme une chose surnaturelle et incroyable, comme un miracle, ou comme une allégorie. Nous verrons bientôt une ânesse qui parle; et nous ne devons point être surpris que les serpens, qui avaient plus d'esprit que les ânes, parlassent encore mieux. On voit les animaux parler dans plusieurs histoires orientales. Le poisson Oannès sortait deux fois par jour de l'Euphrate pour prêcher le peuple. On a recherché si le serpent d'Ève était une couleuvre, ou une vipère, ou un aspic, ou une autre espèce; mais on n'a aucune lumière sur cette question.

Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du bois du jardin?

La femme lui répondit : Nous mangeons de tout fruit, de tout arbre du jardin; mais de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a défendu d'en manger, de peur qu'en le touchant nous ne mourions.

Le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point; car

dès que vous aurez mangé de cet arbre, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme les dieux, sachant le bon et le mauvais.

Il est difficile de savoir ce que le serpent entendait par des dieux; de savans commentateurs ont dit que c'étaient les anges : on leur a répondu qu'un serpent ne pouvait connaître les anges; mais par la même raison il ne pouvait connaître les dieux. Quelques uns ont cru que la malignité du serpent voulait par là introduire déja la pluralité des dieux dans le monde; mais il vaut mieux s'en tenir à la simplicité du texte que de se perdre dans des systèmes.

La femme donc vit que le fruit de ce bois était bon à manger, et beau aux yeux, d'un aspect délectable, prit de ce fruit, en mangea et en donna à son mari, qui en mangea.

Et les yeux de tous deux s'ouvrirent; et, connaissant qu'ils étaient nus, ils cousirent des feuilles de figuier, et s'en firent des ceintures.

Le Seigneur Dieu se promenait dans le jardin au vent qui souffle après midi; et Adam et sa femme se cachèrent de la face du Seigneur Dieu, au milieu des bois du jardin.

Le Seigneur se promène; le Seigneur parle; le Seigneur souffle; le Seigneur agit toujours comme s'il était corporel. L'antiquité n'eut point d'autre idée de la Divinité. Platon passe pour le premier qui ait fait Dieu d'une substance déliée, qui n'était pas tout-à-fait corps. Les critiques demandent sous quelle forme Dieu se montrait à Adam, à

Ève, à Caïn, à tous les patriarches, à tous les prophètes, à tous ceux auxquels il parla de sa propre bouche. Les pères répondent qu'il avait une forme humaine, et qu'il ne pouvait se faire connaître autrement, ayant fait l'homme à son image; c'était l'opinion des anciens Grecs, adoptée par les anciens Romains.

Et le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Adam, où es-tu?

Il répondit : J'ai entendu ta voix dans le paradis, et j'ai craint, parce que j'étais nu, et je me suis caché.

Et Dieu lui dit : Qui t'a appris que tu étais nu? Il faut que tu aies mangé ce que je t'avais ordonné de ne pas manger.

Il est palpable que tout ce récit est dans le style d'une histoire véritable, et non dans le goût d'une invention allégorique. On croit voir un maître puissant à qui son serviteur a désobéi : il appelle le serviteur qui se cache, et qui ensuite s'excuse. Rien n'est plus simple et plus circonstancié; tout est historique. Quand l'Esprit saint daigne se servir d'un apologue, il a soin de nous en avertir. Joathan, dans le livre des *Juges*, assemble le peuple sur la montagne de Garizim, et lui conte la fable des Arbres qui voulurent se choisir un roi, comme Ménénius raconta au peuple romain la fable de l'Estomac et des Membres. Mais dans la *Genèse* il n'y a pas un mot qui fasse sentir que l'auteur débite un apologue. C'est une his-

toire suivie, détaillée, circonstanciée d'un bout à l'autre.

On trouve dans le *Zend-Avesta* l'histoire d'une couleuvre tombée du ciel en terre pour y faire du mal. Dans la mythologie, le serpent Ophionée fit la guerre aux dieux. Un autre serpent régna avant Saturne. Jupiter se fit serpent pour jouir de Proserpine sa propre fille : toutes allégories difficiles à entendre, supposé qu'elles soient allégories.

Et Adam dit : La femme que tu m'as donnée m'a donné du fruit du bois, et j'en ai mangé.

Et Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé.

Et le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux et bêtes de la terre; tu marcheras sur ton ventre dorénavant, et tu te nourriras de terre toute ta vie.

Et je mettrai des inimitiés entre tes enfans et les enfans de la femme : tu chercheras à les mordre au talon, et ils chercheront à t'écraser la tête.

Une preuve indubitable que la *Genèse* est donnée pour une histoire réelle, c'est que l'auteur rend ici raison pourquoi le serpent rampe. Cela suppose qu'il avait auparavant des jambes et des pieds avec lesquels il marchait. On rend aussi raison de l'aversion qu'ont presque tous les hommes pour les serpens. Il est vrai que les serpens ne mangent point de terre, mais on le croyait, et cela suffit.

Il dit aussi à la femme : Je multiplierai tes misères et tes enfantemens. Tu feras des enfans en douleur, et tu seras sous la domination de ton mari.

L'auteur rend aussi raison des douleurs de l'enfantement, et de l'empire de l'homme sur la femme. Il est vrai que ces punitions ne sont pas générales, et qu'il y a beaucoup de femmes qui accouchent sans douleur, et beaucoup qui ont un pouvoir absolu sur leurs maris : mais c'est assez que l'énoncé de l'auteur sacré se trouve communément véritable.

Et il dit à Adam : Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé du bois que je t'avais défendu de manger, la terre sera maudite en ton travail, et tu mangeras en tes travaux tous les jours de ta vie, et la terre portera épines et chardons, et tu mangeras l'herbe de la terre, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes en terre, d'où tu as été pris; et parce que tu es poudre, tu retourneras en poudre.

L'auteur écrivait en Palestine, où l'on mangeait du pain, et en effet les laboureurs ne le mangent qu'à la sueur de leur visage; mais tous les riches le mangent plus à leur aise. L'auteur se serait exprimé autrement, s'il avait vécu dans les vastes pays où le pain était inconnu, comme dans les Indes, dans l'Amérique, dans l'Afrique méridionale, et dans les autres pays où l'on vivait de châtaignes et d'autres fruits. Le pain est encore

inconnu dans plus de quinze cents lieues de côtes de la mer Glaciale : mais l'auteur, écrivant pour des Juifs, ne pouvait parler que de leurs usages.

On fait une autre objection : c'est qu'il n'y avait point de pain du temps d'Adam, que par conséquent si Dieu lui parla, s'il l'habilla lui et sa femme, s'il les chassa du jardin d'Éden, il ne put les condamner à manger à la sueur de leur front un pain qu'ils ne mangèrent pas. Mais on verra que l'auteur sacré parle presque toujours par anticipation.

Alors Adam nomma sa femme Héva, parce qu'elle était mère de tous les vivans.

Et le Seigneur Dieu fit pour Adam et pour sa femme des chemisettes de peau; il les habilla, et il dit : Hé bien, voilà donc comme Adam est devenu l'un de nous, sachant le bon et le mauvais! Maintenant, pour qu'ils ne mettent plus la main sur l'arbre de vie, et qu'ils n'en mangent, et qu'ils ne vivent éternellement, il le chassa du jardin d'Éden, pour aller labourer la terre dont il avait été pétri.

Nous avons vu que tout est historique dans la *Genèse*. Il est positif que Dieu daigna faire de ses mains un petit habillement pour Adam et Ève, comme il est positif qu'il leur parla, qu'il se promena dans le jardin. L'ironie amère dont il se sert en leur parlant cette fois est de la même vérité. Il eût été trop hardi à l'écrivain sacré de mettre dans la bouche de Dieu ces paroles insul-

tantes, si Dieu ne les avait pas effectivement prononcées. Ce serait une profanation. Aussi nos commentateurs déclarent que tout se passa mot à mot comme il est dit dans la sainte Écriture. Ce changement arrivé dans la race humaine a été regardé depuis par les fondateurs de la théologie chrétienne comme un effet de la malice du diable, quoique le diable soit entièrement inconnu dans la *Genèse*. Les savans commencent à croire que la vraie origine du diable est dans un ancien livre des brachmanes qui a près de cinq mille ans d'antiquité, nommé le *Shasta*. Il n'a été découvert que depuis peu par M. Dow, colonel au service de la compagnie anglaise des Indes, et par M. Holwell, sous-gouverneur de Calcutta; M. Holwell a traduit plusieurs passages importans de ce livre, qui contient l'ancienne religion des brachmanes, et l'origine de toutes les autres : c'est là que l'Éternel crée tous les demi-dieux, non par la parole, par le *logos*, comme l'a dit Platon dans la suite des temps, mais par un seul acte de sa volonté, comme il paraît plus digne de l'essence divine. Parmi ces demi-dieux il se trouva un rebelle nommé Moisazor, qui fut condamné à un enfer très long, et qui pervertit ensuite la terre après avoir perverti le ciel. C'est l'Arimane des Perses; c'est le Typhon des Égyptiens; c'est l'Encelade des Grecs. Ce fut enfin le diable des Pharisiens;

ils l'admirent dans le temps de l'établissement du sanhédrin par le grand Pompée. Ce diable fut regardé alors comme un ange rebelle chassé du ciel, et venant tenter les hommes. On sait assez qu'il courut, en ce temps-là, un livre sur la chute des anges qui fut attribué à Énoch : il est cité dans une épître de saint Pierre. Nous n'avons que des fragmens de ce livre; il en sera parlé ailleurs.

Et après qu'il l'eut mis dehors, il mit un chérub, un bœuf, au devant du jardin, et une épée flamboyante pour garder l'arbre de vie.

Chérub signifie un bœuf, *Charab*, labourer. Les Juifs, ayant imité plusieurs usages des Égyptiens, sculptèrent grossièrement des bœufs dont ils firent des espèces de sphinx, des animaux composés, tels qu'ils en mirent dans le saint des saints. Ces figures avaient deux faces, une d'homme, une de bœuf, et des ailes, des jambes d'homme et des pieds de bœuf. Aujourd'hui les peintres nous représentent les chérubins avec des têtes d'enfant sans corps, et ces têtes ornées de deux petites ailes; c'est ainsi qu'on les voit dans plusieurs de nos églises.

Et Adam connut sa femme Ève, qui conçut et enfanta Caïn, et ensuite elle enfanta son frère Abel.

Or Abel fut pasteur de brebis, et Caïn fut agriculteur.

Un jour il arriva que Caïn offrit à Dieu des fruits de la terre. Abel offrit aussi des premiers nés de son troupeau, et de leur graisse; et Dieu fut content d'Abel et de ses présens, mais il ne fut point content de Caïn et de ses présens.

Tous les anciens prêtres prétendirent que les dieux préféraient des offrandes de viandes à des offrandes de fruits. On commença par des fruits; mais bientôt on en vint aux moutons, aux bœufs; et, ce qui est exécrable, à la chair humaine. L'auteur sacré n'entre point ici dans ce détail. Il ne dit pas même que Dieu mangeait les agneaux présentés par Abel; mais vous verrez bientôt dans l'histoire d'Abraham que les dieux mangèrent chez lui.

Et Caïn se mit fort en colère, et son visage fut abattu, et le Seigneur lui dit : Pourquoi es-tu en colère, et que ton visage est abattu? et Caïn dit à son frère Abel : Sortons dehors; et Caïn attaqua son frère Abel et le tua; et Dieu dit à Caïn : Où est ton frère Abel? Et Caïn lui répondit : Je n'en sais rien : est-ce que je suis le gardien de mon frère?

Il n'y a rien d'allégorique, encore une fois, dans tout ce récit. Dieu rejette positivement ce que l'aîné, Caïn, lui donne, et agrée les viandes du cadet; l'aîné s'en fâche, et tue son frère à quelques pas de Dieu même. Dieu emploie la même ironie dont il s'était servi avec Adam et Ève; et Caïn répond insolemment comme un méchant valet qui n'a nulle crainte de son maître.

Et Dieu dit à Caïn : Quiconque tuera Caïn sera puni sept fois ; et le Seigneur mit un signe à Caïn, pour que ceux qui le trouveraient ne le tuassent pas.

Il est étonnant, disent les critiques, que Dieu pardonne sur-le-champ à Caïn l'assassinat de son frère, et qu'il le prenne sous sa protection.

Il est étonnant qu'il lui donne une sauvegarde contre tous ceux qui pourraient le tuer, lorsqu'il n'y avait que trois personnes sur la terre, lui, son père et sa mère.

Il est étonnant qu'il protége un assassin, un fratricide, lorsqu'il vient de punir à jamais et de condamner aux tourmens de l'enfer tout le genre humain, parce que Adam et Ève ont mangé du bois de la science du bien et du mal.

Mais il faut considérer qu'il n'est jamais question dans le *Pentateuque* de cette damnation du genre humain, ni de l'enfer, ni de l'immortalité de l'ame, ni d'aucun de ces dogmes sublimes qui ne furent développés que si long-temps après. On tira ces notions en interprétant les Écritures, et en les allégorisant. L'écrivain sacré ne donne d'autre punition à Adam que de manger son pain à la sueur du corps, quoiqu'il n'y eût pas encore de pain. Le châtiment d'Ève est d'accoucher avec douleur ; et tous les deux doivent mourir au bout de plusieurs siècles : ce qui suppose qu'ils étaient nés pour être immortels.

Et Caïn coucha avec sa femme, et il bâtit une ville, et il appela sa ville du nom de son fils Énoch.

Caïn bâtit une ville aussitôt après avoir tué son frère. On demande quels ouvriers il avait pour bâtir sa ville, quels citoyens pour la peupler, quels arts et quels intrumens pour construire des maisons.

Il est clair que l'écrivain sacré suppose beaucoup d'événemens intermédiaires, et n'écrit point selon notre méthode, qui n'a été employée que très tard.

Énoch engendra Irad, et Irad engendra Maviael, et Maviael engendra Mathusael, et Mathusael engendra Lamech.

Lamech prit deux femmes, Ada et Sella. Ada enfanta Jabel, qui fut père des pasteurs qui demeurent dans des tentes. Le nom de son frère fut Jubal, père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue...

Or Lamech dit à ses deux femmes Ada et Sella : Femmes de Lamech, écoutez ma voix : J'ai tué un homme par ma blessure, et un jeune homme par ma meurtrissure. On tirera vengeance sept fois pour Caïn, et pour moi Lamech septante fois sept fois...

On n'a jamais su ce que Lamech entendait par ces paroles. L'auteur ne dit ni quel homme il avait tué, ni par qui il fut blessé, ni pourquoi on vengera sa mort soixante-dix fois sept fois. Il semble que les copistes aient passé plusieurs articles qui liaient ces premiers événemens de l'histoire du

genre humain. Mais le peu qui nous reste des théogonies phénicienne, persane, syrienne, indienne, égyptienne, n'est pas mieux lié. Le saint Esprit, comme nous l'avons dit, se conformait aux usages du temps. On ne sait pas précisément en quel temps le *Pentateuque* fut écrit. Il y a sur cette époque plus de quatre-vingts opinions différentes.

Or voici la génération d'Adam. Du jour que Dieu fit l'homme à sa ressemblance, il les créa mâle et femelle. Il les unit et les appela du nom d'*Adam*, au jour qu'ils furent faits. Or Adam vécut cent trente ans, et il engendra un fils à son image et ressemblance, et il le nomma Seth; et après la naissance de Seth, Adam vécut encore huit cents ans, et il engendra encore des fils et des filles; et tout le temps que vécut Adam fut de neuf cent trente ans, et il mourut.

L'auteur sacré revient à ce qu'il a déja dit. Peut-être les copistes ont fait ici quelque transposition, comme plusieurs pères l'ont soupçonné; mais le point le plus important, c'est que Dieu ayant fait Adam à son image et ressemblance, Adam engendre Seth à son image et ressemblance aussi. C'est la preuve la plus forte que les Juifs croyaient Dieu corporel, ainsi que les peuples voisins dont ils apprirent à lire et à écrire. Il serait difficile de donner un autre sens à ces paroles. Adam ressemble à Dieu, Seth ressemble à Adam, donc Seth ressemble à Dieu.

On a cru qu'Adam fut enterré à Hébron, parce

qu'il est dit dans l'histoire de Josué qu'Adam, *le plus grand des géans, y est enterré.* La plupart des premiers descendans d'Adam vécurent comme lui plus de neuf siècles. C'était l'opinion des peuples de l'Orient et des Égyptiens, que la vie des premiers hommes avait été vingt fois, trente fois plus longue que la nôtre, parce que la nature, étant plus jeune, avait alors plus de force, mais il n'y a que la révélation qui puisse nous l'apprendre. Au reste, aucune autre nation que la juive ne connut Adam, et les Arabes ne connurent ensuite Adam que par les Juifs.

Et Jared (*le septième descendant d'Adam dans la ligne masculine*), à l'âge de soixante-cinq ans, devint père de Mathusalem : il marcha avec Dieu, il vécut trois cents ans après la naissance de Mathusalem; et les jours d'Énoch furent de trois cent soixante-cinq ans. Il se promena avec Dieu, et il ne parut plus depuis, parce que Dieu l'enleva.

Voilà deux Énoch : le premier, fils de Caïn; et le second, fils d'Adam par Seth et Jared.

Les pères et les commentateurs affirment qu'en effet Énoch fils de Jared est encore en vie. Ils disent qu'Énoch et Élie, qui sont transportés hors du monde, reviendront avant le jugement dernier pour prêcher contre l'antechrist pendant douze cent soixante jours; mais qu'Élie ne prêchera qu'aux Juifs, et qu'Énoch prêchera à tous les autres hommes.

Plusieurs savans ont prétendu qu'Énoch était l'Anach des Phrygiens, lequel vécut trois cents ans. D'autres ont dit qu'Énoch était le soleil; d'autres que c'était Saturne, et qu'Adam signifiait en Asie le premier jour de la semaine, et Énoch le septième jour.

Les Juifs, dans la suite, débitèrent qu'Énoch avait écrit un livre de la chute des anges; et saint Jude en parle dans son épître. On sait assez que ce livre est supposé; que la chute des anges est une ancienne fable des Indiens, et qu'elle ne fut connue des Juifs que du temps d'Auguste et de Tibère; qu'ils supposèrent alors le livre d'Énoch, septième homme après Adam.

Et les hommes ayant commencé à multiplier sur la terre, et ayant eu des filles, les fils de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour eux toutes celles qui leur avaient plu; et Dieu dit : Mon esprit ne demeurera plus avec l'homme, parce qu'il est chair, et sa vie ne sera plus que de six-vingts ans.

C'était l'opinion de toute l'antiquité, que les planètes étaient habitées par ces êtres puissans appelés dieux, et que ces dieux venaient faire souvent des enfans aux filles des hommes. Toute la terre fut remplie de ces imaginations. Les fables de Bacchus, de Persée, de Phaéton, d'Hercule, d'Esculape, de Minos, d'Amphitryon, l'attestent assez. Origène, saint Justin, Athénagore, Ter-

tullien, saint Cyprien, saint Ambroise, assurent que les anges, amoureux de nos filles, enfantèrent non des géans, mais des démons.

Cependant il est dit que Noé vécut neuf cents ans; mais il faut l'excepter de la sentence portée contre le genre humain, parce qu'il était un homme juste. Il faut encore avouer que plusieurs autres vécurent long-temps après jusqu'à quatre et cinq cents ans; et que depuis le temps de la tour de Babel jusqu'à celui d'Abraham, la vie commune était de quatre à cinq cents années. Il n'est pas aisé de concilier toutes ces choses, mais il faut lire l'Écriture avec un esprit de soumission.

Or en ce temps il y avait des géans sur la terre; car les fils de Dieu ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent ces géans fameux dans le siècle...

Les filles eurent donc ces géans de leur commerce avec les anges. On ne nous dit point de quelle taille étaient ces géans. On nous rapporte que Sertorius trouva le corps du géant Anthée, qui était long de quatre-vingt-dix pieds. Le R. P. dom Calmet nous instruit qu'on trouva de son temps le corps du géant Teutobocus; mais sa taille n'approchait pas de celle du géant Anthée; celle du géant Og était aussi très médiocre en comparaison; son lit n'était que de treize pieds et demi.

Dieu se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre; et, pénétré de douleur dans son cœur, il dit : J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai formé, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis les reptiles jusqu'aux oiseaux; car je me repens de les avoir faits.

Les critiques ont trouvé mauvais que Dieu se repentît; mais le texte appuie si énergiquement sur ce repentir de Dieu, et sur la douleur dont son cœur fut saisi, qu'il paraît trop hardi de ne pas prendre ces expressions à la lettre. Dieu dit expressément qu'il exterminera de la face de la terre les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux. Cependant il n'est point dit que les animaux eussent péché.

Mais Noé trouva grace devant le Seigneur... Il dit à Noé : La fin de toute chair est venue devant moi; la terre est remplie des iniquités de leur face, et je les perdrai avec la terre. Fais-toi une arche... et voici comme tu la feras : elle aura trois cents coudées de long, cinquante de large, et trente de haut, etc...

Et je ferai venir sur la terre les eaux du déluge, et je tuerai toute chair qui a souffle de vie sous le ciel : je ferai alliance avec toi, et tu entreras dans l'arche, toi, ta femme et les enfans de tes fils...

Bérose le Chaldéen rapporte que l'arche bâtie par le roi Xissutre avait trois mille six cent vingt-cinq pieds de long, et quatorze cent cinquante de largeur; et qu'il bâtit cette arche par l'ordre des dieux, qui l'avertirent d'une inondation pro-

chaine du Pont-Euxin. Cette arche se reposa sur le mont Ararat comme celle de Noé : et plusieurs particularités de la conduite de ce roi sont semblables à celles dont la sainte Écriture nous parle. Le roi Xissutre avait plus de monde dans son arche que Noé, lequel n'avait avec lui que sa femme, ses trois fils et ses trois belles-filles. M. Le Pelletier, marchand de Rouen, a supputé dans un petit livre imprimé avec les Pensées de Pascal que l'arche pouvait contenir tous les animaux de la terre; mais il ne les a pas comptés, et il a oublié de dire de quoi on nourrissait la prodigieuse quantité d'animaux carnassiers, et de nous apprendre comment huit personnes purent suffire pendant un an à donner à manger et à boire à tous ces animaux, et à vider leurs excrémens.

Au reste, il y a eu plusieurs inondations sur le globe : celle du temps de Xissutre; celle du temps de Noé, qui ne fut connue que des Juifs; celle d'Ogygès et de Deucalion, célèbre chez les Grecs; celle de l'île Atlantide, dont les Égyptiens firent mention dans leurs annales.

Les fontaines du grand abyme furent rompues; les cataractes des cieux s'ouvrirent, et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits... et les eaux prévalurent si fort sur la terre, que toutes les hautes montagnes de l'univers sur le ciel en furent couvertes, et l'eau fut plus haute que les montagnes, de quinze coudées... Tous

les hommes moururent, et tout ce qui a souffle de vie sur la terre mourut...

Les critiques incrédules, qui nient tout, nient aussi ce déluge, sous prétexte qu'il n'y a point en effet de fontaines du grand abyme et de cataractes des cieux, etc. etc. Mais on le croyait alors, et les Juifs avaient emprunté ces idées grossières des Syriens, des Chaldéens et des Égyptiens. Des accessoires peuvent être faux, quoique le fond soit véritable. Ce n'est pas avec les yeux de la raison qu'il faut lire ce livre, mais avec ceux de la foi.

L'eau ne pouvait à la fois s'élever de quinze coudées au dessus des plus hautes montagnes qu'en cas qu'il se fût formé plus de douze océans l'un sur l'autre, et que le dernier eût été vingt-quatre fois plus grand que celui qui entoure aujourd'hui les deux hémisphères. Aussi tous les sages commentateurs regardent ce miracle comme le plus grand qui ait jamais été fait, puisqu'il fallut créer du néant tous ces océans nouveaux, et les anéantir ensuite. Cette création de tant d'océans n'était pas nécessaire pour le déluge du Pont-Euxin du temps du roi Xissutre, ni pour celui de Deucalion, ni pour la submersion de l'île Atlantide. Ainsi le miracle du déluge de Noé est bien plus grand que celui des autres déluges.

Et les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours, et alors les fontaines de l'abyme et les cataractes du

ciel furent fermées, et les pluies du ciel furent arrêtées... Les quarante jours étant passés, Noé, ouvrant la fenêtre qu'il avait faite à l'arche, renvoya le corbeau, qui sortait et ne revenait point, jusqu'à ce que les eaux se séchassent. Il envoya aussi la colombe, etc...

La même chose est racontée dans le Chaldéen Bérose, de l'arche du roi Xissutre. Les incrédules prétendent que cette histoire est prise de ce Bérose, qui pourtant n'écrivit que du temps d'Alexandre; mais ils disent que les livres juifs étaient alors inconnus de toutes les nations. Ils disent qu'un aussi petit peuple que les Juifs, et aussi ignorant, qui n'avait jamais fréquenté la mer, devait imiter ses voisins, plutôt qu'être imité par eux; que ses livres furent écrits très tard; que probablement Bérose avait trouvé l'histoire de l'inondation du Pont-Euxin dans les anciens livres chaldéens, et que les Juifs avaient puisé à la même source. Tout cela n'est qu'une supposition, une conjecture qui doit disparaître devant l'authenticité des livres saints.

Et Dieu dit à Noé et à ses enfans : Croissez, multipliez, et remplissez la terre. Que tous les animaux de la terre tremblent devant vous, aussi bien que tous les oiseaux du ciel, et tout ce qui a mouvement sur la terre. Je vous ai donné tous les poissons; et tout ce qui a mouvement et vie sera votre nourriture, aussi bien que les légumes verts; je vous les ai donnés tous, excepté que vous ne mangerez point leur chair avec leur sang et leur ame; car je redemanderai le sang de vos ames à la main des bêtes qui vous auront mangés, et je redemanderai l'ame de l'homme de la main de l'homme et de

son frère. Quiconque répandra le sang humain, on répandra le sien; car l'homme est fait à l'image de Dieu... Je ferai mon pacte avec vous et avec votre postérité, après vous avec toute ame vivante, tant oiseaux que bêtes de somme, bestiaux et tout ce qui est sorti de l'arche, et toutes les bêtes de l'univers. Mon pacte avec vous sera de telle sorte que je ne tuerai plus de chair, et qu'il n'y aura plus jamais de déluge... Je mettrai mon arc dans les nuées; et ce sera le signe de mon pacte entre moi et la terre... et mon arc sera dans les nuées; et, quand je le verrai, je me souviendrai de mon pacte entre moi, Dieu, et toute ame de chair vivante qui est sur la terre...

L'expression qui donne ici une main aux bêtes carnassières au lieu de griffe, est remarquable; et l'opinion générale que les bêtes avaient de la raison comme nous n'est pas contestée. Dieu fait ici un pacte avec les bêtes comme avec les hommes. Les tigres, les lions, les ours, et la maison de Jacob, n'ont guère observé ce pacte. Un auteur allemand a écrit que c'était un pacte de famille. C'est pourquoi, dans le *Lévitique*, on punit également les bêtes et les hommes qui ont commis ensemble le péché de la chair. Aucune bête ne pouvait travailler le jour du sabbat. L'*Ecclésiaste* dit *que les hommes sont semblables aux bêtes, qu'ils n'ont rien de plus que les bêtes*. Jonas dans Ninive fait jeûner les hommes et les bêtes, etc... On voit même que les bêtes parlaient souvent comme les hommes dans toute l'antiquité.

Le texte sacré ne dit pas : Mon arc qui est dans

les nuées sera désormais le signe de mon pacte, mais : Je mettrai mon arc dans les nuées; ce qui suppose qu'auparavant il n'y avait point eu d'arc-en-ciel. C'est ce qui a fait supposer qu'avant le déluge universel il n'y avait point eu encore de pluie, puisque l'arc-en-ciel n'est formé que par les réfractions et les réflexions des rayons du soleil dans les gouttes de pluie. Encore une fois, il est clair que la *Bible* ne nous a pas été donnée pour nous enseigner la géométrie et la physique.

Et comme Noé était laboureur, il planta une vigne; et, ayant bu du vin, il s'enivra et s'étendit tout nu dans sa tente...

Cham, père de Canaan, ayant vu les parties viriles de son père Noé, en alla avertir ses frères hors de la tente. Sem et Japhet apportèrent un manteau; et, en marchant à rebours, couvrirent les parties viriles de leur père. Noé s'étant éveillé, maudit Canaan, fils de Cham; il dit : Que Canaan soit maudit, qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères!...

Noé ne passa pour être l'inventeur de la vigne que chez les Juifs; car c'était chez toutes les autres nations Bak ou Bacchus qui avait le premier enseigné l'art de faire du vin. Il est surprenant que Noé, le restaurateur du genre humain, ait été ignoré de toute la terre; mais il est encore plus étrange qu'Adam, le père de tous les hommes, ait été aussi ignoré de tous les hommes que Noé.

Des commentateurs prétendent que Cham n'avait que dix ans lorsqu'il trouva son père ivre, et

qu'il vit ses parties viriles. Mais le texte dit positivement qu'il avait un fils marié, lequel fils est Canaan. Il semble que l'auteur veuille justifier par là les malédictions portées contre le peuple de Canaan, et l'irruption des Arabes juifs qui mirent depuis le Canaan à feu et à sang, et qui exterminèrent dans plus d'un lieu les hommes et les bêtes. L'auteur juif insiste souvent sur cette malédiction portée contre les Cananéens, pour s'en faire un droit sur ce pays, à ce que prétend Spinosa. Mais Spinosa est trop suspect : les Juifs d'Amsterdam l'avaient excommunié et assassiné; il lui est pardonnable de ne les avoir point aimés.

Un autre Juif, bien plus ancien et non moins savant, ne reconnaît point Noé pour l'inventeur du vin. C'est Philon. Voici comme il parle dans le récit de sa députation à l'empereur Caïus Caligula : « Bacchus le premier planta la vigne, et en tira « une liqueur si utile et si agréable au corps et à « l'esprit, qu'elle leur fait oublier leurs peines, les « réjouit et les fortifie. »

Comment se peut-il faire que Philon, si attaché à sa secte, ne reconnût pas Noé pour l'inventeur du vin?

Voici le dénombrement des fils de Noé qui sont Sem, Cham et Japhet. Ils partagèrent entre eux les îles des nations chacun selon sa langue et selon son peuple...

Sem, Cham et Japhet sont représentés comme

ayant régné sur l'Europe, l'Asie et l'Afrique : car Eusèbe dit que Noé, par son testament, donna toute la terre à ses trois fils ; l'Asie à Sem, l'Afrique à Cham, et l'Europe à Japhet. Or ce n'était pas certainement maudire Cham que de lui donner la troisième partie du monde. Il paraît impossible de concilier la malédiction avec une si prodigieuse bénédiction. Il est encore difficile de comprendre comment les trois enfans de Noé quittèrent leur père, qui s'enivra probablement en Arménie, pour aller régner dans des parties du monde où il n'y avait personne. Avant qu'on règne sur un peuple, il faut que ce peuple existe : c'est une anticipation. Nous passons ici tous les petits-fils de Noé inconnus long-temps au reste du monde, ainsi que leur père. Toutes ces vérités seront développées dans la suite.

Chacun selon sa langue, semble montrer que les descendans de Noé parlaient déja chacun une langue différente; et cela semble contredire l'histoire qui va suivre des nouvelles langues formées tout d'un coup à Babylone. Ce sont toujours des obscurités à chaque page. Ces nuages ne peuvent être dissipés que par une soumission parfaite à la *Bible* et à l'église.

Les fils de Cham sont Chus, Mesraïm, Phuth et Canaan... Or Chus fut père de Nembrod, qui fut un géant sur la terre; et c'était un puissant chasseur devant Dieu. Il com-

mença de régner en Babylone, en Arach, en Achad et en Chalanne... Assur sortit de ce pays-là, et il bâtit Ninive et les places de la ville et Chalé...

Canaan engendra Sidon et les Éthéens, et les Jébuséens, et les Amorrhéens, et les Hévéens, et les Aracéens, et les Samariens, et les Amathéens... Ce sont là les fils de Cham selon leur parenté, leurs langues, leurs générations, leurs terres et leurs peuples...

Sem, frère aîné de Japhet, fut père de tous les enfans d'Héber... Or Arphaxad engendra Salé qui fut père d'Héber. Héber eut deux fils dont l'un eut nom Phaleg, parce que la terre fut divisée de son temps, et son frère eut nom Jectan.

Toutes ces nations dont on fait le dénombrement ne composent qu'un petit peuple dans la Palestine. C'est en partie ce pays dont les Juifs s'emparèrent. Il est vrai qu'on ne voit pas comment les descendans de Cham allèrent s'entasser dans cette petite région, au lieu d'occuper les rivages fertiles de l'Afrique, et surtout de l'Égypte; mais il ne faut point demander compte des œuvres de Dieu.

Or la terre n'avait qu'une lèvre, et tout langage était semblable. Les hommes, en partant de l'Orient, trouvèrent les campagnes de Sennaar, et y habitèrent; et ils se dirent chacun à son voisin : Venez, fesons des briques, cuisons-les par le feu; et ils prirent des briques au lieu de pierres, et du bitume au lieu de ciment; et ils dirent : Venez, fesons-nous une cité, et une tour dont le comble touche au ciel, et célébrons notre nom avant que nous soyons divisés dans toutes les terres.

Comment la terre pouvait-elle n'avoir qu'une lèvre? comment tous les hommes parlaient-ils une même langue, après que l'auteur a dit que chaque peuple avait sa langue différente? et comment tant de peuples purent-ils exister après le déluge, du vivant même de Noé? L'esprit humain ne peut trouver de solution à ces difficultés. Le seul parti qui reste aux savans est de supposer qu'il y a eu des fautes de copistes; et la seule ressource des simples est de se soumettre avec vénération.

On demande encore comment l'auteur peut dire que tous les hommes partirent de l'Orient après avoir dit qu'ils peuplèrent l'Occident, le Midi et le Nord.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les enfans d'Adam bâtissaient; et il dit : Voilà un peuple qui est tout d'une lèvre; ils ont commencé cet ouvrage, et ils ne cesseront point jusqu'à ce qu'ils l'aient exécuté. Venez donc, descendons et confondons leur langage, afin que personne n'entende ce que lui dira son voisin; et Dieu les sépara ainsi dans toutes les terres, et ils cessèrent de bâtir la cité.

Le texte fait effectivement descendre Dieu pour voir cet ouvrage. Les dieux, dans tous les systèmes, descendaient sur la terre pour s'informer de tout ce qui s'y passait, comme des seigneurs qui visitent leur domaine. Ce n'était point une manière de parler, c'était à la lettre; et cette idée était si

commune, qu'il n'est pas surprenant que l'auteur sacré s'y soit conformé toujours.

Saint Jérôme, dans son commentaire sur Isaïe, dit que la tour de Babel avait déja quatre mille pas de hauteur, ce qui ferait vingt mille pieds si c'étaient des pas géométriques. Elle était donc dix fois plus élevée que les pyramides d'Égypte. Plusieurs auteurs juifs lui donnent encore une plus grande élévation. La *Genèse* place cette prodigieuse entreprise cent dix-sept ans après le déluge. Si la population du genre humain avait suivi l'ordre qu'elle suit aujourd'hui, il n'y aurait eu ni assez d'hommes, ni assez de temps pour inventer tous les arts nécessaires dont un ouvrage si immense exigeait l'usage. Il faut donc regarder cette aventure comme un prodige, ainsi que celle du déluge universel.

Un prodige non moins grand est la formation subite de tant de langues. Les commentateurs ont recherché quelles langues-mères naquirent tout d'un coup de cette dispersion des peuples; mais ils n'ont jamais fait attention à aucune des langues anciennes qu'on parle depuis l'Indus jusqu'au Japon. Il serait curieux de compter le nombre des différens langages qui se parlent aujourd'hui dans tout l'univers. Il y en a plus de trois cents dans ce que nous connaissons de l'Amérique, et plus de trois mille dans ce que nous connaissons de

notre continent. Chaque province chinoise a son idiome, le peuple de Pékin entend très difficilement le peuple de Kanton; et l'Indien des côtes du Malabar n'entend point l'Indien de Bénarès. Au reste toute la terre ignora le prodige de la tour de Babel; il ne fut connu que des écrivains hébreux.

Or Tharé, descendant de Sem, à l'âge de soixante-dix ans, engendra Abram, et Nachor et Aran; et Tharé, ayant vécu deux cent cinq ans, mourut à Haran; et Dieu dit à Abram : Sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai, et je te ferai une grande nation, et je magnifierai ton nom et tu seras béni, et je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront, et toutes les familles de la terre universelle seront bénies en toi. Ainsi Abram s'en alla comme Dieu le lui commandait, et il s'en alla avec Loth. Il avait soixante-quinze ans quand il sortit d'Haran.

Il semble d'abord évident, par le texte, que Tharé ayant engendré Abraham à soixante-dix ans, et étant mort à deux cent cinq, Abraham avait cent trente-cinq ans et non pas soixante-quinze quand il quitta la Mésopotamie. Saint Étienne suit ce calcul dans son discours aux Juifs. Cette difficulté a paru inexplicable à saint Jérôme et à saint Augustin. Nous nous garderons bien de croire entendre ce que ces grands saints n'ont point entendu.

Et il prit Saraï sa femme, et Loth son neveu et toute la

substance qu'il possédait, et les ames qu'il avait faites en Haran, et ils sortirent pour aller dans la terre de Canaan... Abram s'avança jusqu'à Sichem et à la vallée illustre. Or le Cananéen était alors dans cette terre... et le Seigneur apparut à Abram, et lui dit : Je donnerai à ta postérité cette terre. Abram dressa un autel au Seigneur qui lui était apparu... Or, la famine étant dans le pays, Abram descendit en Égypte; car la famine prévalait sur la terre; et comme il était près de l'Égypte, il dit à Saraï sa femme : Je sais que tu es belle femme, et quand les Égyptiens te verront, ils me tueront et ils te garderont : dis donc que tu es ma sœur, afin qu'il m'arrive du bien à cause de toi, et que mon ame vive à cause de ta grace... Abram étant ainsi entré en Égypte, les Égyptiens virent que cette femme était trop belle, et les princes l'annoncèrent au pharaon, et la vantèrent à lui, et elle fut enlevée dans le palais du pharaon, et on fit du bien à Abram à cause d'elle, et il en eut des brebis, des bœufs, et des ânes, et des serviteurs, et des servantes, et des ânesses, et des chameaux; mais le Seigneur affligea le pharaon de plaies très grandes, et sa maison, à cause de Saraï femme d'Abram; et Pharaon appella Abram, et lui dit : Pourquoi m'as-tu fait cela? pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était ta femme? et puisque c'est ta femme, prends-la et va-t'en; et le pharaon ordonna à ses gens, et ils l'emmenèrent lui et sa femme et tout ce qu'il avait.

Il y a d'Haran à Canaan deux cents lieues environ : il fallait un ordre exprès de Dieu pour quitter le pays le plus fertile et le plus beau de la terre, et pour entreprendre un si long voyage vers un pays moins bon, habité par quelques barbares dont Abraham ne pouvait entendre la langue.

Ces mots, *or le Cananéen était alors dans cette terre*, ont été le sujet d'une grande dispute entre les savans. Il semble en effet que les Cananéens avaient été chassés de cette terre lorsque l'auteur sacré écrivait. Cependant ils y étaient du temps de Moïse; et Josué ne saccagea qu'une trentaine de bourgs des Cananéens : les Juifs furent depuis tantôt esclaves, tantôt maîtres d'une partie du pays, jusqu'à David. C'est ce qui a fait conjecturer que la *Genèse* n'a pu être écrite du temps de Moïse, mais après David. Nous dirons, en leur lieu, les autres raisons de cette opinion : mais nous avertissons qu'il faut s'en rapporter à l'église, dont les décisions (comme on sait) sont infaillibles, tandis que les opinions des doctes ne sont que probables.

La Palestine, en effet, est un pays montagneux, qui n'a jamais porté beaucoup de blé. Elle ressemble à la Corse, qui a des olives, des pâturages, et peu de froment.

Puisqu'il y avait un roi d'Égypte, ce pays était donc déja très peuplé. Pharaon était le nom générique du roi. *On* signifiait en égyptien le soleil; et *Phara*, le maître ou l'élève. Presque tous les rois orientaux se sont intitulés frères ou cousins du soleil et de la lune. Bochart dit que pharaon signifiait un crocodile; mais il y a loin d'un crocodile au soleil.

Cette conduite d'Abraham a été sévèrement censurée; mais saint Augustin l'a défendue dans son livre contre le mensonge. Plusieurs critiques se sont étonnés que Sara, femme du fils d'un potier, âgée de soixante-cinq ans, ayant fait le voyage d'Égypte à pied, ou tout au plus sur son âne, ait paru si belle à toute la cour du roi d'Égypte, et ait été mise dans le sérail de ce monarque.

Ces choses n'arriveraient pas aujourd'hui; mais elles étaient fréquentes alors, puisque nous verrons Sara enlevée par un autre roi long-temps après, pour sa beauté, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Abram monta donc de l'Égypte, et sa femme et tout ce qu'il avait, et Loth avec lui, vers la contrée du Midi. Il était très riche en or et en argent, et il revint par le chemin qu'il était venu du Midi à Béthel... Abram demeura dans le pays de Canaan, et Loth dans les villes qui étaient auprès du Jourdain, et habita dans Sodome..! en ce temps Amraphel, roi de Sennaar, et Arioch, roi de Pont, et Chodorlahomor, roi des Élamites, et Thadal, roi des nations, firent la guerre contre Bara, roi de Sodome, et contre Bersa, roi de Gomorrhe, contre Sennaab, roi d'Adama, et contre Séméber, roi de Séboïm, et contre le roi Bala, autrement Ségor... et ils prirent toute la substance des Sodomites et de Gomorrhe, et tout ce qu'il y avait à manger, et s'en allèrent. Ils prirent aussi toute la substance de Loth, fils du frère d'Abram, qui habitait à Sodome... Abram ayant entendu que son frère Loth était pris dénombra trois cent dix-huit de ses valets, et poursuivit les rois vainqueurs jusqu'à Dan, et les ramena jusqu'à Hoba, qui est à la gauche de Damas; et il ramena

toute la substance, et Loth son frère, et les femmes, et tout le peuple...

Puisqu'il revenait d'Égypte dans le Canaan, il est clair qu'il remontait juste vers le nord, et non pas vers le midi. Ces petites méprises, qui sont probablement des copistes, ne dérobent rien à la véracité de l'auteur sacré.

C'était donc l'or et l'argent que lui avait donnés le pharaon d'Égypte; car il n'y avait pas d'apparence que le fils d'un potier eût apporté beaucoup d'or en Canaan.

Puisqu'il y avait un grand roi d'Égypte, il pouvait y avoir aussi de grands rois de Sennaar, de Pont, de Perse, et des autres rois des nations. Il paraît étrange que de si puissans monarques se soient ligués de si loin contre des chefs de cinq petites bourgades, qui habitaient un pays aride, sauvage et désert.

L'auteur sacré dit ici que ces grands rois se donnèrent rendez-vous dans la vallée des bois, qui est aujourd'hui le lac Asphaltide, ou mer salée. Vous verrez qu'ensuite il ne dit point que cette vallée des bois ait été changée en mer salée, et qu'il insinue même le contraire.

On fait ici plusieurs difficultés. On demande comment Abraham, qui n'avait pas un pouce de terre dans ce pays, avait pourtant un assez grand nombre de domestiques pour en choisir trois cent

dix-huit; et comment, avec cette poignée de valets, il défit les armées de cinq rois si puissans, et les poursuivit jusqu'à Dan, qui n'était pas encore bâti. Quelques interprètes ont substitué Damas à Dan; mais il y a un chemin de cent milles du pays de Sodome à Damas; et le texte dit ensuite qu'il les poursuivit jusqu'auprès de Damas.

Cette guerre d'Abraham contre tant de rois semble avoir quelque rapport avec les anciennes traditions persanes, dont on trouve des vestiges dans le savant Hyde. Les Persans prétendaient qu'Abraham avait été leur prophète et leur roi, et qu'il avait eu une guerre contre Nembrod. Il est constant, comme nous l'observons ailleurs, qu'ils appelèrent leur religion Milat Abraham, ou Ibrahim; Kish Abraham ou Ibrahim. On a prétendu qu'il était le Brama des Indiens; qu'ensuite les Persans l'adoptèrent, et qu'enfin les Juifs, qui vinrent et qui écrivirent très long-temps après, s'approprièrent Abraham. Il résulte que ce nom avait été fameux dans l'Orient de temps immémorial.

Nous nous en tenons ici à l'histoire hébraïque. Peut-être un jour ceux qui voyagent dans l'Inde, et qui apprennent la langue sacrée des anciens brachmanes, nous en apprendront-ils davantage.

Or Saraï, femme d'Abram, n'avait point engendré d'enfans, mais ayant sa servante égyptienne nommée Agar,

elle dit à son mari : Dieu m'a fermée, afin que je n'enfantasse pas; couche avec ma servante, peut-être que j'en aurai des enfans; et Abram acquiesça à cette prière; mais Agar voyant qu'elle avait conçu méprisa sa maîtresse. Saraï dit à Abram : Tu agis iniquement contre moi : j'ai mis ma servante dans ton sein, et voyant qu'elle a conçu elle me méprise. Que Dieu juge entre moi et toi. A quoi Abram répondit : La servante est en tes mains; fais-en ce que tu voudras. Saraï la battit, et Agar s'enfuit. L'ange du Seigneur l'ayant trouvée dans le désert près de la fontaine d'eau qui est dans la solitude, dans le chemin de Sur au désert, lui dit : Agar, servante de Saraï, d'où viens-tu, où vas-tu? Laquelle répondit : Je m'enfuis de la face de Saraï, ma maîtresse. L'ange du Seigneur lui dit : Retourne à ta maîtresse, humilie-toi sous sa main. Je multiplierai ta race en la multipliant, et on ne pourra la compter à cause de sa multitude. Tu as conçu et tu enfanteras un fils, tu l'appelleras Ismaël, parce que Dieu a écouté ton affliction; il sera comme un âne sauvage; ses mains seront contre tous; et les mains de tous contre lui. Or Agar appela le Dieu qui lui parlait, *Dieu qui m'a vue;* car certainement, dit-elle, j'ai vu le derrière de celui qui m'a vue.

Cette adoption était fort commune en Orient. Un père ou une mère mettait l'enfant d'un autre sur ses genoux, et cela suffisait pour le légitimer. La polygamie d'ailleurs était en usage dans la sainte Écriture. Lamech avait eu deux femmes. Mais on dispute pour savoir si Agar était une seconde femme, ou simplement une concubine. L'opinion la plus commune est qu'Agar ne fut que concubine : car, si elle avait été la seconde femme d'Abraham, son enfant n'aurait pu appartenir à

Sara; il serait demeuré à la véritable mère. De plus, Abraham n'aurait pas chassé Agar son épouse, et son fils aîné Ismaël, en leur donnant pour tout viatique un pain et un pot d'eau. Il est cruel sans doute de renvoyer ainsi sa servante et l'enfant qu'on lui a fait; mais il eût été plus abominable de chasser ainsi sa femme, dont l'Écriture ne dit point qu'il eût à se plaindre.

On a remarqué que cet ange du Seigneur qui ramène Agar à Abraham étant grosse d'Ismaël, ne la ramène plus quand elle est chassée avec son fils.

C'était une opinion fort ancienne qu'on ne pouvait voir le visage d'un Dieu sans mourir. Vous verrez même dans l'*Exode* que Dieu ne se laissa voir que par derrière à Moïse par la fente d'un rocher, quoiqu'il soit dit que Moïse voyait Dieu face à face.

Abram ayant commencé sa quatre-vingt-dix-neuvième année, Dieu lui apparut, et lui dit : Je suis le dieu Sadaï; marche devant moi, et sois sans taches : je ferai un pacte avec toi, et je te multiplierai prodigieusement. Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham...

Sadaï était le nom que quelques peuples de Syrie donnaient à Dieu. Ils l'appelaient tantôt Sadaï, tantôt Adonaï, tantôt Jehovah, ou El, ou Éloa, ou Melch, ou Bel, selon les différens dialectes. On prétend que Sadaï signifiait l'exterminateur : d'autres

disent que c'était le dieu des champs, et d'autres le dieu des mamelles. Il faut consulter Calmet, car il sait tout cela.

On connaît peu la différence d'Abram à Abraham. On a prétendu qu'Abram signifiait père illustre, et Abraham père de plusieurs. Les Persans crurent toujours qu'il y avait eu un Abram surnommé Zerdust, qui leur avait enseigné la religion; et les Grecs l'appelèrent Zoroastre. Des savans ont cru qu'Abram n'était autre que le Brama des Indiens, et que la religion des Indiens, qui subsiste encore, était la plus ancienne de toutes. Mais il est difficile de pénétrer dans ces ténèbres; et le meilleur parti est d'en croire le texte et l'église.

Voici un pacte qui sera observé entre moi et tes descendans. On coupera la chair de ton prépuce, afin que ce soit un signe de mon pacte. L'enfant de huit jours sera circoncis parmi vous, tant le valet né dans la maison que celui qui est acheté, et tout ce qui n'est point de votre race. Et mon pacte sera dans votre chair à tout jamais. Tout mâle dont la chair ne sera point circoncise sera exterminé, parce qu'il aura violé mon pacte...

Cela contredit tous les écrivains de l'antiquité, qui s'accordent à dire que les Égyptiens et les Éthiopiens inventèrent la circoncision; mais il n'y eut guère en Égypte que les prêtres et les initiés qui se firent couper le prépuce, comme un signe

d'association qui les distinguait du genre humain. Les Arabes prirent cette coutume. On prétend qu'en Éthiopie on circoncisait aussi les filles. Dieu ordonne ici de faire mourir quiconque n'aura pas eu le prépuce coupé. Cependant la circoncision ne fut point observée par les Juifs en Égypte pendant deux cent cinq ans; et les six cent trente mille combattans que le texte dit avoir suivi Moïse ne furent point circoncis dans le désert.

Dieu dit aussi à Abraham : Tu n'appelleras plus ta femme Saraï, mais Sara. Je la bénirai; elle te donnera un fils que je bénirai : il sera sur les nations, et les rois des peuples sortiront de lui. Abraham tomba sur sa face, et se mit à rire, disant dans son cœur : Pense-t-il qu'un homme de cent ans fera un fils, et qu'une femme de quatre-vingt-dix ans accouchera? et il dit à Dieu : Plût à Dieu qu'Ismaël vécût devant toi! Et Dieu répondit à Abraham : Ta femme t'engendrera un fils que tu appelleras Isaac. Je ferai un pacte avec lui et avec sa race à jamais; et à l'égard d'Ismaël, je t'ai exaucé; je le bénirai; je le multiplierai beaucoup : il engendrera douze chefs, et j'en ferai une grande nation... Alors Abraham prit son fils et tous ses esclaves qu'il avait achetés, et généralement tous les mâles de sa maison, et il leur coupa la chair du prépuce, comme le dieu Sadaï l'avait ordonné. Abraham se coupa la chair de son prépuce lui-même, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ismaël avait treize ans accomplis quand il fut circoncis. Abraham et Ismaël furent circoncis le même jour, et tous les hommes de sa maison, tant les natifs que les achetés, tout fut circoncis.

On ne sait pas précisément quelle différence essentielle est entre Saraï et Sara. Les commenta-

teurs ont dit que Saraï signifiait madame, et Sara la dame.

Si Tharé en effet avait engendré Abraham à soixante-dix ans, et si Abraham fût parti d'Haran à l'âge de près de cent trente-cinq, et si on y ajoutait les huit ans qui s'écoulèrent de son arrivée en Canaan, jusqu'à cette entrevue de Dieu et de lui, il avait alors cent quarante-trois ans; et c'est une raison de plus pour rire. Cependant vous le verrez se marier dans trente ans, après la mort de Sara sa femme.

Les mahométans, qui se croient descendus d'Ismaël, ou qui représentent la race d'Ismaël, coupent encore le prépuce à leurs enfans, quand ils ont treize ans; mais les Juifs le coupent au bout de huit jours.

Or Dieu vint trouver Abraham dans la vallée de Mambré, assis devant sa tente dans la chaleur du jour. Et Abraham ayant levé les yeux vit trois hommes à côté de lui, et les ayant vus il courut au plus vite et les salua jusqu'à terre; et il leur dit : Messeigneurs, si j'ai trouvé grace devant tes yeux, ne passe pas au delà de l'habitation de ton serviteur; mais j'apporterai un peu d'eau pour laver vos pieds; reposez-vous sous l'arbre. Je vous donnerai une bouchée de pain; confortez-vous; après cela vous passerez; car c'est pour manger que vous êtes venus vers votre serviteur; et ils lui répondirent : Fais comme tu l'as dit. Abraham entra vite dans la tente de Sara, et lui dit : Dépêche-toi, pétris quatre-vingt-sept pintes de farine, et fais des pains cuits sous la cendre. Pour lui il courut au troupeau où il prit un veau

très tendre et très bon, et il le donna à un valet pour le faire cuire. Il prit aussi du kaimak et du lait, et le veau cuit, il se tint debout sous l'arbre vis-à-vis d'eux. Après qu'ils eurent mangé, ils lui dirent : Où est Sara ta femme? Et il répondit : Elle est dans sa tente. L'un d'eux lui dit : Je reviendrai dans un an en revenant, si je suis en vie, et ta femme Sara aura un fils. Sara ayant entendu cela derrière la porte de la tente se mit à rire, car ils étaient tous deux bien vieux, et Sara n'avait plus ses règles. Elle rit donc en se cachant, et dit : Après que je suis devenue vieille, et que mon seigneur est si vieux, j'aurai encore du plaisir! Mais Dieu dit à Abraham : Pourquoi Sara s'est-elle mise à rire en disant : Puis-je enfanter étant si vieille? est-ce qu'il y a quelque chose de difficile à Dieu? Je reviendrai à toi dans un an, comme je te l'ai dit, si je suis en vie, et Sara aura un fils. Sara, toute tremblante, dit : Je n'ai point ri. Dieu lui dit : Si fait, tu as ri.

Voici un nouvel exemple du singulier joint avec le pluriel. Il y a ici trois hommes, et ces trois hommes sont trois dieux, et Abraham ne parle qu'à un seul, et ensuite il parle à tous trois. Quelques uns ont cru que cela signifiait la sainte Trinité. Cette explication a été combattue, parce que le mot de trinité ne se trouve dans aucun endroit de l'Écriture. Il ne nous appartient pas d'approfondir cette question.

Trois *sata* de farine font un *épha;* et, si l'épha contient vingt-neuf pintes, trois éphata de farine font quatre-vingt-sept pintes. C'était prodigieusement de pain. L'usage était chez les Orientaux de servir d'un seul plat en grande quantité. Le *kema*

ou *kaimak* qu'Abraham fit lui-même était une espèce de fromage à la crème dont la mode a été chez les mahométans : ils ont un conte intitulé le *Kaimak et le Serpent*, dont ils font grand cas, et qui a été traduit par Senecé, valet de chambre d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Il est dit dans l'histoire des Arabes qu'on servit du kaimak au repas de noces de Mahomet avec Cadishé.

Si je suis en vie est une façon de parler ordinaire. Ni un ange ni un Dieu ne pouvait douter qu'il ne dût être en vie dans un an. Et comme ces voyageurs ne se donnaient point pour des dieux, ils pouvaient emprunter le langage des hommes; mais puisqu'ils prédirent l'avenir, ils se donnaient au moins pour prophètes.

C'est Dieu même ici qui parle, et qui dit : *Je reviendrai si je suis en vie.* C'est qu'il ne se donne encore à Abraham que pour un homme.

Dom Calmet trouve une ressemblance visible entre l'aventure d'Abraham et celle du bon homme Irius à qui Jupiter, Neptune et Mercure accordèrent un enfant en jetant leur semence sur un cuir de bœuf dont l'enfant naquit. Il est bien clair, dit Calmet, que le nom d'Irius est le même que celui d'Abraham.

Cette conversation de Dieu et d'Abraham, et tous ces détails sont de la plus grande naïveté. L'auteur rend compte de tout ce qui s'est fait, et

de tout ce qui s'est dit, comme s'il y avait été présent. Il a donc été inspiré sur tous les points par Dieu même; sans quoi il ne serait qu'un conteur de fables. Ceux qui ont dit que toute cette histoire n'était qu'allégorique ont été bien hardis. Ils ont prétendu que Dieu et les deux anges qui vinrent chez Abraham ne mangèrent point, mais firent semblant de manger. Or, si cela était, on pourrait en dire autant de toute la sainte Écriture : rien ne serait arrivé de ce qu'on raconte : tout n'aurait été qu'en apparence : l'Écriture serait un rêve perpétuel, ce qu'il n'est pas permis d'avancer.

Les trois voyageurs s'étant levés de là dirigèrent leurs yeux vers Sodome, et Abraham marchait en les menant; et le Seigneur dit : Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire, puisqu'il sera père d'une nation grande et robuste, et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui? car je sais qu'il ordonnera à lui et à toute sa famille de marcher dans la voie du Seigneur, et de faire jugement et justice. Dieu dit donc : La clameur des Sodomites et de Gomorrhe s'est multipliée, et le péché s'est appesanti. Je descendrai pour voir, et je verrai si la clameur, qui est venue à moi, est égalée par leurs œuvres, pour savoir si cela est, ou si cela n'est pas; et ils partirent de là, et ils s'en allèrent à Sodome; mais Abraham resta encore avec Dieu, et, s'approchant de lui, il lui dit : Est-ce que tu perdras le juste avec l'impie? S'il y avait cinquante justes dans la cité, périront-ils aussi? et ne pardonneras-tu pas à la ville à cause de ces cinquante justes?... Dieu lui dit : Si je trouve dans Sodome cinquante justes, je pardonnerai pour l'amour d'eux... Et Abraham répliqua : S'il manque cinq de cinquante justes, detruiras-tu la

ville pour ces cinq-là? Et Dieu répondit : Je ne la détruirai point, si j'en trouve quarante-cinq; et Abraham continua : Peut-être ne s'en trouvera-t-il que quarante... Dieu répondit: Je ne la détruirai point pour l'amour de ces quarante... Abraham dit : Et trente? Dieu répondit : Je ne la détruirai point, si j'en trouve trente... Et vingt... Et dix... Je ne la détruirai point, s'il y en a dix... Et Dieu se retira après cet entretien, et Abraham se retira chez lui.

Il n'est pas vrai à la lettre que toutes les nations de la terre descendent d'Abraham, puisqu'il y avait déja dès long-temps de grands peuples établis, et que lui-même avait battu cinq grands rois avec trois cent dix-huit valets. On ne peut pas entendre non plus par toutes les nations les gens de Canaan, puisqu'on suppose qu'ils furent tous massacrés. Il est difficile d'entendre par toutes les nations les mahométans et les chrétiens, qui sont les ennemis mortels des Juifs. On peut dire que le christianisme a été prêché dans la plupart des nations; que le christianisme vient du judaïsme, et que le judaïsme vient d'Abraham. Mais tous les peuples qui n'ont point reçu le christianisme, les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Turcs, ne peuvent être regardés comme bénis. Ce sont de petites difficultés qui se rencontrent souvent, et par dessus lesquelles il faut passer pour aller à l'essentiel. Cet essentiel est la piété, la foi, la soumission entière au chef de l'église et aux conciles œcuméniques. Sans cette soumission,

qui pourrait comprendre par son seul entendement comment Dieu s'entretenait si familièrement avec Abraham, sur le point d'abymer et de brûler cinq villes entières? quelle langue Dieu parlait? comment il fit rire Sara? comment il mangea? Chaque mot peut faire naître un doute dans l'ame la plus fidèle. Ne lisons donc point l'Écriture dans la vaine espérance de l'entendre parfaitement, mais dans la ferme résolution de la vénérer, en n'y entendant pas plus que les commentateurs.

Sur le soir les deux anges vinrent à Sodome; et Loth, assis aux portes de la ville, les ayant vus, se leva, les salua, prosterné en terre, et leur dit : Messieurs, passez dans la maison de votre serviteur, demeurez-y, lavez vos pieds, et demain vous passerez votre chemin; et ils lui dirent : Non, mais nous resterons dans la rue. Loth les pressa instamment, et les obligea de venir chez lui. Il leur fit à souper, cuisit des azimes, et ils mangèrent.

Mais avant qu'ils allassent coucher, les gens de la ville, les hommes de Sodome, environnèrent la maison, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, depuis un bout jusqu'à l'autre, et ils appelèrent Loth, et lui dirent : Où sont ces gens qui sont entrés chez toi cette nuit? amène-les-nous, afin que nous en usions. Loth étant sorti vers eux, et fermant la porte derrière lui, leur dit : Je vous prie, mes frères, ne faites point ce mal; j'ai deux filles qui n'ont point connu d'homme, je vous les amènerai; abusez d'elles tout comme il vous plaira; mais ne faites point de mal à ces deux hommes, car ils sont venus à l'ombre de mon toit; mais ils lui dirent : Retire-toi de là : cet étranger est-il venu chez nous pour nous juger?

Va, nous t'en ferons encore plus qu'à eux; et ils firent violence à Loth, et se préparèrent à rompre les portes. Les deux voyageurs firent rentrer Loth chez lui, et fermèrent la porte. Ils frappèrent d'aveuglement tous les Sodomites, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte qu'ils ne pouvaient plus trouver la porte...

Nous avouons que le texte confond ici plus qu'ailleurs l'esprit humain. Si ces deux anges, ces deux dieux étaient incorporels, ils avaient donc pris un corps d'une grande beauté pour inspirer des désirs abominables à tout un peuple. Quoi! les vieillards et les enfans, tous les habitans, sans exception, viennent en foule pour commettre le péché infame avec ces deux anges! Il n'est pas dans la nature humaine de commettre tous ensemble publiquement une telle abomination, pour laquelle on cherche toujours la retraite et le silence. Les Sodomites demandent ces deux anges comme on demande du pain en tumulte dans un temps de famine. Il n'y a rien dans la mythologie qui approche de cette horreur inconcevable. Ceux qui ont dit que les trois dieux dont deux étaient allés à Sodome, et un était resté avec Abraham, étaient Dieu le père, le Fils, et le saint Esprit, rendent encore le crime des Sodomites plus exécrable, et cette histoire plus incompréhensible.

La proposition de Loth aux Sodomites de coucher tous avec ses deux filles pucelles, au lieu de coucher avec ces deux anges, ou ces deux dieux,

n'est pas moins révoltante. Tout cela renferme la plus détestable impureté dont il soit fait mention dans aucun livre.

Les interprètes trouvent quelques rapports entre cette aventure et celle de Philémon et de Baucis; mais celle-ci est bien moins indécente, et beaucoup plus instructive. C'est un bourg que les dieux punissent d'avoir méprisé l'hospitalité; c'est un avertissement d'être charitable; il n'y a nulle impureté. Quelques uns disent que l'auteur sacré a voulu renchérir sur l'histoire de Philémon et de Baucis, pour inspirer plus d'horreur d'un crime fort commun dans les pays chauds. Cependant les Arabes voleurs, qui sont encore dans ce désert sauvage de Sodome, stipulent toujours que les caravanes qui passent par ce désert leur donneront des filles nubiles, et ne demandent jamais de garçons.

Cette histoire de ces deux anges n'est point traitée ici en allégorie, en apologue, tout est au pied de la lettre, et on ne voit pas quelle allégorie on en pourrait tirer pour l'explication du nouveau *Testament*, dont l'ancien est une figure, selon tous les pères de l'église.

Les anges dirent à Loth : As-tu ici quelqu'un de tes gens, soit gendre, soit fils ou fille? Fais sortir de la ville tout ce qui t'appartient, car nous allons détruire ce lieu, parce que leur cri s'est élevé devant le Seigneur qui nous a envoyés pour

les détruire. Loth étant donc sorti parla à ses gendres qui devaient épouser ses filles; il leur dit : Levez-vous et sortez de ce lieu, parce que le Seigneur va détruire cette ville; et ils crurent qu'il se moquait d'eux.

L'auteur ne dit point ce que devinrent les deux gendres de Loth qui ne demeuraient point dans sa maison avec ses filles, et qui ne les avaient pas encore épousées. Il faut qu'ils aient été enveloppés dans la destruction générale. Cependant l'auteur ne dit point que ces deux gendres de Loth fussent coupables du même excès d'impureté abominable pour laquelle les Sodomites furent brûlés avec la ville. Il ne paraît point, par le texte, qu'ils fussent de la troupe qui voulut violer les deux anges. Mais pourquoi ne suivirent-ils pas les deux filles et leur beau-père? pourquoi ne viennent-ils pas faire des enfans à leurs deux épouses? et pourquoi laissent-ils ce soin à leur propre père, qui les engrosse étant ivre?

La proposition du père Loth d'abandonner ses deux filles à la lubricité des Sodomites semble presque aussi insoutenable que la furieuse passion de tout ce peuple pour ces deux anges.

Dès le point du jour, les deux anges pressèrent Loth de sortir, en lui disant : Prends ta femme et tes filles, de peur que tu ne périsses pour le crime de la ville. Comme Loth tardâit, ils le prirent par la main, et ils prirent la main de sa femme et de ses filles, parce que le Seigneur les épargnait...

et l'ayant tiré de sa maison, ils le mirent hors la ville, et lui dirent : Sauve ta vie; ne regarde point derrière toi; sauve-toi sur la montagne de peur que tu ne périsses.

Le Seigneur donc fit tomber sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu qui tombait du ciel, et il détruisit ces villes et tout le pays d'alentour; et tous les habitans et toutes les plantes... La femme de Loth, ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel...

Cette métamorphose d'Édith, femme de Loth, en statue de sel, a été encore une grande pierre d'achoppement. L'historien Josèphe assure, dans ses *Antiquités*, qu'il a vu cette statue, et qu'on la montrait encore de son temps. L'auteur du livre de la *Sagesse* dit qu'elle subsiste comme un monument d'incrédulité. Benjamin de Tudèle, dans son fameux voyage, dit qu'on la voit à deux *parasanges* de Sodome. Saint Irenée dit qu'elle a ses règles tous les mois. Aujourd'hui les voyageurs ne trouvent rien de tout cela. Quand les Romains prirent Jérusalem, ils ne furent point curieux de voir la statue de sel. Ni Pompée, ni Titus, ni Adrien, n'avaient jamais entendu parler de Loth, de sa femme Édith, et de ses deux filles, ni d'Abraham, ni d'aucun homme de cette famille. Le temps n'était pas encore venu où elle devait être connue des nations.

Les commentateurs disent que la fable d'Eurydice est prise de l'histoire d'Édith, femme de Loth. D'autres croient que la fable de Niobé changée en

statue fut pillée de ce morceau de la *Genèse*. Les savans assurent qu'il est impossible que les Grecs aient jamais rien pris des Hébreux, dont ils ignoraient la langue, les livres, et jusqu'à l'existence, et que les Grecs ne purent savoir qu'il y avait une Judée que du temps d'Alexandre. L'historien Flavius Josèphe l'avoue dans sa réponse à Apion. Les Grecs, les Romains, les rois de Syrie, et les Ptolémée d'Égypte surent que les Juifs étaient des barbares et des usuriers, avant de savoir qu'ils eussent des livres.

Abraham s'étant levé de grand matin vint au lieu où il avait été auparavant avec le Seigneur; et, jetant les yeux sur Sodome, sur Gomorrhe et sur tout le pays d'alentour, il ne vit plus rien que des étincelles et de la fumée qui s'élevait de la terre, comme la fumée d'un four...

Le texte ne dit point que la ville de Sodome et les autres furent changées en un lac : au contraire il dit qu'Abraham ne vit que « des étincelles, de « la cendre et de la fumée comme celle d'un four « dans toute cette terre. » Il faut donc que Sodome, Gomorrhe et les trois autres villes qui formaient la *Pentapole* fussent bâties au fond du lac. Ce lac, en effet, devait exister, et former le dégorgement du Jourdain. La plus grande difficulté est de concevoir comment il y avait cinq villes si riches et si débauchées dans ce désert affreux qui manque

absolument d'eau potable, et où l'on ne trouve jamais que quelques hordes vagabondes d'Arabes voleurs, qui viennent dans le temps des caravanes. On est toujours surpris qu'Abraham et sa famille aient quitté le beau pays dans la Chaldée pour venir dans ces déserts de sable et de bitume, où il est impossible aux hommes et aux animaux de vivre. Nous ne prétendons point éclaircir toutes ces obscurités; nous nous en tenons respectueusement au texte.

Loth monta de Ségor, et demeura sur la montagne dans une caverne avec ses deux filles. L'aînée dit à la cadette : Notre père est vieux, et il n'est resté aucun homme sur la terre qui puisse entrer en nous, selon la coutume de toute la terre; venez, enivrons notre père avec du vin, couchons avec lui, afin de pouvoir susciter de la semence de notre père; et cette aînée alla coucher avec son père qui ne sentit rien, ni quand il se coucha, ni quand il se releva. Et le jour suivant, cette aînée dit à la cadette : Voilà que j'ai couché hier avec mon père; donnons-lui à boire cette nuit, et tu coucheras avec lui, afin que nous gardions de la semence de notre père. Elles lui donnèrent donc encore du vin à boire, et la petite fille coucha avec lui qui n'en sentit rien, ni quand elle concourut avec lui, ni quand elle se leva. Ainsi, les deux filles de Loth furent grosses de leur père. L'aînée enfanta Moab, qui fut père des Moabites jusqu'à aujourd'hui, et la cadette fut mère d'Ammon, qui veut dire *fils de mon peuple*. C'est le père des Ammonites jusqu'à aujourd'hui.

Ségor était une ville du voisinage. Quelques commentateurs la placent à quarante-cinq milles

de Sodome; et Loth quitta Ségor pour aller dans une caverne avec ses deux filles. Le texte ne dit point, d'ailleurs, ce qu'il fit lorsqu'il vit sa femme changée en statue de sel. Il ne dit point non plus le nom de ses filles. L'idée d'enivrer leur père pour coucher avec lui dans la caverne est singulière. Le texte ne dit point où elles trouvèrent du vin; mais il dit que Loth jouit de ses filles sans s'apercevoir de rien, soit quand elles couchèrent avec lui, soit quand elles s'en allèrent. Il est très difficile de jouir d'une femme sans le sentir, surtout si elle est pucelle. C'est un fait que nous ne hasardons pas d'expliquer.

Il est vrai que cette histoire a quelque rapport avec celle de Myrrha et de Cyniras. Les deux filles de Loth eurent de leur père les Moabites et les Ammonites. Myrrha avait eu dans l'Arabie Adonis de son père Cyniras. Au reste, on ne voit pas pourquoi les filles de Loth craignaient que le monde ne finît; puisque Abraham avait déja engendré Ismaël de sa servante, que toutes les nations étaient dispersées, et que la ville de Ségor, dont ces filles sortaient, et la ville de Tsohar, étaient tout auprès. Il y a là tant d'obscurités, que le seul parti est toujours de se soumettre, sans oser rien approfondir.

De là Abraham alla dans les terres australes, et il habita entre Cadès et Sur, et il voyagea en Gérare, et il dit que sa

femme Sara était sa sœur; c'est pourquoi Abimélech, roi de Gérare, enleva Sara; mais le Seigneur vint par un songe, pendant la nuit, vers Abimélech, et lui dit : Tu mourras à cause de cette femme; car elle a un mari. Mais Abimélech ne l'avait point touchée, et il dit : Seigneur, ferais-tu mourir des gens innocens et ignorans? Ne m'a-t-il pas dit lui-même : *Elle est ma sœur?* Ne m'a-t-elle pas dit : *Il est mon frère?* J'ai fait cela dans la simplicité de mon cœur, et dans la pureté de mes mains... Dieu lui répondit : Je sais que tu l'as fait avec un cœur simple, c'est pourquoi je t'ai empêché de la toucher. Rends donc la femme à son mari, parce que c'est un prophète, et qui priera pour toi, et tu vivras; mais si tu ne veux pas la rendre, sache que tu mourras, et toi et tout ce qui est à toi. Aussitôt Abimélech se lève au milieu de la nuit; il appela tous ses gens, qui furent saisis de crainte. Il appela aussi Abraham, et lui dit : Qu'as-tu fait? quel mal t'avions-nous fait pour attirer sur moi et sur mon royaume le châtiment d'un si grand crime? Tu n'as pas dû faire ainsi envers nous. Abraham répondit : J'ai pensé en moi-même qu'il n'y avait peut-être point de crainte de Dieu dans ce pays-ci, et qu'on me tuerait pour avoir ma femme. D'ailleurs ma femme est aussi ma sœur, fille de mon père; mais non pas fille de ma mère... Mais depuis que les dieux me font voyager loin de la maison de mon père, j'ai toujours dit à ma femme : Fais-moi le plaisir de dire partout où nous irons que je suis ton frère...

Abimélech donna donc des brebis et des bœufs, et des garçons et des servantes à Abraham, et lui dit : Va-t'en, et habite où tu voudras; et il dit à Sara : Voici mille pièces d'argent pour ton frère, pour t'acheter un voile; et partout où tu iras, souviens-toi que tu y as été prise.

Voici qui est aussi extraordinaire que tout le reste, quoique d'un autre genre. Premièrement, on voit un roi dans Gérare, désert horrible où

depuis ce temps il n'y a eu aucune habitation. Secondement, Sara est encore enlevée pour sa beauté, ainsi qu'en Égypte, quoique l'Écriture lui donne alors quatre-vingt-dix ans. Troisièmement, elle était grosse dans ce temps-là même de son fils Isaac. Quatrièmement, Abraham se sert de la même adresse qu'en Égypte, et il dit que sa femme est sa sœur. Cinquièmement, il dit qu'en effet il avait épousé sa sœur, fille de son père, et non de sa mère. Sixièmement, les commentateurs disent qu'elle était sa nièce. Septièmement, Dieu avertit en songe le roi de Gérare que Sara est la femme d'Abraham. Huitièmement, ce roi ou ce chef d'Arabes Bédouins donne à Abraham, ainsi que le roi d'Égypte, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes, et mille pièces d'argent. Neuvièmement, le dieu des Hébreux apparaît à Abimélech, roi ou chef des Arabes de Gérare, aussi bien qu'à Abraham et à Loth. Cependant Abimélech, roi de Gérare, n'était point de la religion d'Abraham : Dieu n'avait fait un pacte qu'avec Abraham et sa semence. Dixièmement, Loth, que Dieu sauva miraculeusement de l'incendie miraculeux de Sodome, n'était pas non plus de la semence d'Abraham. Il est, par son double inceste, père de deux nations idolâtres. Ce sont autant de nouvelles difficultés pour les doctes, et autant d'objets de docilité et de soumission pour nous.

Si la conduite d'Abraham paraît extraordinaire, si sa crainte d'être tué à cause de la beauté d'une femme nonagénaire paraît la chose du monde la plus chimérique, la conduite du chef des Arabes de Gérare paraît bien généreuse, et son discours très sage. Mais pourquoi Abraham dit-il les dieux, et non pas Dieu; Éloïm, et non pas Éloï? Les commentateurs disent que c'est parce que trois Éloïm lui étaient apparus, et non pas un seul Éloï ou Éloa.

Or, Dieu avait fermé toutes les vulves à cause de Sara, femme d'Abraham; et, à la prière d'Abraham, Dieu guérit Abimélech, et sa femme, et ses servantes, et elles enfantèrent.

Il faut que ce roi du désert ait retenu Sara long-temps, pour que ces femmes se soient aperçues qu'elles avaient toutes la matrice fermée, et qu'elles ne pouvaient enfanter. La maladie dont elles furent affligées n'est pas spécifiée. On ne sait si Dieu se contenta de les rendre stériles, ce dont on ne peut être assuré qu'au bout de quelques années; ou si Dieu les rendit inhabiles à recevoir les embrassemens d'Abimélech. Cette expression *fermer la vulve* peut signifier l'un et l'autre. Mais dans les deux cas il paraît qu'Abimélech voulut leur rendre ou leur rendit le devoir conjugal; et qu'il n'était point tenté de donner la préférence à

une femme de quatre-vingt-dix ans. Tout cela est, encore une fois, un grand sujet de surprise, et un grand objet de la soumission de notre entendement.

Or Dieu visita Sara comme il l'avait promis, et elle enfanta un fils dans sa vieillesse, dans le temps que Dieu avait prédit, et Abraham nomma ce fils Isaac... et il le circoncit le huitième jour, comme Dieu l'avait ordonné, et il avait alors cent ans.

Nous avons déja dit qu'en supputant le temps où Abraham naquit, il devait avoir cent soixante ans au moins, au rapport de saint Étienne, et selon la lettre du texte. Mais selon le cours de la nature humaine, il est aussi rare de faire des enfans à cent ans qu'à cent soixante. Aussi la naissance d'Isaac est un miracle évident, puisque Sara n'avait plus ses règles lorsqu'elle devint grosse.

L'enfant prit sa croissance, et il fut sevré; mais Sara voyant le fils d'Agar l'Égyptienne jouer avec son fils Isaac, elle dit à Abraham : Chassez-moi cette servante avec son fils, car le fils de cette servante n'héritera point avec mon fils Isaac. Et Abraham ayant consulté Dieu, se leva du matin, et prenant du pain et une outre d'eau, les mit sur l'épaule d'Agar et la renvoya ainsi elle et son fils, et Agar s'en alla errante dans le désert de Bersabée; et l'eau ayant manqué dans son outre, elle laissa son fils couché sous un arbre : elle s'éloigna de lui d'un trait d'arc, et s'assit en le regardant, et en pleurant, et en disant : Je ne verrai point mourir mon enfant... Dieu écouta la voix de l'enfant. L'ange de Dieu appela Agar du haut du ciel, et lui dit : Agar, que fais-tu là?

Ne crains rien; car Dieu a entendu la voix de l'enfant : lève-toi, prends le petit par la main; car j'en ferai une grande nation; et Dieu ouvrit les yeux d'Agar, laquelle ayant vu un puits d'eau, remplit sa cruche, et donna à boire à l'enfant, et Dieu fut avec lui. Il devint grand, demeura dans le désert; il fut un grand archer, et il habita le désert de Pharan, et sa mère lui donna une femme d'Égypte.

Si Abraham était un seigneur si puissant, s'il avait été vainqueur de cinq rois avec trois cent dix-huit hommes de l'élite de ses domestiques, si sa femme lui avait valu tant d'argent de la part du roi d'Égypte et du roi de Gérare, il paraît bien dur et bien inhumain de renvoyer sa concubine et son premier né dans le désert avec un morceau de pain et une cruche d'eau, sous prétexte que ce premier né jouait avec le fils de Sara. Il exposa l'un et l'autre à mourir dans le désert. Il fallut que Dieu lui-même montrât un puits à Agar pour l'empêcher de mourir. Mais comment tirer l'eau de ce puits? Lorsque les Arabes vagabonds trouvaient quelque source saumâtre sous terre dans cette solitude sablonneuse, ils avaient grand soin de la couvrir et de la marquer avec un bâton. Quel emploi pour le Créateur du monde, dit M. Boulanger, de descendre du haut de son trône éternel pour aller montrer un puits à une pauvre servante à qui on a fait un enfant dans un pays barbare que les Juifs nomment Canaan!

Nous pourrions dire à ces détracteurs que Dieu

voulut par là nous enseigner le devoir de la charité. Mais la réponse la plus courte est qu'il ne nous appartient ni de critiquer ni d'expliquer la sainte Écriture, et qu'il faut tout croire sans rien examiner.

Après cela, Dieu tenta Abraham, et lui dit : Abraham ! Abraham ! Et il répondit : Me voilà ; et Dieu lui dit : Prends ton fils unique Isaac que tu aimes, mène-le dans *la terre de la vision*, et tu m'offriras ton fils en sacrifice sur une montagne que je te montrerai... Abraham donc se levant la nuit, sangla son âne et emmena avec lui deux jeunes gens et Isaac son fils ; et ayant coupé du bois pour le sacrifice, il alla au lieu où Dieu lui avait commandé d'aller ; et le troisième jour, il vit de loin le lieu, et il dit aux jeunes gens : Attendez ici avec l'âne. Nous ne ferons qu'aller jusque là, mon fils et moi ; et après avoir adoré, nous reviendrons... Il prit le bois du sacrifice, il le mit sur le dos de son fils ; et pour lui il portait en ses mains du feu et un sabre. Comme ils marchaient ensemble, Isaac dit à son père : Mon père ! Abraham lui répondit : Que veux-tu, mon fils ? Voilà, dit Isaac, le feu et le bois, où est la victime du sacrifice ? Abraham dit : Dieu pourvoira la victime du sacrifice, mon fils. Ils s'avancèrent donc ensemble, et ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait montré à Abraham : il y éleva un autel, arrangea le bois par-dessus, lia Isaac son fils, et le mit sur le bois ; il étendit sa main et prit son glaive ; et voilà que l'ange de Dieu cria du haut du ciel, disant : Abraham ! Abraham ! qui répondit : Me voici. L'ange lui dit : N'étends pas ta main sur l'enfant, et ne lui fais rien. Maintenant j'ai connu que tu crains Dieu, et tu n'as pas pardonné à ton fils unique à cause de moi. Abraham leva les yeux, et il aperçut derrière lui un belier embarrassé par ses cornes dans un buisson, et le prenant, il l'offrit en

sacrifice pour son fils... Or, l'ange du Seigneur appela Abraham du ciel pour la seconde fois. J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, que parce que tu as fait cette chose, et que tu n'as point épargné ton propre fils à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le bord de la mer; ta semence possèdera les portes de tes ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies dans ta semence, parce que tu as obéi à ma voix.

On ne sait point ce que c'est que la terre *de la vision*. L'hébreu dit *dans la terre de Moria*. Or Moria est la montagne sur laquelle on bâtit depuis le temple de Jérusalem. C'est ce qui a fait croire depuis à quelques savans téméraires que la *Genèse* ne put être écrite dans le désert par Moïse, qui, n'étant point entré dans le Canaan, ne pouvait connaître la montagne Moria. On a recherché si dans le temps où l'on place Abraham les hommes étaient déja dans l'usage de sacrifier des enfans à leurs dieux. Sanchoniathon nous apprend qu'Illéus avait déja immolé son fils Jéhud long-temps auparavant. Mais depuis l'histoire est remplie du récit de ces horribles sacrifices. On remarque qu'Abraham avait intercédé pour les habitans de Sodome qui lui étaient étrangers, et qu'il n'intercéda pas pour son propre fils. On accuse aussi Abraham d'un nouveau mensonge, quand il dit à ses deux valets, nous ne ferons qu'aller mon fils et moi, et nous reviendrons. Puisqu'il allait sur la

montagne pour égorger son fils, il ne pouvait, dit-on, avoir l'intention de revenir avec lui. Et on a osé avancer que ce mensonge était d'un barbare, si les autres avaient été d'un avare et d'un lâche qui prostituait sa femme pour de l'argent. Mais nous devons regarder ces accusations contre Abraham comme des blasphèmes.

D'autres critiques audacieux ont témoigné leur surprise qu'Abraham, âgé de cent soixante ans, ou au moins de cent, ait coupé lui-même le bois au bas de la montagne Moria pour brûler son fils après l'avoir égorgé. Il faut, pour brûler un corps, une grande charrette, pour le moins, de bois sec; un peu de bois vert ne pourrait suffire. Il est dit qu'il mit lui-même le bois sur le dos de son fils Isaac. Cet enfant n'avait pas encore treize ans. Il a paru à ces critiques aussi difficile que cet enfant portât tout le bois nécessaire, qu'il aurait été difficile à Abraham de le couper. Le réchaud que portait Abraham pour allumer le feu ne pouvait contenir que quelques charbons qui devaient être éteints avant d'arriver au lieu du sacrifice. Enfin on a poussé la critique jusqu'à dire que la montagne Moria n'est qu'un rocher pelé, sur lequel il n'y a jamais eu un seul arbre; que toute la campagne des environs de Jérusalem a toujours été remplie de cailloux, et qu'il fallut dans tous les temps y faire venir le bois de très loin. Toutes

ces objections n'empêchent pas que Dieu n'ait éprouvé la foi d'Abraham, et que ce patriarche n'ait mérité la bénédiction de Dieu par son obéissance.

Voyez ci-dessous le sacrifice de la fille de Jephté, et voyez ensuite les reproches qu'Isaïe fait aux Juifs d'immoler leurs enfans à leurs dieux, et de leur écraser saintement la tête sur des pierres dans des torrens. (Isaïe ou Ésaïa, chap. 57.) Alors on sera convaincu que les Juifs furent de tout temps de sacrés parricides. Pourquoi? c'est qu'ils abandonnaient souvent Dieu, et que Dieu les abandonnait à leur sens réprouvé.

C'est encore ici une nouvelle promesse de bénir toutes les nations de la terre comme descendantes d'Abraham, quoiqu'elles n'en descendissent point. On peut entendre par toutes les nations de la terre la postérité de Jacob, qui fut assez nombreuse. Tous les incrédules regardent ces histoires sacrées comme des contes arabes inventés d'abord pour bercer les petits enfans, et n'ayant aucun rapport à l'essentiel de la loi juive. Ils disent que ces contes ayant été peu à peu insérés dans le catalogue des livres juifs, devinrent sacrés pour ce peuple, et ensuite pour les chrétiens qui lui succédèrent.

Or Sara ayant vécu cent vingt-sept ans, mourut dans la ville d'Arbée qui est Hébron dans la terre de Canaan; et Abraham vint pour crier et pour la pleurer; et s'étant levé,

après avoir fait le devoir des funérailles, il dit aux enfans de Heth : Je suis chez vous étranger, donnez-moi droit de sépulture chez vous, afin que j'enterre ma morte; et les fils de Heth lui répondirent en disant : Tu es prince de Dieu chez nous, enterre ta morte dans nos plus beaux sépulcres; personne ne t'en empêchera. Abraham s'était levé, et ayant adoré le peuple, il leur dit : S'il plaît à vos ames que j'enterre ma morte, parlez pour moi à Éphron, fils de Séor, qu'il me donne sa caverne double à l'extrémité de son champ, qu'il me la cède devant vous, et que je sois en possession du sépulcre... Et Éphron dit : La terre que tu demandes vaut quatre cents sicles d'argent; c'est le prix entre toi et moi : ensevelis ta morte.

Si Sara mourut à cent vingt-sept ans, et si elle mourut immédiatement après qu'Abraham avait voulu égorger son fils unique Isaac, ce fils avait donc trente-sept ans, et non pas treize, quand son père voulut l'immoler au Seigneur : car sa mère avait accouché de lui à quatre-vingt-dix ans. Or, la foi et l'obéissance d'Isaac avaient été encore plus grandes que celles d'Abraham, puisqu'il s'était laissé lier et étendre sur le bûcher par un vieillard de cent ans pour le moins. Toutes ces choses sont au-dessus de la nature humaine telle qu'elle est aujourd'hui. Saint Paul, dans l'Épître aux Galates, dit que Sara est la figure de l'église. Le R. P. dom Calmet assure qu'Isaac est la figure de Jésus-Christ, et qu'on ne peut pas s'y méprendre.

On voit à la vérité qu'Abraham, tout grand

prince qu'il était, ne possédait pas un pouce de terre en propre, et on ne conçoit pas comment, avec tant de troupes et tant de richesses, il n'avait pu acquérir le moindre terrain. Il faut qu'il achète une caverne pour enterrer sa femme. On lui vend un champ et une caverne pour quatre cents sicles. Le sicle a été évalué à trois livres quatre sous de notre monnaie. Ainsi quatre cents sicles vaudraient douze cent quatre-vingts livres. Cela paraît énormément cher dans un pays aussi stérile et aussi pauvre que celui d'Hébron, qui fait partie du désert dont le lac Asphaltide est entouré, et où il ne paraît pas qu'il y eût le moindre commerce. Il est dit qu'il paya ces quatre cents sicles en bonne monnaie courante. Mais non seulement il n'y avait point alors de monnaie dans Canaan, mais jamais les Juifs n'ont frappé de monnaie à leur coin. Il faut donc entendre que ces quatre cents sicles avaient la valeur de la monnaie qui courait du temps que l'auteur sacré écrivait. Mais c'est encore une difficulté, puisqu'on ne connaissait point la monnaie au temps de Moïse.

Abraham ayant entendu cela pesa l'argent qu'Éphron lui demandait, et lui paya quatre cents sicles de monnaie courante publique... Or Abraham était vieux de beaucoup de jours. Il dit au plus vieux serviteur de la maison, qui présidait sur les autres serviteurs : Mets ta main sous ma cuisse, afin que je t'adjure au nom du ciel et de la terre que tu ne

prendras aucune fille des Cananéens pour faire épouser à mon fils; mais que tu iras dans la terre de ma famille, et que tu y prendras une fille pour mon fils Isaac... Ce serviteur mit donc la main sous la cuisse d'Abraham son maître, et jura sur son discours. Il prit dix chameaux des troupeaux de son maître; il partit chargé des biens de son maître, et alla en Mésopotamie, à la ville de Nachor... Étant arrivé le soir, au temps où les filles vont chercher de l'eau, il vit Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor, frère d'Abraham, qui vient avec une cruche d'eau sur l'épaule. C'était une fille très agréable, une vierge très belle qui n'avait point connu d'homme, et elle s'en retournait à la maison avec sa cruche. Le serviteur d'Abraham alla à elle, et lui dit : Donne-moi à boire de l'eau de ta cruche; et elle lui dit : Bois, mon bon seigneur; elle mit sa cruche dans son bras; et, après qu'il eut bu, elle ajouta : Je m'en vais tirer aussi de l'eau du puits pour tes chameaux, afin qu'ils boivent tous... Et, après que les chameaux eurent bu, le serviteur tira deux pendans d'or pour le néz, qui pesaient deux sicles, et autant de bracelets, qui pesaient dix sicles... Le serviteur d'Abraham dit au maître de la maison : Je bénis le Dieu d'Abraham mon maître, qui m'a conduit par le droit chemin, afin que je prisse la fille du frère à mon maître, pour femme à son fils...

Ce serviteur, nommé Éliézer, mit donc la main sous la cuisse d'Abraham. Plusieurs savans prétendent que ce n'était pas sous la cuisse, mais sous les parties viriles, très révérées par les Orientaux, surtout dans les anciens temps, non seulement à cause de la circoncision qui avait consacré ces parties à Dieu, mais parce qu'elles sont la source de la propagation du genre humain, et le gage de la bénédiction du Seigneur. Par *cuisse* il faut

toujours entendre ces parties. Un chef sorti de la cuisse de Juda signifie évidemment un chef sorti de la semence ou de la partie virile de Juda. Abraham fit donc jurer son serviteur qu'il ne prendrait point une Cananéenne pour femme à Isaac son fils. L'auteur sacré manque peu l'occasion d'insinuer que les habitans du pays sont maudits, et de préparer à l'invasion que les Juifs firent de cette terre sous Josué et sous David.

Il nous paraît toujours étrange que les anciens fassent travailler les filles des princes comme des servantes; que, dans Homère, les filles du roi de Corfou aillent en charrette faire la lessive. Mais il faut considérer que ces prétendus rois chantés par Homère n'étaient que des possesseurs de quelques villages; et qu'un homme qui n'aurait pour tout bien que l'île d'Ithaque ferait une mince figure à Paris et à Londres. Rébecca vient avec une cruche sur son épaule, et donne à boire aux chameaux. Éliézer lui présente deux pendans de nez ou deux pendans d'oreilles d'or de deux sicles. Ce n'était qu'un présent de six livres huit sous; et les présens qu'on fait aujourd'hui à nos villageoises sont beaucoup plus considérables. Les bracelets valaient trente-deux livres, ce qui paraît plus honnête. Il est inutile de remarquer si les pendans étaient pour les oreilles ou pour le

nez. Il est certain que dans les pays chauds, où l'on ne se mouche presque jamais, les femmes avaient des pendans de nez. Elles se fesaient percer le nez comme nos femmes se font percer les oreilles. Cette coutume est encore établie en Afrique et dans l'Inde.

Aben Hezra avoue qu'il y a très loin du Canaan en Mésopotamie, et il s'étonne qu'Abraham, ayant fait une si prodigieuse fortune en Canaan, étant devenu si puissant, ayant vaincu cinq grands rois avec ses seuls valets, n'ait pas fait venir dans ses états ses parens et amis de Mésopotamie, et ne leur ait pas donné de grandes charges dans sa maison.

M. Fréret est encore plus étonné que ce grand prince Abraham ait été si pauvre qu'il ne fut jamais possesseur d'une toise de terrain en Canaan, jusqu'à ce qu'il eût acheté un petit coin pour enterrer sa femme. S'il était riche en troupeaux, dit M. Fréret, que n'allait-il s'établir lui et son fils dans la Mésopotamie, où les pâturages sont si bons? S'il fuyait les Chaldéens comme idolâtres, les Cananéens étaient idolâtres aussi, et Rébecca était idolâtre.

M. Fréret ne songe pas que Dieu avait promis le Canaan et la Mésopotamie aux Juifs, et qu'il fallait s'établir vers le lac de Sodome, avant de conquérir les bords de l'Euphrate.

Puis Éliézer, serviteur d'Abraham, dit : Renvoyez-moi, et que j'aille à mon maître... Les frères et la mère de Rébecca répondirent : Que cette fille demeure au moins dix jours avec nous et elle partira... Et ils dirent : Appelons la fille, et interrogeons sa bouche. Étant appelée, elle vint; ils lui demandèrent : Veux-tu partir avec cet homme? Elle répondit : Je partirai. Ils l'envoyèrent donc avec sa nourrice et le serviteur d'Abraham et ses compagnons, lui souhaitant prospérité, et lui disant : Tu es notre sœur; puisses-tu croître en mille et mille, et que ta semence possède les portes de tes ennemis!

On a observé que Rébecca voulut partir sur-le-champ sans demander la bénédiction de ses père et mère, sans faire le moindre compliment à sa famille. On a cru qu'elle avait une grande impatience d'être mariée; mais l'auteur sacré n'était pas obligé d'entrer dans tous ces détails.

Nouvelle insinuation que les Cananéens deviendraient les ennemis des Juifs, après avoir reçu leur père avec tant d'hospitalité.

Ainsi donc Rébecca et ses compagnes, montées sur des chameaux, suivirent cet homme, qui s'en retourna en grande diligence vers son maître... Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara sa mère; il la prit à femme, et il l'aima tant que la douleur de la mort de sa mère en fut tempérée.

Il veut dire la tente qui avait appartenu à Sara, car il y avait trois ans que Sara était morte. Calmet dit qu'Abraham envoya chercher une fille pour son fils chez les idolâtres, parce que Jésus-

Christ n'a point prêché lui-même aux gentils, mais qu'il y a envoyé ses apôtres.

Or Abraham prit une autre femme, nommée Cetura, qui lui enfanta Zamram, Jecsan, Madan, Madian, et Jesboc, et Suhé. Or les jours d'Abraham furent de cent soixante-quinze années, et il mourut de faiblesse dans une bonne vieillesse, plein de jours, et il fut réuni à son peuple... Isaac et Ismaël ses fils l'ensevelirent dans la caverne double qui est dans le champ d'Éphron, fils de Séor l'Éthéen, vis-à-vis Mambré... Isaac, âgé de quarante ans, ayant donc épousé Rébecca, fille de Bathuel le Syrien de Mésopotamie, et sœur de Laban, Isaac pria le Seigneur pour sa femme, parce qu'elle était stérile, et le Seigneur l'exauça en fesant concevoir Rébecca; mais les deux enfans dont elle était grosse se battaient dans son ventre l'un contre l'autre; et elle dit : Si cela est ainsi, pourquoi ai-je conçu? et elle alla consulter le Seigneur, qui lui dit : Deux nations sont dans ton ventre, et deux peuples sortiront de ta matrice, ils se diviseront; un peuple surmontera l'autre, et le plus grand sera assujéti au plus petit... Le temps d'enfanter étant venu, voilà qu'on trouva deux jumeaux dans sa matrice. Le premier qui sortit était roux et hérissé de poil comme un manteau; son nom est Ésaü : l'autre, sortant aussitôt, tenait son frère par le pied avec la main, et on l'appela Jacob. Isaac avait soixante ans quand ces deux petits naquirent. Lorsqu'ils furent adultes, Ésaü fut homme habile à la chasse et laboureur; Jacob, homme simple, habitait dans les tentes.

On croit que Cetura était Cananéenne. Cela serait étrange, après avoir dit tant de fois qu'il ne fallait point se marier à des Cananéennes. Il est encore plus étrange qu'il se soit remarié à deux cents ans, ou au moins à cent quarante ans,

d'autant plus que Sara elle-même l'avait trouvé trop vieux à cent ans pour engendrer. Cependant il fait encore six enfans à Cetura. Ces six enfans régnèrent, dit-on, dans l'Arabie déserte. Ce n'aurait pas été un fort beau royaume; mais il se trouverait par là que les enfans de Cetura auraient été pourvus dans le temps que les enfans de Sara, auxquels Dieu avait promis toute la terre, ne possédaient rien du tout. Ils ne se rendirent maîtres de la terre de Jéricho que quatre cent soixante-dix ans après, selon la computation hébraïque.

Il est difficile que deux enfans se battent dans une matrice, et surtout dans le commencement de la grossesse. Une femme peut sentir des douleurs, mais elle ne peut sentir que ses deux fils se battent. On ne dit point comment et où Rébecca alla consulter le Seigneur sur ce prodige, ni comment Dieu lui répondit : « Deux peuples sont dans ton « ventre, et l'un vaincra l'autre. » Il n'y avait point encore d'endroit privilégié où l'on consultât le Seigneur : il apparaissait quand il voulait; et c'est probablement dans une de ces apparitions fréquentes que Rébecca le consulta.

Il est rare qu'un enfant naisse tout velu. Ésaü en est le seul exemple. Il n'est pas moins rare qu'un enfant en naissant en tienne un autre par le pied. Ce sont de ces choses qui n'arrivent plus aujourd'hui, mais qui pouvaient arriver alors.

Isaac aimait Ésaü, parce qu'il mangeait du gibier de sa chasse; mais Rébecca aimait Jacob... Un jour Jacob fit cuire une fricassée, et Ésaü étant arrivé, fatigué des champs, lui dit : Donne-moi, je t'en prie, de cette fricassée rousse, parce que je suis très fatigué. C'est pour cela qu'on l'appela depuis Ésaü le roux. Jacob lui dit : Vends-moi donc ton droit d'aînesse. Ésaü répondit : Je me meurs de faim; de quoi mon droit d'aînesse me servira-t-il? Jure-le-moi donc, dit Jacob. Ésaü le jura, et lui vendit sa primogéniture; et, ayant pris la fricassée de pain et de lentilles, il mangea et but et s'en alla, se souciant peu d'avoir vendu sa primogéniture.

Il n'y avait pas encore de droit d'aînesse, puisqu'il n'y avait point de loi positive. Ce n'est que très long-temps après, dans le *Deutéronome*, qu'on trouve que l'aîné doit avoir une double portion, c'est-à-dire le double de ce qu'il aurait dû prendre, si on avait partagé également. On s'est encore servi de ce passage pour tâcher de prouver que la *Genèse* n'avait pu être écrite que lorsque les Juifs eurent un code de lois. Mais en quelque temps qu'elle ait été écrite, elle est toujours infiniment respectable.

La plupart des pères ont condamné Ésaü, et ont justifié Jacob; quoiqu'il paraisse, par le texte, qu'Ésaü périssait de faim, et que Jacob abusait de l'état où il le voyait. Le nom de Jacob signifiait supplantateur. Il semble en effet qu'il méritait ce nom, puisqu'il supplanta toujours son frère. Il ne se contente pas de lui vendre ses lentilles si chèrement, il le force de jurer qu'il renonce à ses droits

prétendus; il le ruine pour un dîner de lupins, et ce n'est pas le seul tort qu'il lui fera. Il n'y a point de tribunal sur la terre où Jacob n'eût été condamné.

Or une grande famine étant arrivée sur la terre, après la famine arrivée du temps d'Abraham, Isaac s'en alla vers Abimélech, roi des Philistins, dans la ville de Gérare; et Dieu lui apparut et lui dit : Ne descends point en Égypte; mais repose-toi dans la terre que je te dirai, et voyage dans cette terre; je serai avec toi, je te bénirai; car je donnerai à toi et à ta semence tous ces pays; j'accomplirai le serment que j'ai fait à Abraham ton père. Je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel; je donnerai à ta postérité toutes les terres, et toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence, et cela, parce qu'Abraham a obéi à ma voix, et qu'il a observé mes préceptes, mes ordonnances, mes cérémonies et mes lois... Isaac demeura donc à Gérare. Les habitans de ce lieu l'interrogeant sur sa femme, il leur répondit : C'est ma sœur; car il craignait d'avouer qu'elle était sa femme, pensant qu'ils le tueraient à cause de la beauté de sa femme; et, comme ils avaient demeuré plusieurs jours en ce lieu, Abimélech, roi des Philistins, ayant vu par la fenêtre Isaac qui caressait sa femme, il le fit venir et lui dit : Il est clair qu'elle est ta femme : pourquoi as-tu menti en disant qu'elle est ta sœur? Isaac répondit : J'ai eu peur qu'on ne me tuât à cause d'elle. Abimélech lui dit : Pourquoi nous as-tu trompés? Il s'en est peu fallu que quelqu'un n'ait couché avec ta femme, et tu nous aurais attiré un grand péché; et il fit une ordonnance à tout le peuple, disant : Quiconque touchera la femme de cet homme mourra de mort.

On a cru que la ville de Gérare ne signifie que le passage de Gérare, le désert de Gérare, et qu'il

n y a jamais eu de ville dans cette solitude, excepté Pétra, qui est beaucoup plus loin. Observez qu'il y a toujours famine dans ce malheureux pays. Dieu ne donne point de pain à Isaac, mais il lui donne des visions.

Remarquez que l'auteur sacré ne perd pas une seule occasion de promettre à la horde hébraïque errante dans ces déserts l'empire du monde entier.

Nous ne voyons point que Dieu ait donné de loi particulière à Abraham, aucun précepte général, excepté celui de la circoncision.

Voilà le même mensonge qu'on reproche à Abraham; et c'est pour la troisième fois. C'est dans le même pays; c'est le même Abimélech, à ce qu'il paraît; car il a le même capitaine de ses armées que du temps d'Abraham. Il enlève Rébecca comme il avait enlevé Sara, sa belle-mère. Mais, si cela est, il y aura eu quatre-vingts ans, selon le comput hébraïque, que cet Abimélech avait enlevé Sara, quoique ce comput soit encore très fautif. Supposons qu'il eût alors trente ans; il y avait quatre-vingts ans entre le mensonge d'Abraham et le mensonge d'Isaac; donc Abimélech avait cent dix ans au temps du voyage d'Isaac.

Il semble toujours, par le texte, que les gens de Gérare reconnaissaient le même Dieu qu'Isaac et Abraham. Nous marchons à chaque ligne sur

des difficultés insurmontables à notre faible entendement.

Or Isaac sema dans cette terre; et dans la même année il recueillit le centuple; et le Seigneur le bénit, et il s'enrichit, profitant de plus en plus, et devint très grand; et il eut beaucoup de brebis, et de grands troupeaux, et de serviteurs, et de servantes. Les Philistins lui portant beaucoup d'envie, ils bouchèrent avec de la terre tous les puits que son père Abraham avait creusés. Abimélech lui-même dit à Isaac : Retire-toi de nous, car tu es devenu plus puissant que nous; et Isaac s'en allant vint au torrent de Gérare, et y habita, et y fit de nouveau creuser les puits que les gens de son père y avaient creusés; et ayant creusé dans le torrent, ils y trouvèrent de l'eau vive; mais il y eut encore une querelle entre les pasteurs de Gérare et les pasteurs d'Isaac, disant : Cette eau est à nous; c'est pourquoi Isaac appela ce puits *Puits de la Calomnie*... et les serviteurs d'Isaac vinrent lui dire qu'ils avaient trouvé un puits; c'est pourquoi Isaac nomma ce puits *l'Abondance*.

On ne voit pas comment Isaac put semer dans une terre qui n'était pas à lui. On voit encore moins comment il put semer dans un désert de sable, tel que celui de Gérare. On ne comprend pas davantage comment il put avoir une récolte de cent pour un. Les plus fertiles terres de l'Égypte, de la Mésopotamie, de la Sicile, de la Chine, ont rarement produit vingt-cinq pour un : et quiconque aurait de telles récoltes posséderait des richesses immenses. Les contes qu'on nous fait du terrain de Babylone, qui produisait trois cents pour un, sont

absurdes. Il arrive souvent que dans un jardin un grain de blé, tombé par hasard, en produise une centaine et davantage, mais jamais cela n'est arrivé dans un champ entier.

Il n'y a point de torrent dans ce pays, si ce n'est quelques filets d'eau saumâtre qui s'échappent quelquefois des puits qu'on a creusés lorsque le lac Asphaltide étant enflé, et se filtrant dans la terre, en fait sortir ses eaux, dont à peine les hommes et les animaux peuvent boire. Les caravanes qui passent par ce désert sont obligées de porter de l'eau dans des outres. Quand ils ont trouvé par hasard un puits, ils le cachent très soigneusement : et il y a eu plusieurs voyageurs que la soif a fait mourir dans ce pays inhabitable.

Ces disputes continuelles pour un puits confirment ce que nous venons de dire sur la disette d'eau et sur la stérilité du pays.

Et Ésaü, âgé de quarante ans, épousa Judith, fille de Beer, Éthéen, et Basemath, fille d'Élon du même lieu, qui, toutes deux, offensèrent Isaac et Rébecca.

Malgré les défenses positives du Seigneur d'épouser des filles cananéennes, voilà pourtant Ésaü qui en épouse deux à la fois, et Dieu ne lui en fait nulle réprimande.

Isaac devenu vieux, ses yeux s'obscurcissent; il ne pouvait

plus voir. Il appela donc Ésaü, son fils aîné, et il lui dit: Mon fils. Ésaü répondit : Me voilà. Son père lui dit : Tu vois que je suis vieux, et que j'ignore le jour de ma mort. Prends ton carquois et ton arc; va-t'en aux champs; apporte-moi ce que tu auras pris; fais-m'en un ragoût comme tu sais que je les aime; apporte-le-moi, afin que j'en mange, et que mon ame te bénisse avant que je meure. Rébecca, ayant entendu cela, et qu'Ésaü était aux champs selon l'ordre de son père, dit à Jacob son fils : J'ai entendu Isaac ton père qui disait à ton frère Ésaü : Apporte-moi de ta chasse, fais-en un ragoût afin que j'en mange, et que je te bénisse devant le Seigneur avant de mourir. Suis donc mes conseils, va-t'en au troupeau; apporte-moi deux des meilleurs chevreaux, afin que j'en fasse à ton père un plat que je sais qu'il aime; et, quand tu les auras apportés et qu'il en aura mangé, qu'il te bénisse avant qu'il meure. Jacob lui répondit : Tu sais que mon frère est tout velu, et que j'ai la peau douce. Si mon père vient à me tâter, je crains qu'il ne pense que j'ai voulu le tromper, et que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Rébecca lui dit : Que cette malédiction soit sur moi, mon fils : entends seulement ma voix, et apporte ce que j'ai dit. Il y alla; il l'apporta à sa mère, qui prépara le ragoût que son père aimait. Elle habilla Jacob des bons habits d'Ésaü, qu'elle avait à la maison; elle lui couvrit les mains et le cou avec les peaux des chevreaux, puis lui donna la fricassée et les pains qu'elle avait cuits. Jacob, les ayant apportés à Isaac, lui dit : Mon père. Isaac répondit : Qui es-tu, mon fils? Jacob répondit : Je suis Ésaü, j'ai fait tout ce que tu m'as commandé : lève-toi, assieds-toi, mange de ma chasse, afin que ton ame me bénisse. Isaac dit à son fils : Comment as-tu pu sitôt trouver du gibier? Jacob répondit : La volonté de Dieu a été que je trouvasse sur-le-champ du gibier. Isaac dit : Approche-toi que je te touche, et que je m'assure si tu es mon fils ou non. Jacob s'approcha de son père; et Isaac, l'ayant tâté, dit : La voix est la voix

de Jacob, mais les mains sont les mains d'Ésaü; et il ne le connut point, parce que ses mains étant velues parurent semblables à celles de son fils aîné. Il le bénit donc et lui dit: Es-tu mon fils Ésaü? Jacob répondit: Je le suis. Isaac dit: Apporte-moi donc de ta chasse, mon fils, afin que mon ame te bénisse. Jacob lui présenta donc à manger; il lui présenta aussi du vin qu'il but, et lui dit: Approche-toi de moi et baise-moi, mon fils; et il s'approcha et baisa Isaac, qui, ayant senti l'odeur de ses habits, lui dit en le bénissant: Voila l'odeur de mon fils comme l'odeur d'un champ tout plein béni du Seigneur.

Cette supercherie de Rébecca et de Jacob est regardée comme très criminelle; mais le succès n'en est pas concevable. Il paraît impossible qu'Isaac, ayant reconnu la voix de Jacob, ait été trompé par la peau de chevreau dont Rébecca avait couvert les mains de ce fils puîné. Quelque poilu que fût Ésaü, sa peau ne pouvait ressembler à celle d'un chevreau. L'odeur de la peau d'un animal fraîchement tué devait se faire sentir. Isaac devait trouver que les mains de son fils n'avaient point d'ongles. La voix de Jacob devait l'instruire assez de la tromperie; il devait tâter le reste du corps. Il n'y a personne qui puisse se laisser prendre à un artifice si grossier.

Rébecca paraît encore plus méchante que Jacob: c'est elle qui prépare toute la fraude: mais elle accomplissait les décrets de la Providence sans le savoir. On punirait dans nos tribunaux Jacob et Rébecca comme ayant commis un crime de faux :

mais la sainte Écriture n'est pas faite comme nos lois humaines. Jacob exécutait les arrêts divins, même par ses fautes.

Et il dit : Que Dieu te donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, abondance de blé et de vin; que les peuples te servent; que les tribus t'adorent; sois le seigneur de tes frères; que les enfans de ta mère soient courbés devant toi... A peine Isaac avait fini son discours, que Jacob étant sorti, Ésaü arriva, apportant à son père la fricassée de sa chasse, en lui disant : Lève-toi, mon père, afin que tu manges de la chasse de ton fils, et que ton ame me bénisse. Isaac lui dit : Qui es-tu? Ésaü répondit : Je suis ton premier né Ésaü. Isaac fut tout épouvanté et tout stupéfié; et admirant la chose plus qu'on ne peut croire, il dit : Qui est donc celui qui m'a apporté de la chasse? j'ai mangé de tout avant que tu vinsses; je l'ai béni, et il sera béni. Ésaü ayant entendu ce discours se mit à braire d'une grande clameur, et consterné, il dit : Bénis-moi aussi mon père. Isaac dit : Ton frère est venu frauduleusement, et a attrapé ta bénédiction. Ésaü repartit : C'est justement qu'on l'appelle Jacob; car il m'a supplanté deux fois; il m'a pris mon droit d'aînesse, et à présent il me dérobe ta bénédiction. N'y a-t-il point aussi de bénédiction pour moi? Isaac répondit : Je l'ai établi ton maître, et je lui ai soumis tous ses frères; il aura du blé et du vin : que puis-je après cela faire pour toi? Ésaü dit : Père, n'as-tu qu'une bénédiction? bénis-moi, je t'en prie. Et il pleurait en jetant de grands cris.

Isaac ému lui dit : Hé bien! dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel sera ta bénédiction. Tu vivras de ton épée, et tu serviras ton frère, et le temps viendra que tu secoueras le joug de ton cou...

On demande encore comment Dieu put attacher ses bénédictions à celles d'Isaac, extorquées par

une fraude si punissable et si aisée à découvrir; c'est rendre Dieu esclave d'une vaine cérémonie, qui n'a par elle-même aucune force. La bénédiction d'un père n'est autre chose qu'un souhait pour le bonheur de son fils. Tout cela, encore une fois, étonne l'esprit humain, qui n'a, comme nous l'avons dit souvent, d'autre parti à prendre que de soumettre sa raison à la foi : car, puisque la sainte église, en abhorrant les Juifs et le judaïsme, adopte pourtant toute leur histoire, il faut croire aveuglément toute cette histoire.

Ésaü a toujours raison; cependant son père lui dit qu'il servira Jacob. Ésaü ne fut point assujéti à Jacob. Une partie de ceux qu'on croit les descendans d'Ésaü furent vaincus à la vérité par la race des Asmonéens, mais ils prirent toujours leur revanche. Ils aidèrent Nabuchodonosor à ruiner Jérusalem. Ils se joignirent aux Romains. Hérode, Iduméen, fut créé par les Romains roi des Juifs, et long-temps après ils s'associèrent aux Arabes de Mahomet. Ils aidèrent Omar, et ensuite Saladin, à prendre Jérusalem; ils en sont encore les maîtres en partie, et ils ont bâti une belle mosquée sur les mêmes fondemens qu'Hérode avait établis pour élever son superbe temple. Ils partagent avec les Turcs toute la seigneurie de ce pays, depuis Joppé jusqu'à Damas. Ainsi, presque dans tous les temps, c'est la race d'Ésaü qui a été véritablement bénie;

et celle de Jacob a été tellement infortunée, que les deux tribus et demie qui lui restèrent sont aujourd'hui aussi errantes, aussi dispersées et beaucoup plus méprisées que les anciens Parsis, et que ne l'ont été les restes des prêtres isiaques.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

« Ici le commentateur s'est arrêté, et celui qui lui a « succédé, voyant que cet ouvrage serait trop volumi- « neux si on continuait à traduire et à commenter ainsi « presque tout l'ancien et le nouveau *Testament*, s'est « restreint à ne donner que les principaux endroits qui « semblent exiger des notes, en liant seulement par des « transitions le précis de la *Bible*, et en conservant le « texte, sans jamais l'altérer. »

Jacob étant arrivé en un certain endroit, et voulant s'y reposer après le soleil couché, prit une pierre, la mit sous sa tête, et il dormit en ce lieu. Il vit en songe une échelle appuyée d'un bout sur la terre, et l'autre bout touchait au ciel. Les anges de Dieu montaient et descendaient par cette échelle, et Dieu était appuyé sur le haut de l'échelle, lui disant : Je suis le Seigneur de ton père Abraham, et Dieu d'Isaac : je te donnerai la terre où tu dors, à toi et à ta semence, et ta semence sera comme la poussière de la terre; je te donnerai l'Occident et l'Orient, le Nord et le Midi; toutes les nations seront bénies en toi et en ta semence : je serai ton conducteur partout où tu iras.

Les savans critiques en histoires anciennes remarquent que toutes les nations avaient des oracles, des prophéties et même des talismans,

qui leur assuraient l'empire de la terre entière. Chacune appelait l'univers le peu qu'elle connaissait autour d'elle. Et depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Méditerranée, et même dans la Grèce, tout peuple qui avait bâti une ville l'appelait la ville de Dieu, la ville sainte, qui devait subjuguer toutes les autres. Cette superstition s'étendit ensuite jusque chez les Romains. Rome eut son bouclier sacré qui tomba du ciel, comme Troie eut son palladium. Les Hébreux n'ayant alors ni ville ni même aucune possession en propre, et étant des Arabes vagabonds qui paissaient quelques troupeaux dans des déserts, virent Dieu au bout d'une échelle; et ces visions de Dieu, qui leur parlait au plus haut de cette échelle, leur tinrent lieu des oracles et des monumens dont les autres peuples se vantèrent. Dieu daigna toujours se proportionner, comme nous l'avons déja dit, à la simplicité grossière et barbare de la horde juive, qui cherchait à imiter comme elle pouvait les nations voisines.

Jacob s'étant éveillé dit : Vraiment le Seigneur est en ce lieu, et je n'en savais rien, et tout épouvanté il dit : Que ce lieu est terrible! c'est la maison de Dieu et la porte du ciel. Jacob se levant donc le matin prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, il l'érigea en monument, répandant de l'huile sur elle; il appela Béthel la ville qui se nommait auparavant Luza, et il fit un vœu au Seigneur, disant : Dieu demeure avec moi; s'il me conduit dans mes voyages, s'il

me donne du pain pour manger et des habits pour me couvrir, et, si je reviens sain et sauf chez mon père, le Seigneur alors sera mon Dieu; et cette pierre que j'ai érigée en monument s'appellera la maison de Dieu; et je te donnerai la dîme de ce que tu m'auras donné.

Il n'y avait alors ni ville de Luza ni ville de Béthel dans ce désert. Béthel signifie en chaldéen *habitation de Dieu*, comme Babel, Balbec, et tant d'autres villes de Syrie. C'est ce qui a fait croire à plusieurs critiques que la *Genèse* fut écrite long-temps après l'établissement des Arabes hébreux dans la Palestine. *Beth* étant un mot qui signifie habitation, il y a un nombre prodigieux de villes dont le nom commence par *Beth*.

A l'égard de la pierre servant de monument, c'est encore un usage de la plus haute antiquité.

On appelait ces monumens grossiers *béthilles*, soit pour marquer des bornes, soit pour indiquer des routes. Elles étaient réputées consacrées, les unes au soleil, les autres à la lune ou aux planètes. Les statues ne furent substituées à ces pierres que long-temps après. *Sanchoniathon* parle des *béthilles*, qui étaient déja sacrées de son temps.

Ce vœu de Jacob a paru fort singulier aux critiques. « Je t'adorerai si tu me donnes du pain et « un habit, etc., » me semble dire : Je ne t'adorerai pas si tu ne me donnes rien. Les profanes ont

comparé ce discours de Jacob aux usages de ces peuples qui jetaient leurs idoles dans la rivière lorsqu'elles ne leur avaient pas accordé de la pluie. Les mêmes critiques ont dit que ces paroles de Jacob étaient tout-à-fait dans son caractère, et qu'il fesait toujours bien ses marchés.

Les mêmes critiques ont observé qu'il est parlé déja deux fois de dîmes offertes au Seigneur : la première, quand Abraham donne la dîme à Melchisédech, prêtre, roi de Salem; et la seconde, quand Jacob promet la dîme de tout ce qu'il gagnera : ce qui a fait conjecturer mal à propos que cette histoire avait été composée par quelqu'un qui recevait la dîme.

Jacob étant donc parti de ce lieu, il vit un puits dans un champ, près duquel étaient couchés trois troupeaux de brebis. Rachel arriva avec les troupeaux de son père; car elle gardait ses moutons. Il abreuva son troupeau et baisa Rachel, et lui dit qu'il était le frère de son père et le fils de Rébecca. Or Laban avait deux filles; l'aînée était Lia, et la cadettte était Rachel; mais Lia avait les yeux chassieux, et Rachel était belle et bien faite. Jacob l'aima, et dit à Laban : Je te servirai sept ans pour Rachel, la plus jeune de tes filles. Laban lui dit : Il vaut mieux que je te la donne qu'à un autre; demeure avec moi. Jacob servit donc Laban sept ans pour Rachel, et il dit à Laban : Donne-moi ma femme, mon temps est accompli; je veux entrer à ma femme.

Ce marché fait par Jacob avec Laban fait voir évidemment que Jacob n'avait rien, et que Laban

avait très peu de chose. L'un se fait valet pendant sept ans pour avoir une fille; et l'autre ne donne à sa fille aucune dot. Un pareil mariage ne semble pas présager l'empire de la terre entière que Dieu avait promis tant de fois à Abraham, à Isaac et à Jacob.

Laban invita grand nombre de ses amis au festin et fit les noces; mais le soir il lui amena Lia au lieu de Rachel; et Jacob ne s'en aperçut que le lendemain matin. Il dit à son beau-père : Pourquoi as-tu fait cela? ne t'ai-je pas servi pour Rachel? pourquoi m'as-tu trompé? Laban répondit : Ce n'est pas notre coutume dans ce lieu de marier les jeunes filles avant les aînées. Achève ta première semaine le mariage avec Lia, et je te donnerai Rachel pour un nouveau travail de sept ans.

Jacob, qui avait trompé son père, trouve aussi un beau-père qui le trompe à son tour. Mais on ne conçoit pas plus comment Jacob ne s'aperçut pas de la fripônnerie de Laban en couchant avec Lia qu'on ne conçoit comment Isaac ne s'était pas aperçu de la friponnerie de Jacob. On n'attraperait personne aujourd'hui avec de pareilles fraudes; mais ces temps-là n'étaient pas les nôtres.

Jacob accepta la proposition, et au bout de la semaine il épousa Rachel; et Jacob, ayant fait les noces avec Rachel qu'il aimait, servit encore Laban pendant sept autres années.

Voilà donc Jacob, le père de la nation juive,

qui se fait valet pendant quatorze ans pour avoir une femme. Les origines de toutes les nations sont petites et barbares, mais il n'en est aucune qui ressemble à celle-ci.

Mais Dieu, voyant que Jacob méprisait Lia, ouvrit sa matrice, tandis que Rachel demeurait stérile. Lia fit quatre enfans de suite, Ruben, Siméon, Lévi et Juda.

Rachel dit à son mari : Fais-moi des enfans, ou je mourrai. Jacob en colère répondit : Me prends-tu donc pour un dieu? Est-ce moi qui t'ôte le fruit de ton ventre? Rachel lui dit : J'ai Bala ma servante; entre dans elle; qu'elle enfante sur mes genoux, et que j'aie des fils d'elle; et Jacob ayant pris Bala, elle accoucha de Dan. Bala fit encore un autre enfant, et Rachel dit : Le Seigneur m'a fait combattre contre ma sœur, c'est pourquoi le nom de cet enfant sera Nephthali.

Lia, voyant qu'elle ne fesait plus d'enfans, donna Zelpha sa servante à son mari; et Zelpha ayant accouché, Lia dit : Cela est heureux, et appela l'enfant Gad. Zelpha accoucha encore, et Lia dit : Ceci est encore plus heureux, c'est pourquoi on appellera l'enfant Azer.

Non seulement Jacob épouse à la fois deux sœurs, dans un temps où l'on suppose que la terre était très peuplée; mais il joint à cet inceste l'incontinence de coucher avec la servante de Rachel, et ensuite avec la servante de Lia. On a prétendu que tout cela était permis par les coutumes des Juifs; mais il n'y a point de loi positive qui le dise; nous n'en avons que des exemples. On épousait les deux sœurs; on épousait sa propre sœur, on

couchait avec ses servantes; telles étaient les mœurs juives; nos lois sont différentes.

Or Ruben étant allé dans les champs pendant la moisson du froment, il trouva des mandragores. Rachel eut envie d'en manger, et dit à Lia : Donne-moi de tes mandragores. Lia répondit : N'est-ce pas assez que tu m'aies pris mon mari, sans vouloir encore manger mes mandragores que mon fils m'a apportées? Rachel lui dit : Hé bien, je te cède mon mari; qu'il dorme avec toi cette nuit, et donne-moi de tes mandragores.

Dans des temps très postérieurs, les racines de mandragores ont passé pour être prolifiques. C'est une erreur de l'ancienne médecine; c'est ainsi qu'on a cru que le satyrion et les mouches cantharides* excitaient à la copulation; mais de pareilles rêveries ne furent débitées que dans les grandes villes où la débauche payait le charlatanisme. C'est encore une des raisons qui ont fait penser aux critiques que les événemens de la *Genèse* n'avaient pu arriver, et qu'ils n'avaient pu être écrits dans le temps où l'on fait vivre Moïse; mais cette critique nous paraît la plus faible de toutes. Nous pensons que des gardeurs de moutons et de chèvres, tels qu'on nous peint les patriarches, pouvaient avoir imaginé la prétendue propriété des mandragores tout aussi bien que les char-

* Les cantharides ont un effet très réel, mais elles n'agissent qu'en causant une irritation violente dans l'urètre, irritation qui cause souvent des maladies graves.

latans des grandes villes. Ces plantes chevelues pouvaient être aisément taillées en figures d'hommes et de femmes avec les parties de la copulation; et peut-être est-ce la première origine des priapes.

Tous ces marchés sont assez singuliers. Ésaü cède son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et Rachel cède son mari à sa sœur pour une racine qui ressemble imparfaitement au membre viril. Quelques personnes ont été scandalisées de toutes ces histoires; elles les ont prises pour des fables grossières, inventées par des Arabes grossiers aux dépens de la raison, de la bienséance et de la vraisemblance. Elles n'ont pas songé combien ces temps-là étaient différens des nôtres; elles ont voulu juger des mœurs de l'Arabie par les mœurs de Londres et de Paris : ce qui n'est ni honnête ni vraisemblable de notre temps a pu être l'un et l'autre dans les temps qu'on nomme héroïques. Nous voyons des choses non moins extraordinaires dans toute la mythologie grecque et dans les fables arabes. Nous l'avons déja dit, et nous devons le répéter : ce qui fut bon alors ne l'est plus.

Lia alla donc au devant de Jacob, qui revenait des champs, et lui dit : Tu entreras dans moi cette nuit, parce que je t'ai acheté pour prix de mes mandragores; et Jacob coucha avec elle cette nuit-là. Dieu écouta la prière de Lia; elle fit un

cinquième fils, et elle dit : Dieu m'a donné ma récompense, parce que j'ai donné ma servante à mon mari.

On croirait en effet que les mandragores opérèrent dans Lia, puisqu'elle conçut un fils après en avoir mangé, et qu'elle en remercia le Seigneur. Cette propriété des mandragores a été supposée chez toutes les nations et dans tous les temps. On sait que Machiavel a fait une comédie établie sur ce préjugé vulgaire.

Jacob, après cela, dit à son beau-père : Tu sais comme je t'ai servi; tu étais pauvre avant que je vinsse à toi; maintenant tu es devenu riche; il est juste que je pense aussi à mes affaires. Je serai encore ton valet, paissant tes troupeaux. Mettons à part toutes les brebis tachetées et marquées de diverses couleurs; et désormais toutes les brebis et les chèvres qui naîtront bigarrées seront à moi, et celles qui naîtraient d'une seule couleur me convaincraient de t'avoir friponné. Laban dit : J'y consens. Or Jacob prit des branches de peuplier, d'amandier et de plane toutes vertes, les dépouilla d'une partie de leur écorce, en sorte qu'elles étaient vertes et blanches. Lors donc que les brebis et les chèvres étaient couvertes au printemps par les mâles, Jacob mettait ces branches bigarrées sur les abreuvoirs, afin que les femelles conçussent des petits bigarrés. Par ce moyen Jacob devint très riche : il eut beaucoup de troupeaux, de valets et de servantes, de chameaux et d'ânes.

« Quoi qu'en dise le texte, cette nouvelle fraude « de Jacob ne devait pas l'enrichir. Il y a eu des « hommes assez simples pour essayer cette mé- « thode; ils n'y ont pas plus réussi que ceux qui

« ont voulu faire naître des abeilles du cuir d'un « taureau, et une verminière du sang de bœuf. « Toutes ces recettes sont aussi ridicules que la « multiplication du blé qu'on trouve dans la *Mai-* « *son rustique* et dans le *Petit Albert*. Il suffisait de « mettre des couleurs devant les yeux des femelles « pour avoir des petits de même couleur; toutes « les vaches produiraient des veaux verts, et tous « les agneaux, dont les mères paissent l'herbe « verte, seraient verts aussi. Toutes les femmes « qui auraient vu des rosiers auraient des familles « couleur de rose. Cette particularité de l'histoire « de Jacob prouve seulement que ce préjugé im- « pertinent est très ancien. Rien n'est si ancien « que l'erreur en tout genre. Calmet croit rendre « cette recette recevable, en alléguant l'exemple « de quelques merles blancs. Nous lui donnerons « un merle blanc quand il nous fera voir des « moutons verts. »

Cette remarque est de M. Fréret; nous la donnons telle que nous l'avons trouvée. Elle est bonne en physique, et mauvaise en théologie.

Or Jacob ayant entendu les enfans de Laban qui disaient : Jacob a volé tout ce qui était à notre père; et le Seigneur ayant dit surtout à Jacob : Sauve-toi dans le pays de tes pères et vers ta parenté, et je serai avec toi, il appela Rachel et Lia, les fit monter sur des chameaux, et partit; et prenant tous ses meubles avec ses troupeaux, il alla vers Isaac son père au pays de Canaan. Ayant passé l'Euphrate,

Laban le poursuivit pendant sept jours, et l'atteignit enfin vers la montagne de Galaad; mais Dieu apparut en songe à Laban, et lui dit : Garde-toi bien de rien dire contre Jacob.

Il y a bien des choses dignes d'observation. D'abord Dieu défend à Abraham, à Isaac et à Jacob, d'épouser des filles idolâtres, et tous trois, par l'ordre de Dieu même, épousent des filles idolâtres, car ils épousent leurs parentes idolâtres, petites-filles de Tharé, potier de terre, feseur d'idoles. Laban est idolâtre; Rachel et Lia sont idolâtres. Ensuite Laban et Jacob son gendre ne sont occupés, pendant vingt ans, qu'à se tromper l'un l'autre. Jacob s'enfuit avec ses femmes et ses concubines, comme un voleur; et il traîne de l'Euphrate avec lui douze enfans, qui sont les douze patriarches qu'il a eus des deux sœurs et de leurs deux servantes. Dieu prend son parti, et avertit Laban l'idolâtre de ne point molester Jacob. C'est, dit-on, une figure de l'église chrétienne. Nous respectons cette figure, et nous ne sommes ni assez savans pour la comprendre, ni assez téméraires pour entrer dans les jugemens de Dieu.

Or Laban étant allé tondre ses brebis, Rachel, avant de fuir, avait pris ce temps pour voler les Théraphim, les idoles de son père; et Laban ayant enfin atteint Jacob, il lui dit : Je pourrais te punir; mais le Dieu de ton père m'a dit hier : Prends garde de molester Jacob. Hé bien, veux-tu t'en aller

voir ton père Isaac? soit; mais pourquoi m'as-tu volé mes dieux? Jacob lui répondit : Je craignais que tu ne m'enlevasses tes filles par violence; mais pour tes dieux, je consens qu'on fasse mourir celui qui les aura volés.

Laban entra donc dans les tentes de Jacob, de Lia et des servantes, et ne trouva rien; et, étant entré dans les tentes de Rachel, elle cacha promptement les idoles sous le bât d'un chameau, s'assit dessus, et dit à son père : Ne te fâche pas, mon père, si je ne puis me lever, car j'ai mes ordinaires. Alors Jacob et Laban se querellèrent et se raccommodèrent, puis firent un pacte ensemble. Ils élevèrent un monceau de pierres pour servir de témoignage, et l'appelèrent le monceau du témoin, chacun dans sa langue.

On ne voit dans toute cette histoire que des larcins. L'idolâtre Rachel, quoiqu'elle soit la figure de l'église, vole les Théraphim, les idoles de son père. Était-ce pour les adorer? Pour avoir une sauvegarde contre les recherches, elle feint d'avoir ses ordinaires pour ne se point lever devant Laban; comme si une femme qui passait sa vie à garder les troupeaux ne pouvait se lever dans le temps de ses règles.

On demande ce que c'était que ces Théraphim; c'étaient sans doute de ces petites idoles, telles qu'en fesait Tharé le potier; c'étaient des pénates. Les hommes de tous les temps et de tous les pays ont été assez fous pour avoir chez eux de petites figures, des anneaux, des amulettes, des images, des caractères, auxquels ils attachaient une vertu secrète. Le pieux Énée, en fuyant de Troie au

milieu des flammes, ne manque pas d'emporter avec lui ses Théraphim, ses pénates, ses petits dieux. Quand Genseric, Totila et le connétable de Bourbon, prirent Rome, les vieilles femmes emportaient ou cachaient les images en qui elles avaient le plus de dévotion.

Il reste à savoir comment l'auteur sacré, qui, plusieurs siècles après, écrivit cette histoire, a pu savoir toutes ces particularités, tous ces discours, et l'anecdote des ordinaires de Rachel. C'est sur quoi le professeur de médecine Astruc a écrit un livre intitulé *Conjectures sur l'ancien Testament*; mais ce livre n'a pas tenu ce qu'il promettait.

Comme il était seul en chemin pendant la nuit, voici qu'un fantôme lutta contre lui du soir jusqu'au matin; et ce fantôme, ne pouvant le terrasser, lui frappa le nerf de la cuisse qui se sécha aussitôt; et le fantôme l'ayant ainsi frappé, lui dit : Laisse-moi aller, car l'aurore monte. Je ne te lâcherai point, répondit Jacob, que tu ne m'aies béni. Le spectre dit : Quel est ton nom? Il lui répondit : On m'appelle Jacob. Le spectre dit alors : On ne t'appellera plus Jacob; car, si tu as pu combattre contre Dieu, combien seras-tu plus fort contre les hommes!

Ici vous voyez la paix faite entre le beau-père et le gendre, qui s'accusaient mutuellement de vol. Ensuite Jacob lutte toute la nuit contre un spectre, un fantôme, un homme; et cet homme, ce spectre, c'est Dieu même. Dieu, en se battant contre lui, le frappe au nerf de la cuisse. Mais il

y a six sortes de nerfs qui se perdent dans le nerf crural antérieur et dans le postérieur. Il y a, outre ces nerfs, le grand nerf sciatique, qui se partage en deux. C'est ce nerf qui cause la goutte sciatique, et qui peut rendre boiteux. L'auteur ne pouvait entrer dans ces détails; l'anatomie n'était pas connue. C'est un usage immémorial chez les Juifs d'ôter un nerf de la cuisse des gros animaux dont ils mangent, quoique la loi ne l'ordonne pas.

Une autre observation, c'est que la croyance que tous les spectres s'enfuient au point du jour est immémoriale. L'origine de cette idée vient uniquement des rêves qu'on fait quelquefois pendant la nuit, et qui cessent quand on s'éveille le matin.

Quant au nom de Jacob changé en celui d'Israël, il est à remarquer que ce nom est celui d'un ange chaldéen.. Philon, Juif très savant, nous dit que ce nom chaldéen signifie *Voyant Dieu*, et non pas *Fort contre Dieu*. Ce nom de *Fort contre Dieu* semblerait ne convenir qu'à un mauvais ange.

Il est surprenant que Jacob, frappé à la cuisse, et cette cuisse étant désséchée, ait encore assez de force pour lutter contre Dieu, et pour lui dire : Je ne te lâcherai point que tu ne m'aies béni. Tout cela est inexplicable par nos faibles connaissances.

Jacob, étant donc revenu de Mésopotamie, vint à Salem, et acheta des enfans d'Hémor, père du jeune prince Sichem, une partie d'un champ pour cent agneaux, ou pour cent dragmonim.

Alors Dina, fille de Lia, sortit pour voir les femmes du pays de Sichem; et le prince Sichem, fils d'Hémor, roi du pays, l'aima, l'enleva et coucha avec elle, et lui fit de grandes caresses, et son ame demeura jointe avec elle. Et courant chez son père Hémor, il lui dit : Mon père, je t'en conjure, donne-moi cette fille pour femme.

Hémor alla en parler à Jacob, et il en parla aussi aux enfans de Jacob. Il leur dit : Allions-nous ensemble par des mariages; donnez-nous vos filles, et prenez les nôtres; demeurez avec nous. Cette terre est à vous : cultivez-la, possédez-la, faites-y commerce. Sichem parla de même; il dit : Demandez la dot que vous voudrez, les présens que vous voudrez, vous aurez tout, pourvu que j'aie Dina.

Les fils de Jacob répondirent frauduleusement à Sichem et à son père : Il est illicite et abominable parmi nous de donner notre sœur aux incirconcis; rendez-vous semblables à nous, coupez vos prépuces, et alors nous vous donnerons nos filles, et nous prendrons les vôtres, et nous ne ferons qu'un peuple. La proposition fut agréable à Sichem, à Hémor et au peuple. Tous les mâles se firent couper le prépuce; et au troisième jour de l'opération, Siméon et Lévi, frères de Dina, entrèrent dans la ville, massacrèrent tous les mâles, tuèrent surtout le roi Hémor et le prince Sichem; après quoi tous les autres fils de Jacob vinrent dépouiller les morts, saccagèrent la ville, prirent les moutons, les bœufs et les ânes, ruinèrent la campagne, et emmenèrent les femmes et les enfans captifs.

Maimonide fut le premier qui remarqua les contradictions résultantes de cette aventure de Dina. Il crut que cette fille avait été mariée au

même Job, à cet Arabe iduméen dont nous avons le livre, qui est le plus ancien monument de nos antiquités. Depuis ce temps, Aben Hezra, et ensuite Alfonse, évêque d'Avila, dans son *Commentaire sur la Genèse,* le cardinal Cajétan, presque tous les nouveaux commentateurs, et surtout Astruc, ont prouvé, par la manière dont les livres saints sont disposés, qu'en suivant l'ordre chronologique, Dina ne pouvait tout au plus être âgée que de six ans quand le prince Sichem fut si éperdument amoureux d'elle; que Siméon ne pouvait avoir que onze ans, et son frère Lévi dix, quand ils tuèrent eux seuls tous les Sichemites; que par conséquent cette histoire est impossible, si on laisse la *Genèse* dans l'ordre où elle est. Une réforme paraîtrait donc nécessaire pour laver le peuple de Dieu de l'opprobre éternel dont cette horrible action l'a souillé. Il n'y a personne qui ne souhaite que deux patriarches n'aient pas assassiné tout un peuple, et que les autres patriarches n'aient pas fait un désert d'une ville qui les avait reçus avec tant de bonté. Le crime est si exécrable que Jacob même le condamne expressément. Les savans nient absolument toute cette aventure de Dina et de Sichem. Mais aussi comment nier ce que le saint Esprit a dicté? Pourra-t-on adopter une partie de l'ancien *Testament,* et rejeter l'autre? Si l'atrocité horrible des Hébreux

révolte le lecteur dans l'histoire de Dina, nous lui verrons commettre d'autres horreurs, qui rendent celle-ci vraisemblable. Dieu, qui conduisit ce peuple, ne le rendit pas impeccable. On sait assez combien il était grossier et barbare. Quel que fût l'âge de Dina et des patriarches enfans de Jacob, le saint Esprit déclare qu'ils mirent à feu et à sang toute une ville où ils avaient été reçus comme frères; qu'ils massacrèrent tout, qu'ils pillèrent tout, qu'ils emportèrent tout, et que jamais assassins ne furent ni plus perfides, ni plus voleurs, ni plus sanguinaires, ni plus sacriléges. Il faut absolument ou croire cette histoire, ou refuser de croire le reste de la *Bible*.

Sur ces entrefaites Dieu dit à Jacob : Lève-toi; va à Béthel, habites-y, dresse un autel au Dieu qui t'apparut quand tu fuyais ton frère Ésaü. Jacob, ayant rassemblé tous ses gens, leur dit : Jetez loin de vous tous les dieux étrangers qui sont parmi vous, purifiez-vous et changez d'habits. Ils lui donnèrent donc tous les dieux qu'ils avaient, et les ornemens qui étaient aux oreilles de ces dieux; et Jacob les enfouit au pied d'un térébinthe, derrière la ville de Sichem. Quand ils furent partis, Dieu jeta la terreur dans toutes les villes des environs, et personne n'osa les poursuivre dans leur retraite.

Dieu apparut une seconde fois à Jacob, depuis son retour de Mésopotamie, et Dieu lui dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais ton nom sera Israël; et il lui dit : Je suis le Dieu très puissant, je te ferai croître et multiplier; tu seras père de plusieurs nations, et des rois sortiront de tes reins.

Plusieurs critiques ont remarqué, avec étonnement et avec douleur, que le Dieu de Jacob ne marque ici aucun ressentiment du massacre des Sichemites, lui qui menaça de punir sept fois celui qui tuerait Caïn, et septante fois sept fois ceux qui tueraient Lamech.

On ne dit point quels étaient ces dieux étrangers que ses domestiques avaient amenés de Mésopotamie; on croit qu'ils étaient les mêmes que les Théraphim de Rachel.

Dieu bénit encore Jacob, et lui promet que des rois sortiront de ses reins. Des critiques ont supposé que, Dieu seul étant roi des Hébreux, Moïse, qui était le lieutenant de Dieu, ne pouvait regarder comme une bénédiction la promesse de faire sortir des rois des reins de Jacob, attendu que, lorsque dans la suite les Juifs eurent des rois, le prophète Samuel regarda ce changement comme une malédiction, et dit expressément au peuple que c'était trahir Dieu, et renoncer à lui que de reconnaître un roi. De là ces censeurs concluent témérairement qu'il est impossible que Moïse ait écrit le *Pentateuque*. Nous ne nous arrêterons point à de telles critiques : seulement nous remarquerons encore que les Iduméens, fils d'Ésaü, furent toujours plus puissans, plus nombreux, plus riches, que les descendans de Jacob, qui furent si souvent esclaves.

Jacob partit ensuite de Béthel, et vint au printemps au pays qui mène à Éphrata, Rachel étant près d'accoucher. Ses couches furent si douloureuses qu'elles la mirent à la mort. Son ame étant près de sortir, elle donna à son fils le nom de Benoni, le fils de ma douleur. Mais Jacob l'appela Benjamin, le fils de ma droite. Rachel mourut et fut enterrée sur le chemin qui mène à Éphrata, c'est-à-dire à Bethléem. Jacob mit une pierre sur le lieu de la sépulture, qu'on voit encore aujourd'hui.

Or étant parti de ce lieu, il transporta ses tentes dans un endroit appelé la Tour des troupeaux, et ce fut là que Ruben, fils aîné de Jacob, coucha avec Bala, femme ou concubine de son père.

Ce que dit le texte de la ville d'Éphrata et du bourg de Bethléem donne encore occasion aux critiques de dire que Moïse n'a pu écrire le *Pentateuque*. Leur raison est que la ville d'Éphrata ne reçut ce nom que de Caleb du temps de Josué, et que ni Bethléem ni Jérusalem n'existaient encore. Bethléem reçut ce nom de la femme de Caleb, qui se nommait Éphrata. Cette nouvelle critique est forte; nous y répondons ce que nous avons déja répondu aux autres.

Nous avouons qu'il est étrange que Ruben, le premier des patriarches, prenne précisément le temps de la mort de Rachel pour coucher avec la concubine ou la femme de son père, sans que la sainte Écriture marque son horreur pour ce nouveau crime. Les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres. La servante Bala, souillée de cet inceste,

est la première des prostituées dont il soit parlé dans l'Écriture; elle est femme de ce même Jacob dont Jésus-Christ lui-même a daigné naître, pour montrer sans doute qu'il lavait tous les péchés. Jacob ne témoigne ici aucune colère de cette abomination. Il attendit l'article de sa mort pour reprocher à Ruben sa turpitude, et le massacre des Sichemites à Siméon et à Lévi. On lui fait dire à Ruben en mourant : « Mon fils premier né, tu « étais ma force, mais la cause de ma douleur : tu « t'es répandu comme l'eau : tu ne croîtras point, « parce que tu as monté sur le lit de ton père, et « que tu as maculé sa couche. » Et il ajouta : « Les « deux frères Siméon et Lévi ont été des vases « belliqueux d'iniquités; que leur fureur soit mau- « dite, etc. »

Or Jacob avait douze fils. Les fils de Lia sont Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon. Les fils de Rachel sont Dan et Nephthali. Les fils de la servante Zelpha sont Gad et Azer. Voilà les fils qui sont nés à Jacob en Mésopotamie.

Or voici les générations d'Ésaü, qui sont nées d'Ésaü, qui est le même qu'Édom. Ésaü épousa des filles cananéennes, Ada, Oolibama, Basémath, et il en eut plusieurs fils qui furent princes, et qui firent paître des ânes.

(*Ici l'auteur sacré, après avoir nommé tous ces princes arabes, ajoute*) *:* Ce sont là les rois qui régnèrent dans le pays d'Édom, avant que les enfans d'Israël eussent un roi.

Ce passage de l'auteur sacré a enhardi plus

qu'aucun autre les critiques à soutenir que Moïse ne pouvait être l'auteur de ce livre : ils ont dit qu'il était de la plus grande évidence que ces mots « avant que les enfans d'Israël eussent un roi » n'ont pu être écrits que sous les rois d'Israël. C'est le sentiment du savant Leclerc, de plusieurs théologiens de Hollande, d'Angleterre, et même du grand Newton. Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que, si la *Bible* était un livre ordinaire, écrit par les hommes avec cette scrupuleuse exactitude qu'on exige aujourd'hui, ce passage aurait été tourné autrement. Il est certain que, si un auteur moderne avait écrit : « Voici les rois qui ont « régné en Espagne, avant que l'Allemagne eût « sept électeurs », tout le monde conviendrait que l'auteur écrivait du temps des électeurs. Le saint Esprit ne se règle pas sur de pareilles critiques; il s'élève au dessus des temps et des lois de l'histoire; il parle par anticipation; il mêle le présent et le passé avec le futur. En un mot, ce livre ne ressemble à aucun autre livre; et les faits qui y sont contenus ne ressemblent à aucun des autres événemens qui se sont passés sur la terre.

Or Jacob habita dans la terre de Canaan où son père avait voyagé; et voici les affaires de la famille de Jacob : Joseph, âgé de seize ans*, menait paître le troupeau avec ses frères,

* Voyez le *Dictionnaire philosophique*, art. Joseph.

et il accusa ses frères auprès de son père d'un très grand crime. Or Israël aimait son fils Joseph plus que tous ses enfans, parce qu'il l'avait engendré étant vieux; et même il lui avait donné une tunique bigarrée, c'est pourquoi ses frères le haïssaient.

Il arriva aussi qu'il leur raconta un songe qui le fit haïr encore davantage. Il leur dit : Écoutez mon songe; j'ai songé que nous étions occupés ensemble à lier des gerbes, que ma gerbe s'élevait, et que vos gerbes adoraient ma gerbe. J'ai songé encore un autre songe; c'est que le soleil et la lune et onze étoiles m'adoraient... Et ses frères se disaient : Tuons notre songeur, et nous dirons qu'une bête l'a mangé, et nous verrons de quoi lui auront servi ses songes... Et, s'étant assis ensuite pour manger leur pain, ils virent des Ismaélites qui venaient de Galaad avec des chameaux chargés d'aromates; ils vendirent à ces marchands leur frère Joseph qu'ils avaient jeté tout nu dans un puits sec, après l'avoir dépouillé de sa belle robe bigarrée, et ils le vendirent vingt pièces d'argent. Alors ils prirent la tunique de Joseph, et, l'ayant arrosée du sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à leur père, et lui firent dire : Nous avons trouvé cela; vois si c'est la robe de ton fils ou non; et Jacob ayant déchiré ses vêtemens il se revêtit d'un cilice, pleurant long-temps son fils; et il dit : Je descendrai avec mon fils dans l'enfer, et il continua de pleurer.

Les Ismaélites ou Madianites vendirent Joseph en Égypte à Putiphar, eunuque de Pharaon, et maître de la milice.

Le peuple de Dieu n'était alors composé que de quatorze hommes, Isaac, Jacob et ses douze enfans, dans le temps qu'on voyait partout de grandes nations. Les pères ont remarqué que c'est la figure du petit nombre des élus; mais parmi ces élus, Jacob trompe son père et son frère, et

il vole son beau-père. Il couche avec ses servantes. Ruben couche avec sa belle-mère. Deux enfans de Jacob égorgent tous les mâles de Sichem. Les autres enfans pillent la ville. Ces mêmes enfans veulent assassiner leur frère Joseph, et ils le vendent pour esclave à des marchands. Cette famille semble bien abominable aux critiques. Mais le R. P. dom Calmet prouve que Joseph, vendu par ses frères pour vingt pièces d'argent, annonce évidemment Jésus-Christ vendu trente pièces par Juda Iscariote. Encore une fois, les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

A l'égard des songes qui attirèrent à Joseph la haine de ses frères, ils ont toujours été regardés comme envoyés du ciel; et dans toutes les nations il se trouva des charlatans qui les expliquaient. Cette explication des songes est expressément défendue dans le *Lévitique*, chapitre XIX; et il est dit dans le chapitre XIII du *Deutéronome* que le songeur de songes doit être mis à mort dans certains cas. Mais, pour Joseph, on verra qu'il ne réussit en Égypte, et qu'il ne fut le soutien de sa famille, qu'à cause de ses songes.

Quant aux marchands ismaélites, on voit qu'ils fesaient déja un grand commerce d'aromates et d'esclaves, ce qui marque une extrême population. Les douze enfans d'Ismaël avaient déja produit un peuple immense, et les douze enfans de

son neveu Jacob paraissaient être encore dans la misère, réduits à garder les moutons, malgré les richesses que le sac de la ville de Sichem devait leur avoir procurées.

Les enfans de Jacob mettent le comble à leur crime, en désolant leur père par la vue de cette tunique ensanglantée. Jacob s'écrie dans sa douleur : J'en mourrai, je descendrai en enfer avec mon fils. Le mot *shéol*, qui signifie la fosse, le souterrain, la sépulture, a été traduit dans la *Vulgate* par le mot d'enfer, *infernum*, qui veut dire proprement le tombeau, et non pas le lieu appelé par les Égyptiens et par les Grecs, Tartare, Ténare, *Adès*, séjour du Styx et de l'Achéron, lieu où vont les ames après leur mort, royaume de Pluton et de Proserpine, caverne des damnés, champs Élysées, etc... Il est indubitable que les Juifs n'avaient aucune idée d'un pareil enfer, et qu'il n'y a pas un seul mot dans tout le *Pentateuque* qui ait le moindre rapport ou avec l'enfer des anciens, ou avec le nôtre, ou avec l'immortalité de l'ame, ou avec les peines et les récompenses après la mort. Ceux qui ont voulu tirer de ce mot *shéol*, traduit par le mot *infernum*, une induction que notre enfer était connu de l'auteur du *Pentateuque*, ont eu une intention très louable et que nous révérons; mais c'est au fond une

ignorance très grossière; et nous ne devons chercher que la vérité.

Le cilice dont se revêt Jacob, après avoir déchiré ses vêtemens, a fourni de nouvelles armes aux critiques, qui veulent que le *Pentateuque* n'ait été écrit que dans des siècles très postérieurs. Le cilice était une étoffe de Cilicie; et la Cilicie n'était pas connue des Hébreux avant Esdras. Il y avait deux sortes d'étoffes nommées cilices, l'une très fine et très belle, tissue de poil d'antilope ou de chèvre sauvage, appelée *mo* dans l'Asie mineure, d'où nous vient la véritable moire à laquelle nous avons substitué une étoffe de soie calendrée. L'autre cilice était une étoffe plus grossière, faite avec du poil de chèvre commune, et qui servit aux paysans et aux moines. Les critiques disent qu'aucune de ces étoffes n'étant connue des premiers Juifs, c'est une nouvelle preuve évidente que le *Pentateuque* n'est ni de Moïse ni d'aucun auteur de ces temps-là. Nous répondons toujours que l'auteur sacré parle par anticipation, et qu'aucune critique, quelque vraisemblable qu'elle puisse être, ne doit ébranler notre foi.

Il leur paraît encore improbable que les rois d'Égypte eussent déja des eunuques. Ce raffinement affreux de volupté et de jalousie est, à la

vérité, fort ancien; mais il suppose de grands royaumes très peuplés et très riches. Il est difficile de concilier cette grande population de l'Égypte du temps de Jacob, avec le petit nombre du peuple de Dieu qui ne consistait qu'en quatorze mâles. On a déja répondu à cette question par le petit nombre des élus.

En ce temps-là Juda alla en Canaan, et ayant vu la fille d'un Cananéen, nommée Sue, il la prit pour sa femme et entra dans elle, et en eut un fils nommé Her, et un autre fils nommé Onan, et un troisième appelé Séla.

Le Seigneur a beau défendre à ses patriarches de prendre des filles cananéennes, ils en prennent souvent. Juda, après la mort de son fils aîné Her, donne la veuve à son second fils Onan, afin qu'Onan lui fasse des enfans qui hériteront du mort. Cette coutume n'était point encore établie dans la race d'Abraham et d'Isaac; et l'auteur sacré parle par anticipation, comme nous l'avons déja remarqué plusieurs fois.

Or Juda donna pour femme à son fils Her une fille nommée Thamar.

Or son premier né Her étant méchant devant le Seigneur, Dieu le tua. Juda dit donc à Onan son second fils : Prends pour femme la veuve de ton frère; entre dans elle, et suscite la semence de ton frère. Mais Onan sachant que les enfans qu'il ferait ne seraient point à lui, mais seraient réputés être les enfans de feu son frère, en entrant dans sa femme, répandait sa semence par terre; c'est pourquoi le Seigneur le tua aussi.

C'est pourquoi Juda dit à Thamar sa bru : Va-t'en; reste veuve dans la maison de ton père, jusqu'à ce que mon troisième fils Séla soit en âge; elle s'en alla donc, et habita chez son père.

Or Juda étant allé voir tondre ses brebis, Thamar prit un voile, et s'assit sur un chemin fourchu; et Juda l'ayant aperçue crut que c'était une fille de joie; car elle avait caché son visage; et s'approchant d'elle il lui dit : Il faut que je couche avec toi; car il ne savait pas que c'était sa bru; et elle lui dit : Que me donneras-tu pour coucher avec moi? Je t'enverrai, dit-il, un chevreau de mon troupeau; elle répliqua : Je ferai ce que tu voudras; mais donne-moi des gages. Que demandes-tu pour gages? dit Juda : Thamar répliqua : Donne-moi ton anneau, ton bracelet et ton bâton. Il n'y eut que ce coït entre Juda et Thamar; elle fut engrossée sur-le-champ; et ayant quitté son habit elle reprit son habit de veuve.

Juda envoya par son valet le chevreau promis pour reprendre ses gages. Le valet, ne trouvant point la femme, demanda aux habitans du lieu : Où est cette fille de joie qui était assise sur le chemin fourchu? Ils répondirent tous : Il n'y a point eu de fille de joie en ce lieu. Juda dit : Hé bien, qu'elle garde mes gages; elle ne pourra pas au moins m'accuser de n'avoir pas voulu la payer.

Or trois mois après on vint dire à Juda : Ta bru a forniqué, car son ventre commence à s'enfler. Juda dit : Qu'on l'aille chercher au plus vite, et qu'on la brûle. Comme on la conduisait au supplice, elle renvoya à Juda son anneau, son bracelet et son bâton, disant : Celui à qui cela appartient m'a engrossée. Juda ayant reconnu ses gages dit : Elle est plus juste que moi.

Les commentateurs prétendent que cette Thamar fut bien maltraitée par ses deux maris; que Her, le premier, la traitait en sodomite, et que

le second ne voulait jamais consommer l'acte du mariage dans le vase convenable, mais répandait sa semence à terre. Le texte ne dit pas positivement que Her traitait sa femme à la manière des sodomites; mais il se sert de la même expression qui est employée pour désigner le crime de Sodome. A l'égard du péché d'Onan, il est expressément énoncé.

C'est une chose bien singulière que Thamar, ayant été si fort maltraitée par les deux enfans de Juda, veuille ensuite coucher avec le père, sous prétexte qu'il ne lui a point donné son troisième fils Séla, qui n'était pas encore en âge. Elle prend un voile pour se déguiser en fille de joie. Mais, au contraire, le voile était et fut toujours le vêtement des honnêtes femmes. Il est vrai que dans les grandes villes, où la débauche est fort connue, les filles de joie vont attendre les passans dans de petites rues, comme à Londres, à Paris, à Rome, à Venise; mais il n'est pas vraisemblable que le rendez-vous des filles de joie, dans le misérable pays de Canaan, fût à la campagne, dans un chemin fourchu.

Il est bien étrange qu'un patriarche couche en plein jour avec une fille de joie sur le grand chemin, et s'expose à être pris sur le fait par tous les passans.

Le comble de l'impossibilité est que Juda,

étranger dans Canaan, et n'ayant pas la moindre possession, ordonne qu'on brûle sa petite-fille dès qu'il sait qu'elle est grosse, et que sur-le-champ on prépare un bûcher pour la brûler, comme s'il était le juge et le maître du pays.

Cette histoire a quelque rapport à celle de Thyeste, qui, rencontrant sa fille Pélopée, coucha avec elle sans la connaître. Les critiques disent que les Juifs écrivirent fort tard, et qu'ils copièrent beaucoup d'histoires grecques qui avaient cours dans toute l'Asie mineure. Josèphe et Philon avouent que les livres juifs n'étaient connus de personne, et que les livres grecs étaient connus de tout le monde.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de plus singulier dans l'aventure de Thamar, c'est que Notre Seigneur Jésus-Christ naquit, dans la suite des temps, de son inceste avec le patriarche Juda. « Ce n'est « pas sans de bonnes raisons, dit le R. P. dom Cal« met, que le saint Esprit a permis que l'histoire « de Thamar, de Rahab, de Ruth et de Bethsabée, « se trouve mêlée dans la généalogie de Jésus« Christ. »

Cependant Joseph fut conduit en Égypte, et Putiphar l'Égyptien, eunuque de Pharaon et prince de l'armée, l'acheta des Ismaélites; et, après plusieurs jours, la femme de Putiphar ayant regardé Joseph, lui dit : Couche avec moi. Lequel, ne consentant point à cette action mauvaise, lui dit :

Voilà que mon maître m'a confié tout son bien, en sorte qu'il ne sait pas ce qu'il a dans sa maison : il m'a rendu le maître de tout, excepté de toi qui es sa femme. Cette femme sollicitait tous les jours ce jeune homme, et il refusait de commettre l'adultère. Il arriva un certain jour que Joseph étant dans la maison, et fesant quelque chose sans témoin, elle le prit par son manteau, et lui dit : Couche avec moi. Joseph, lui laissant son manteau, s'enfuit dehors. La femme voyant ce manteau dans ses mains, et qu'elle était méprisée, montra ce manteau à son mari, comme une preuve de sa fidélité, et lui dit : Cet esclave hébreu que tu as amené est entré à moi pour se moquer de moi, et m'ayant entendue crier, il m'a laissé son manteau que je tenais, et s'en est enfui.

Cette histoire a beaucoup de rapport à celle de Bellérophon et de Prœtus, à celle de Thésée et d'Hippolyte, et à beaucoup d'autres histoires grecques et asiatiques. Mais ce qui ne ressemble à aucune fable des mythologies profanes, c'est que Putiphar était eunuque et marié. Il est vrai que dans l'Orient il y a quelques eunuques, et même des eunuques noirs, entièrement coupés, qui ont des concubines dans leurs harem; parce que ces malheureux, à qui on a coupé toutes les parties viriles, ont encore des yeux et des mains. Ils achètent des filles, comme on achète des animaux agréables pour mettre dans une ménagerie. Mais il fallait que la magnificence des rois d'Égypte fût parvenue à un excès bien rare pour que les eunuques eussent des sérails, ainsi qu'ils en ont aujourd'hui à Constantinople et à Agra.

Après cela, il arriva que deux autres eunuques du roi d'Égypte, son échanson et son panetier, furent mis dans la prison du prince de l'armée, dans laquelle prison Joseph était enchaîné; et ils eurent chacun un songe dans la même nuit; ils dirent à Joseph : Nous avons eu chacun un songe, et il n'y a personne pour l'expliquer; et Joseph leur dit : N'est-ce pas Dieu qui interprète les songes? Raconte-moi ce que tu as vu. Le grand échanson du roi lui répondit : J'ai vu une vigne : il y avait trois branches qui ont produit des boutons, des fleurs et des raisins mûrs; je tenais dans ma main la coupe du roi; j'ai pressé dans sa coupe le jus des raisins, et j'en ai donné à boire au roi. Joseph lui dit : Voici l'interprétation de ce songe : Les trois branches sont trois jours, après lesquels Pharaon te rendra ton emploi, et tu lui serviras à boire comme à l'ordinaire. Je te prie seulement de te souvenir de moi, afin que le pharaon me fasse sortir de cette prison; car j'ai été enlevé par fraude de la terre des Hébreux, et j'ai été mis dans une citerne.

Il se peut que dans des temps très postérieurs le mot eunuque fût devenu un titre d'honneur, et que les peuples accoutumés à voir ces hommes dépouillés des marques de l'homme, parvenus aux plus grandes places pour avoir gardé des femmes, se soient accoutumés enfin à donner le nom d'eunuques aux principaux officiers des rois orientaux : on aura dit l'eunuque du roi, au lieu de dire le grand écuyer, le grand échanson du roi; mais cela ne peut être arrivé dans des temps voisins du déluge. Il faut donc croire que Putiphar, et ces deux officiers qualifiés eunuques, l'étaient véritablement.

L'explication des songes doit être encore plus ancienne que l'usage de châtrer les hommes que les rois admettaient dans l'intérieur de leurs palais. C'est une faiblesse naturelle d'être inquiet d'un songe pénible, et quiconque manifeste sa faiblesse trouve bientôt un charlatan qui en abuse. Un songe ne signifie rien; et si par hasard il signifiait quelque chose, il n'y aurait que Dieu qui le sût et qui pût le révéler. Il est défendu dans le *Lévitique* d'expliquer les songes; mais le *Lévitique* n'était pas fait du temps de Joseph. On doit croire que Dieu même l'instruisit, puisqu'il dit que Dieu est l'interprète des songes.

Ce qui peut embarrasser, c'est qu'il semble ici que le pharaon, et ses officiers, et Joseph, reconnaissent le même Dieu; car, lorsque Joseph leur dit que Dieu envoie les songes et les explique, ils ne répliquent rien; ils en conviennent. Cependant l'Égypte et les enfans de Jacob n'avaient pas la même religion; mais on peut reconnaître le même Dieu, et différer dans les dogmes. Les catholiques romains et les catholiques grecs, les luthériens et les calvinistes, les Turcs et les Persans, ont le même Dieu, et ne sont point d'accord ensemble.

Le grand panetier dit à Joseph : J'ai eu aussi un songe. J'avais trois paniers de farine sur ma tête, et les oiseaux sont

venus la manger. Joseph lui répondit : Les trois corbeilles signifient trois jours, après quoi Pharaon te fera pendre, et les oiseaux te mangeront.

Trois jours après arriva le jour de la naissance de Pharaon : il fit un grand festin à ses officiers, et se ressouvint à table de son grand échanson et de son grand panetier. Il rétablit l'un pour lui donner à boire, et fit pendre l'autre, afin de vérifier l'explication de Joseph; mais le grand échanson étant rétabli oublia l'interprète de son rêve.

Deux ans après, Pharaon eut un songe. Il crut être sur le bord d'un fleuve d'où sortaient sept vaches belles et grasses, et ensuite sept maigres et vilaines; et ces vilaines dévorèrent les belles. Il se rendormit, et vit sept épis très beaux à une même tige, et sept autres épis desséchés qui mangèrent les autres épis. Saisi de terreur, il envoya dès le matin chercher tous les sages et tous les devins; nul ne put lui expliquer son rêve. Alors le grand échanson se souvint de Joseph; il fut tiré de prison par ordre du roi, et présenté à lui, après qu'on l'eut rasé et habillé.

Joseph répondit : Les deux songes du roi signifient la même chose. Les sept belles vaches et les sept beaux épis signifient sept ans d'abondance; les sept vaches maigres et les sept épis desséchés signifient sept années de stérilité. Il faut donc que le roi choisisse un homme sage et habile qui gouverne toute la terre de l'Égypte, et qui établisse des préposés qui gardent chaque année la cinquième partie des fruits. Le conseil plut à Pharaon et à ses ministres. Le roi leur dit : Où pouvons-nous trouver un homme aussi rempli que lui de l'esprit de Dieu? Et il dit à Joseph : Puisque Dieu t'a montré tout ce que tu m'as dit, où pourrai-je trouver un homme plus sage que toi, et semblable à toi? Il lui donna son anneau, le vêtit d'une robe de fin lin, il lui mit au cou un collier d'or, le fit monter sur un char; un héraut criait : Que tout le monde fléchisse le genou devant le gouverneur de l'Égypte! Il changea aussi son nom; il l'ap-

pela Zaphnat-Paeneach, et lui fit épouser Aseneth, fille de Putiphar, qui était prêtre d'Héliopolis.

Le pharaon déclare ici deux fois que l'esclave hébreu est inspiré de Dieu :-il ne dit pas, de son Dieu particulier; il dit, de Dieu, en général. Il semble donc ici que, malgré toutes les superstitions qui dominaient, malgré la magie et les sorcelleries auxquelles on croyait, le Dieu universel était reconnu à Memphis comme dans la famille d'Abraham, du moins au temps de Joseph. Mais comment savoir ce que croyaient des Égyptiens? ils ne le savaient pas eux-mêmes.

On fait une autre question moins importante. On demande comment sept épis de blé en purent manger sept autres. Nous n'entreprendrons point d'expliquer ce repas.

Avant que la famine commençât, Joseph eut deux fils de sa femme Aseneth, fille de Putiphar, et il nomma l'aîné Manassé, et l'autre Éphraïm.

Ceci est singulier. Joseph, petit-fils d'Abraham, épouse Aseneth, fille de la femme d'un eunuque qui l'avait mis dans les fers. Quel était le père d'Aseneth? Ce n'était pas l'eunuque Putiphar. L'*Alcoran*, au Sura JOSEPH, conte, d'après d'anciens auteurs juifs, que cette Aseneth était un enfant au berceau lorsque la femme de Putiphar accusa Joseph de l'avoir voulu violer. Un domes-

tique de la maison dit qu'il fallait s'en rapporter à cet enfant, qui ne pouvait encore parler : l'enfant parla. Écoutez, dit-elle à Putiphar : si ma mère a déchiré le manteau de Joseph par devant, c'est une preuve que Joseph voulait la prendre à force; mais si ma mère a pris et déchiré le manteau par derrière, c'est une preuve qu'elle courait après lui.

Or Jacob ayant appris qu'on vendait du blé en Égypte, dit à ses enfans : Allez acheter en Égypte du blé... Ils vinrent donc se présenter devant Joseph. Joseph les ayant reconnus, ses frères ne le reconnurent pas, quoiqu'il les eût bien reconnus, et il leur dit : Vous êtes des espions. Ils répliquèrent : Nous sommes douze frères et vos serviteurs, tous enfans d'un même père, et l'autre n'est plus au monde. Allez, allez, leur dit Joseph, vous êtes des espions. Envoyez quelqu'un de vous chercher votre petit frère, et vous resterez en prison jusqu'à ce que je sache si vous avez dit vrai ou faux. Il les fit donc mettre en prison pour trois jours, et le troisième jour il les fit sortir et leur dit : Qu'un seul de vos frères demeure dans les liens en prison; vous autres, allez-vous-en, et emportez le froment que vous avez acheté; mais amenez-moi le plus jeune de vos frères, afin que je voie si vous m'avez trompé, et que vous ne mouriez point. Et ayant fait prendre Siméon, il le fit lier en leur présence. Il ordonna à ses gens d'emplir leurs sacs de blé, et de remettre dans leurs sacs leur argent, et de leur donner encore des vivres pour leur voyage. Les frères de Joseph partirent donc avec leurs ânes chargés de froment. Et étant arrivés à l'hôtellerie, l'un d'eux ouvrit son sac pour donner à manger à son âne; et il dit à ses frères : On m'a rendu mon argent, le voici dans mon sac; et ils furent tous saisis d'étonnement. Étant arrivés chez leur père en la terre de Canaan, ils lui contèrent tout

ce qui leur était arrivé. Jacob leur dit : S'il est nécessaire que j'envoie mon fils Benjamin, faites ce que vous voudrez. Prenez les meilleurs fruits de ce pays-ci dans vos vases, un peu de résine, de miel, de storax, du térébinthe et de la menthe; portez aussi avec vous le double de l'argent que vous avez porté à votre voyage, de peur qu'il n'y ait eu de la méprise...

Les critiques assurent qu'il n'y avait point encore d'hôtelleries dans ce temps-là. Ils ajoutent cette objection à tant d'autres, pour faire voir que Moïse n'a pu être l'auteur de la *Genèse*. Il est vrai que nous ne connaissons point d'hôtelleries chez les Grecs, et qu'il n'y en eut point chez les premiers Romains. On conjecture que l'usage des hôtelleries était aussi inconnu chez les Égyptiens que dans la Palestine : mais on n'en a pas de preuves certaines. Il n'est pas impossible que des marchands arabes eussent établi quelques hangars, quelques cabanes, comme depuis on a établi des caravanserails. Il est même vraisemblable que des rois d'Égypte, qui avaient bâti des pyramides, n'avaient pas négligé de construire quelques édifices en faveur du négoce.

On dit que, si les patriarches chargèrent leurs ânes, il est à croire qu'ils marchèrent à pied depuis le Canaan jusqu'à Memphis, ce qui fait un chemin d'environ cent lieues. On infère de là qu'ils étaient fort pauvres, ne possédant aucun domaine considérable, et ne vivant que comme des Arabes du désert, voyageant sans cesse et

plantant leurs tentes où ils pouvaient. Cependant le pillage de Sichem devait les avoir enrichis. La seule difficulté est de savoir comment Jacob et ses onze enfans avaient pu être soufferts dans un pays où ils avaient commis une action si horrible, et où toutes les hordes cananéennes devaient se réunir pour les exterminer. Au reste, si la famine forçait les enfans d'Israël d'aller à Memphis, tous les Cananéens, qui manquaient de blé, devaient y aller aussi.

Ils retournèrent donc en Égypte avec l'argent. Ils se présentèrent devant Joseph, qui, les ayant vus et Benjamin avec eux, dit à son maître d'hôtel : Faites-les entrer, tuez des victimes; préparez un dîner, car ils dîneront avec moi à midi. Joseph ayant levé les yeux et ayant remarqué son frère utérin, il leur demanda : Est-ce là votre petit frère dont vous m'avez parlé? Et il lui dit : Dieu te favorise, mon fils! Et il sortit promptement, parce que ses entrailles étaient émues sur son frère, et que ses larmes coulaient.

On servit à part Joseph, et les Égyptiens qui mangeaient avec lui, et les frères de Joseph aussi à part : car il est défendu aux Égyptiens de manger avec des Hébreux; ces repas seraient regardés comme profanes. Les fils de Jacob s'assirent donc en présence de Joseph, selon l'ordre de leur naissance, et ils furent fort surpris qu'on donnât une part à Benjamin cinq fois plus grande que celle des autres.

Les Égyptiens avaient en horreur tous les étrangers, et se croyaient souillés s'ils mangeaient avec eux. Les Juifs prirent d'eux cette coutume inhospitalière et barbare. L'église grecque a imité en

cela les Juifs, au point qu'avant Pierre-le-Grand il n'y avait pas un Russe parmi le peuple qui eût voulu manger avec un luthérien, ou avec un homme de la communion romaine. Aussi nous voyons que Joseph, en qualité d'Égyptien, fit manger ses frères à une autre table que la sienne; il leur parlait même par interprète. La différence du culte, en ne reconnaissant qu'un même Dieu, paraît ici évidemment. On immole des victimes dans la maison même du premier ministre, et on les sert sur table. Cependant il n'est jamais question ni d'Isis, ni d'Osiris, ni d'aucun animal consacré. Il est bien étrange que l'auteur hébreu de l'histoire hébraïque, ayant été élevé dans les sciences des Égyptiens, semble ignorer entièrement leur culte. C'est encore une des raisons qui ont fait croire à plusieurs savans que Mosé, ou Moïse, ne peut être l'auteur du *Pentateuque*.

Or Joseph donna ordre à son maître d'hôtel d'emplir les sacs des Hébreux de blé, et de mettre leur argent dans leurs sacs, et de placer à l'entrée du sac de Benjamin non seulement son argent, mais encore la coupe même du premier ministre. On les laissa partir le lendemain matin avec leurs ânes; puis on courut après eux; on fit ouvrir leurs sacs, et on trouva la coupe et l'argent au haut du sac de Benjamin. Le maître d'hôtel leur dit : Ah! quel mal avez-vous rendu pour le bien qu'on vous a fait? Vous avez volé la tasse dans laquelle monseigneur boit, sa tasse divinatoire dans laquelle il prend ses augures.

Quoi qu'en dise Grotius, il est clair que le texte donne ici Joseph pour un magicien; il devinait l'avenir en regardant dans sa tasse. C'est une très ancienne superstition, très commune chez les Chaldéens et chez les Égyptiens; elle s'est même conservée jusqu'à nos jours. Nous avons vu plusieurs charlatans et plusieurs femmes employer ce ridicule sortilége. Boyer Bandol, dans la régence du duc d'Orléans, mit cette sottise à la mode; cela s'appelait lire dans le verre. On prenait un petit garçon ou une petite fille, qui pour quelque argent voyait dans ce verre plein d'eau tout ce qu'on voulait voir. Il n'y a pas là grande finesse. Les tours les plus grossiers suffisent pour tromper les hommes, qui aiment toujours à être trompés. Les tours et les impostures des convulsionnaires n'ont pas été plus adroits; et cependant on sait quelle prodigieuse vogue ils ont eue long-temps. Il faut que la charlatanerie soit bien naturelle, puisqu'on a trouvé en Amérique et jusque chez les nègres de l'Afrique ces mêmes extravagances, dont notre ancien continent a toujours été rempli.

Il est très vraisemblable que, si Joseph fut vendu par ses frères en Égypte étant encore enfant, il prit toutes les coutumes et toutes les superstitions de l'Égypte, ainsi qu'il en apprit la langue.

Joseph ne pouvait plus se retenir devant le monde; ainsi il ordonna que tous les assistans sortissent dehors, afin que

personne ne fût témoin de la reconnaissance qui allait se faire. Et élevant la voix avec des gémissemens que les Égyptiens et toute la maison de Pharaon entendirent, il dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il encore? Ses frères ne pouvaient répondre, tant ils furent saisis de frayeur. Mais il leur dit avec douceur : Approchez-vous de moi; et lors ils s'approchèrent. Oui, dit-il, je suis votre frère Joseph que vous avez vendu en Égypte. Ne craignez rien : ne vous troublez point pour m'avoir vendu dans ces contrées. C'est pour votre salut que Dieu m'a fait venir avant vous en Égypte. Ce n'est point par vos desseins que j'ai été conduit ici, mais par la volonté de Dieu, qui m'a rendu le père, le sauveur du pharaon, et qui m'a fait prince de toute la terre d'Égypte. Hâtez-vous d'aller trouver mon père; dites-lui ces paroles : Dieu m'a rendu le maître de toute l'Égypte; venez et ne tardez point.

Ce morceau d'histoire a toujours passé pour un des plus beaux de l'antiquité. Nous n'avons rien dans Homère de si touchant. C'est la première de toutes les reconnaissances dans quelque langue que ce puisse être. Il n'y a guère de théâtre en Europe où cette histoire n'ait été représentée. La moins mauvaise de toutes les tragédies qu'on ait faites sur ce sujet intéressant est, dit-on, celle de l'abbé Genest, jouée sur le théâtre de Paris en 1711. Il y en a eu une autre depuis par un jésuite nommé Arthus, imprimée en 1749; elle est intitulée : *La reconnaissance de Joseph, ou Benjamin, tragédie chrétienne en trois actes en vers, qui peut se représenter dans tous les colléges, communautés et maisons bourgeoises.* Il est singulier

que l'auteur ait appelé tragédie *chrétienne* une pièce dont le sujet est d'un siècle si antérieur à Jésus-Christ.

Presque tous les romans que nous avons eus, soit anciens, soit modernes, et une infinité d'ouvrages dramatiques, ont été fondés sur des reconnaissances. Rien n'est plus naïf que celle de Joseph et de ses frères. Les critiques y reprennent quelques répétitions : ils trouvent mauvais que les onze patriarches, étant venus deux fois de suite de la part de Jacob, Joseph leur demande si son père vit encore. Cette censure peut paraître outrée, comme le sont presque toutes les censures. La piété filiale peut faire dire à Joseph plus d'une fois : Mon père est-il encore en vie ? ne reverrai-je pas mon père ?

Vous demeurerez dans la terre de Gessen, ou Gossen : car il reste encore cinq années de famine. Je vous nourrirai, de peur que vous ne mouriez de faim, vous et toute votre famille. Vos yeux et les yeux de mon frère Benjamin sont témoins que ma bouche vous parle votre langue. Et il baisa Benjamin et tous ses frères qui pleurèrent, et qui enfin osèrent lui parler. Le bruit s'en répandit partout dans la cour du roi. Les frères de Joseph y vinrent. Le pharaon s'en réjouit ; il dit à Joseph d'ordonner qu'ils chargeassent leurs ânes, et qu'ils amenassent leur père et tous leurs parens : je leur donnerai, dit-il, tous les biens de l'Égypte, et ils mangeront la moelle de la terre. Dites qu'ils prennent des voitures d'Égypte pour amener leurs femmes et les petits enfans ; car toutes les richesses de l'Égypte seront à eux.

Il est étonnant que le pharaon dise : Je donnerai à ces étrangers tous les biens de l'Égypte. M. Boulanger soupçonne que toute cette histoire de Joseph ne fut insérée dans le canon juif que du temps de Ptolémée Évergète. En effet, ce fut sous ce roi Ptolémée qu'il y eut un Joseph fermier général. Boulanger imagine que le roi de Syrie Antiochus-le-Grand, ayant fait brûler tous les livres en Judée, et les Samaritains ayant abjuré la secte juive, on ne traduisit un exemplaire de l'ancien Testament en grec que long-temps après, et non pas sous Ptolémée Philadelphe; qu'on inséra l'histoire du patriarche Joseph dans l'exemplaire hébreu et dans la traduction; qu'alors les Samaritains, redevenus demi-juifs, l'insérèrent dans leur *Pentateuque*. Cette conjecture téméraire paraît destituée de tout fondement.

Israël étant parti avec tout ce qui était à lui vint au puits du jurement, et ayant immolé les victimes au Dieu de son père Isaac, il entendit Dieu dans une vision pendant la nuit, lequel lui dit : Jacob! Jacob! Et il répondit : Me voilà. Dieu ajouta : Je suis le très fort, le Dieu de ton père, ne crains point, descends en Égypte; car je te ferai père d'un grand peuple : j'y descendrai avec toi, et je t'en ramènerai.

Les mêmes critiques, dont nous avons tant parlé, prétendent qu'il y a ici une contradiction, et que Dieu n'a pas pu dire à Jacob : Je te ramènerai, puisque Jacob et tous ses enfans moururent en Égypte. On répond à cela que Dieu le ramena

après sa mort. C'était une tradition chez les Juifs que Moïse, en partant d'Égypte, avait trouvé le tombeau de Joseph, et l'avait porté sur ses épaules. Cette tradition se trouve encore dans le livre hébreu intitulé : *De la vie et de la mort de Moïse*, traduit en latin par le savant Gaulmin.

Tous ceux qui vinrent en Égypte avec Jacob, et qui sortirent de sa cuisse, étaient au nombre de soixante-six, sans compter les femmes de ses enfans.

Jacob étant arrivé, Joseph monta sur son chariot, vint au devant de son père, et pleura en l'embrassant. Et il dit à ses frères et à toute la famille de son père : Lorsque le pharaon vous fera venir et qu'il vous demandera quel est votre métier, vous lui répondrez : Nous sommes des pasteurs, vos serviteurs sont nourris dans cette profession dès leur enfance, nos pères y ont été nourris; et vous direz tout cela afin que vous puissiez habiter dans la terre de Gessen; car les Égyptiens ont en horreur tous les pasteurs de brebis.

Les critiques ne cessent de dire qu'il n'y a pas de raison à conseiller à des étrangers de s'avouer pour pasteurs, parce que dans le pays on déteste les pasteurs; et qu'il fallait au contraire leur dire : Gardez-vous bien de laisser soupçonner que vous soyez d'un métier qu'on a ici en exécration. Si une colonie de Juifs venait se présenter pour s'établir en Espagne, on lui dirait sans doute : Gardez-vous bien d'avouer que vous êtes Juifs, et surtout que vous avez de l'argent; car l'inquisition vous ferait brûler pour avoir votre argent.

On demande ensuite pourquoi les Égyptiens détestaient une classe aussi utile que celle des pasteurs. C'est qu'en effet on prétend que les Arabes Bédouins, dont les Juifs étaient évidemment une colonie, et qui viennent encore tous les ans faire paître leurs moutons en Égypte, avaient autrefois conquis une partie de ce pays. Ce sont eux qu'on nomme *les rois pasteurs*, et que Manéthon dit avoir régné cinq cents ans dans le Delta. On a cru même que cette irruption des voleurs de l'Arabie Pétrée et de l'Arabie Déserte, dont les Juifs étaient descendus, avait été faite plus de cent ans avant la naissance d'Abraham. Cette chronologie ne cadrerait pas avec celle de la Bible, et ce serait une nouvelle difficulté à éclaircir. Il faudrait que ces pasteurs eussent régné en Égypte avant le temps où nous plaçons le déluge universel. La Genèse compte la naissance d'Abraham de l'année deux mille du monde, selon la *Vulgate*. Jacob arrive en Égypte l'an deux mille deux cent quatre-vingts, ou environ. Si les Arabes s'emparèrent de l'Égypte cent ans avant la naissance d'Abraham, ils avaient donc régné environ trois cent quatre-vingts ans. Or ils furent les maîtres de l'Égypte cinq cents ans : donc ils régnèrent encore cent vingt ans depuis l'arrivée de Jacob; donc, loin de détester les pasteurs, les maîtres de l'Égypte devaient au contraire les chérir, puisqu'ils étaient

pasteurs eux-mêmes. Il n'est guère possible de débrouiller ce chaos de l'ancienne chronologie.

Le roi dit donc à Joseph : Votre père et vos frères sont venus à toi; toute la terre d'Égypte est devant tes yeux. Fais-les habiter dans le meilleur endroit, et donne-leur la terre de Gessen; et, si tu connais des hommes entendus, donne-leur l'intendance de mes troupeaux. Après cela Joseph introduisit son père devant le roi, qui lui demanda : Quel âge as-tu? Et il lui répondit : Ma vie a été de cent trente ans, et je n'ai pas eu un jour de bon.

Ce roi, qui offre l'intendance de ses troupeaux, semble marquer qu'il était de la race des rois pasteurs : c'est ce qui augmente encore les difficultés que nous avons à résoudre; car, si ce roi a des troupeaux, et, si tout son peuple en a aussi, comme il est dit après, il n'est pas possible qu'on détestât ceux qui en avaient soin.

Cette réponse qu'on met dans la bouche de Jacob est d'une triste vérité; elle est commune à tous les hommes. La *Vulgate* dit : Mes années ont été courtes et mauvaises. Presque tout le monde en peut dire autant; et il n'y a peut-être point de passage, dans aucun auteur, plus capable de nous faire entrer en nous-mêmes avec amertume. Si on veut bien y faire réflexion, on verra que tous les pharaons du monde, et tous les Jacobs, et tous les Josephs, et tous ceux qui ont des blés et des troupeaux, et surtout ceux qui n'en ont pas, ont des années très malheureuses, dans lesquelles on

goûte à peine quelques momens de consolation et de vrais plaisirs.

Joseph donna donc à son père et à ses frères la possession du meilleur endroit appelé Ramessès, et il leur fournit à tous des vivres; car le pain manquait dans tout le monde, et la faim désolait principalement l'Égypte et le Canaan.

Joseph, ayant tiré tout l'argent du pays pour du blé, mit cet argent dans le trésor du roi; et les acheteurs n'ayant plus d'argent, tous les Égyptiens vinrent à Joseph : Donnez-nous du pain; faut-il que nous mourions de faim, parce que nous n'avons point d'argent? Et il leur répondit : Amenez-moi tout votre bétail, et je vous donnerai du blé en échange. Les Égyptiens amenèrent donc leur bétail, et il leur donna de quoi manger pour leurs chevaux, leurs brebis, leurs bœufs et leurs ânes.

Ceci fait bien voir la vérité de ce que nous venons de dire, que les hommes mènent une vie dure et malheureuse dans les plus beaux pays de la terre. Mais aussi les Égyptiens paraissent peu avisés de se défaire de leurs troupeaux pour avoir du blé. Ils pouvaient se nourrir de leurs troupeaux et de légumes qu'ils auraient semés; et en vendant leurs troupeaux ils n'avaient plus de quoi jamais labourer la terre. Joseph semble un très mauvais ministre, à ce que disent les critiques, ou plutôt un tyran ridicule et extravagant, de mettre toute l'Égypte dans l'impossibilité de semer du blé. Ce qui est plus surprenant, c'est que l'auteur ne dit pas un mot de l'inondation périodique du Nil; et

il ne donne aucune raison pour laquelle Joseph ait empêché qu'on ne semât et qu'on ne labourât la terre.

C'est ce qui a porté les lords Herbert et Bolingbroke, les savans Fréret et Boulanger, à supposer témérairement que toute l'histoire de Joseph ne peut être qu'un roman : il n'est pas possible, disent-ils, que le Nil ne se soit pas débordé pendant sept années de suite. Tout ce pays aurait changé de face pour jamais; il aurait fallu que les cataractes du Nil eussent été bouchées, et alors toute l'Éthiopie n'aurait été qu'un vaste marais. Ou, si les pluies qui tombent regulièrement chaque année dans la zone torride avaient cessé pendant sept années, l'intérieur de l'Afrique serait devenu inhabitable. Nous répondons que les pluies cessèrent tout aussi aisément qu'Élie ordonna depuis qu'il n'y aurait pendant sept ans ni pluie ni rosée, et que l'un n'est pas plus difficile que l'autre.

Les Égyptiens étant venus l'annee suivante, ils dirent : Nous ne cacherons point à monseigneur que, n'ayant plus ni argent ni bétail, il ne nous reste que nos corps et la terre : faudra-t-il que nous mourions à tes yeux? Prends nos personnes et nos terres, fais-nous esclaves du roi, et donne-nous des semailles; car le cultivateur étant mort, la terre se réduit en solitude. Joseph acheta donc toutes les terres et tous les habitans de l'Égypte d'une extrémité du royaume à l'autre, excepté les seules terres des prêtres, qui leur avaient été données par le roi. Ils étaient en outre nourris des gre-

niers publics; c'est pourquoi ils ne furent pas obligés de vendre leurs terres. Alors Joseph dit aux peuples : Vous voyez que le pharaon est le maître de toutes vos terres et de toutes vos personnes. Maintenant voici des semailles : ensemencez les champs, afin que vous puissiez avoir du blé et des légumes. La cinquième partie appartiendra au roi; *je vous permets* les quatre autres pour semer et pour manger, à vous et à vos enfans; et ils lui répondirent : Notre salut est en tes mains; que le roi nous regarde seulement avec bonté, et nous le servirons gaiement.

C'est ici que les critiques s'élèvent avec plus de hardiesse. Quoi! disent-ils, ce bon ministre Joseph rend toute une nation esclave! Il vend au roi toutes les personnes et toutes les terres du royaume! C'est une action aussi infame et aussi punissable que celle de ses frères qui égorgèrent tous les Sichemites. Il n'y a point d'exemple dans l'histoire du monde d'une pareille conduite d'un ministre d'état. Un ministre qui proposerait une telle loi en Angleterre porterait bientôt sa tête sur un échafaud. Heureusement une histoire si atroce n'est qu'une fiction. Il y a trop d'absurdité à s'emparer de tous les bestiaux, lorsque la terre ne produisait point d'herbe pour les nourrir. Et, si elle avait produit de l'herbe, elle aurait pu produire aussi du blé; car, de deux choses l'une : le terrain de l'Égypte étant de sable, les inondations régulières du Nil peuvent seules faire produire de l'herbe; ou bien ces inondations manquant pendant sept

années, tous les bestiaux doivent avoir péri. De plus, on n'était alors qu'à la quatrième année de la stérilité prétendue. A quoi aurait servi de donner au peuple des semailles pour ne rien produire pendant trois autres années? Ces sept années de stérilité, ajoutent-ils, sont donc la fable la plus incroyable que l'imagination orientale ait jamais inventée. Il semble que l'auteur ait tiré ce conte de quelques prêtres d'Égypte. Ils sont les seuls que Joseph ménage : leurs terres sont libres quand la nation est esclave, et ils sont encore nourris aux dépens de cette malheureuse nation. Il faut que les commentateurs d'une telle fable soient aussi absurdes et aussi lâches que son auteur.

C'est ainsi que s'explique mot à mot un de ces téméraires. Un seul mot peut les confondre. L'auteur était inspiré, et l'église entière, après un mûr examen, a reçu ce livre comme sacré.

Joseph, après la mort de Jacob, ordonna aux médecins ses valets de l'embaumer avec leurs aromates, et ils employèrent quarante jours à cet ouvrage; et toute l'Égypte pleura Jacob pendant soixante-dix jours; et Joseph alla enterrer son père dans le Canaan, avec tous les chefs de la maison du pharaon, toute sa maison et tous ses frères, accompagnés de chariots et de cavaliers en grand nombre; et ils portèrent Jacob dans la terre de Canaan, et ils l'ensevelirent dans la caverne qu'Abraham avait achetée d'Éphron l'Éthéen, vis-à-vis de Mambré.

On voit par là que les embaumemens, si fa-

meux dans l'Égypte, étaient en usage depuis très long-temps. La plupart des drogues qui servaient à embaumer les morts ne croissent point en Égypte : il fallait les acheter des Arabes, qui les allaient chercher aux Indes à dos de chameau, et qui revenaient par l'isthme de Suez les vendre en Égypte pour du blé. Hérodote et Diodore rapportent qu'il y avait trois sortes d'embaumemens, et que la plus chère coûtait un talent d'Égypte, évalué il y a plus de cent ans à 2,688 livres de France, et qui par conséquent en vaudrait aujourd'hui à peu près le double. On ne rendait pas cet honneur au pauvre peuple. Avec quoi l'aurait-il payé, surtout dans ce temps de famine? Les rois et les grands voulaient triompher de la mort même; ils voulaient que leurs corps durassent éternellement. Il est vraisemblable que les pyramides furent inventées dès que la manière d'embaumer fut connue. Les rois, les grands, les principaux prêtres, firent d'abord de petites pyramides pour tenir les corps sèchement dans un pays couvert d'eau et de boue pendant quatre mois de l'année. La superstition y eut encore autant de part que l'orgueil. Les Égyptiens croyaient qu'ils avaient une ame, et que cette ame reviendrait animer leur corps au bout de trois mille ans, comme nous l'avons déja dit. Il fallait donc précieusement conserver le corps des grands sei-

gneurs, afin que leurs ames les retrouvassent : car, pour les ames du peuple, on ne s'en embarrasse jamais ; on le fit seulement travailler aux sépulcres de ses maîtres. C'est donc pour perpétuer les corps des grands qu'on bâtit ces hautes pyramides qui subsistent encore, et dans lesquelles on a trouvé de nos jours plusieurs momies.

Il est de la plus grande vraisemblance que plusieurs pyramides existaient lorsqu'on embauma Jacob; et il est étonnant que l'auteur n'en parle pas, et qu'il n'en soit jamais fait la moindre mention dans l'Écriture. Le seul Flavius Josèphe, historien juif, dit que Pharaon fesait travailler les Hébreux à bâtir des pyramides.

Joseph revenu dans l'Égypte avec toute la maison de son père, il vit Éphraïm, et les enfans d'Éphraïm, et ceux de Manassé son autre fils, jusqu'à la troisième génération, et il mourut âgé de cent dix ans, et on l'embauma, et on mit son corps dans un coffre en Égypte.

Non seulement on déposait les corps dans les pyramides, mais on les gardait long-temps dans les maisons, enfermés dans des coffres ou cercueils de bois de cèdre; ensuite on les portait dans une pyramide, soit petite, soit grande. Les petites ont été détruites par le temps; les grandes ont résisté. L'auteur *De mirabilibus sacræ Scripturæ* dit qu'on dressa une figure de veau sur le coffre où l'on mit Joseph, et qu'on rendit les honneurs divins à cette

figure. Des commentateurs ont voulu qu'il fût Sérapis; et ils se sont fondés sur ce que Sérapis passait pour avoir délivré l'Égypte de la famine. On a été chercher dans Plutarque le nom d'Osiris qui s'appelait Arsaphe: on a cru trouver dans le mot Arsaphe l'étymologie du mot Joseph: cependant ce Joseph ne s'appelle point Joseph chez les Orientaux, mais Joussouph. Un auteur moderne a prétendu que Joseph est la même chose que Salomon, ou selon les Orientaux, Soleiman; et que Joseph est encore le même que Loqman ou qu'Ésope. Ce n'est pas la peine d'examiner sérieusement des imaginations si bizarres: nous nous en tenons au texte divin.

EXODE.

AVERTISSEMENT.

« Il est triste pour les curieux que l'auteur des livres juifs ne nous ait pas dit un seul mot des anciens monumens de l'Égypte, des mœurs, des lois, de la religion, des usages d'un peuple si antique et autrefois si renommé : tout postérieur qu'il est au vaste empire des Indes et à celui de la Chine, il fut si anciennement policé avant tous les autres peuples de notre Occident, qu'il attirera toujours nos regards, fût-il dans un abaissement encore plus avilissant que celui où il croupit sous la domination turque.

« On doit d'abord l'admirer de ce qu'il existait. Quels travaux ne fallut-il pas pour forcer le Nil à lui servir de défenseur et de nourricier, après avoir été désolé par ce fleuve pendant tant de siècles ! Il fallut ensuite transporter sur des canaux des masses énormes de marbre de toutes espèces, pour bâtir ces superbes villes qui firent l'étonnement de toutes les nations. Leur religion était sublime avant qu'elle dégénérât en ridicule. Ils n'adoraient qu'un Dieu maître de toute la nature.

« Le savant Prideaux avoue qu'ils ne fesaient aucun sacrifice sanglant : ils ressemblaient en cela aux brachmanes, regardés dans l'antiquité comme les plus sages et les plus heureux des hommes.

« Les anciennes lois de l'Égypte ont mérité d'être célébrées par l'éloquent Bossuet, et nous leur rendons un continuel hommage par notre impuissance d'atteindre à

leur sagesse. Les siècles où l'auteur sacré nous annonce que quelques Juifs arrivèrent en Égypte, et où une foule innombrable de ces émigrans s'enfuit au travers de la mer, étaient les temps où les arts furent le plus cultivés dans ce beau climat, et où les prodiges de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, quoique grossières, auraient dû fixer l'attention de tout écrivain profane; mais l'auteur, uniquement occupé du peuple israélite, néglige tout le reste. Il n'a devant les yeux que les déserts consacrés dans lesquels il va conduire ces émigrans, et où ils vont mourir. Nous restons dans une ignorance entière de toutes les choses dont il aurait pu nous instruire. Nous sommes avec lui en Égypte, et nous ne la connaissons pas. Contentons-nous de bien connaître les Juifs; mais déplorons la perte de sept cent mille volumes amassés dans les siècles suivans par les rois d'Égypte: ils auraient instruit l'univers. Il ne nous reste que l'incertitude et les regrets. »

EXODE.

Tous ceux qui étaient sortis de Jacob étaient au nombre de soixante-dix personnes quand Joseph demeurait en Égypte. Après sa mort et celle de ses frères, et celle de toute cette race, les enfans d'Israël s'accrurent, se multiplièrent comme des plantes, se fortifièrent et remplirent cette terre.

Il n'est pas aisé de nombrer ces soixante-dix personnes sorties de Jacob. Cependant saint Étienne, dans son discours, en compte soixante-quinze.

Or il s'éleva un nouveau roi dans l'Égypte qui ignorait Joseph, et il dit à son peuple : Voilà le peuple des enfans d'Israël qui est plus fort que nous; venez, opprimons-les sagement, de peur qu'ils ne se multiplient, et, si nous avons une guerre, qu'ils ne se joignent à nos ennemis, et, qu'après nous avoir vaincus, ils ne sortent de l'Égypte.

Il y a une grande dispute entre les savans pour savoir quel était ce nouveau roi. Manéthon dit qu'il vint de l'Orient des hommes inconnus qui détrônèrent la race des Pharaons, du temps d'un nommé Timaüs; que ce roi s'appelait Salathis; qu'il s'établit à Memphis, c'est-à-dire à Moph, nommé Memphis par les Grecs, et que les rois de la race de Salathis régnèrent deux cent cinquante ans; mais ensuite il dit qu'ils possédèrent l'Égypte cinq cent onze ans, après quoi ils furent chassés.

L'historien Flavius Josèphe dit tout le contraire, et prétend que cette nation, venue d'Orient, était celle des Israélites. Lorsque les événemens sont obscurs dans une histoire, que faire? il faut les regarder comme obscurs.

Ce roi-là tient un singulier discours. Il semble qu'au lieu de craindre que les Israélites vainqueurs ne s'en allassent, il devait craindre qu'ils ne restassent et qu'ils ne régnassent à sa place. On ne s'enfuit guère d'un beau pays dont on s'est rendu le maître.

Il établit donc sur eux des intendans de leurs travaux, et il leur fit bâtir les villes de Phithom et de Ramessès. Le roi parla aussi aux accoucheuses des Hébreux, dont l'une était appelée Séphora, et l'autre Phua, et il leur commanda ainsi : Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, tuez l'enfant si c'est un mâle; si c'est une fille, qu'on la conserve. Ces sages-femmes craignirent Dieu et n'obéirent point au roi; mais elles conservèrent les mâles. Le roi les ayant appelées leur dit : Qu'avez-vous fait? vous avez conservé les garçons. Elles répondirent : Les Israélites ne sont pas comme les Égyptiennes; elles ont la science d'accoucher, et elles enfantent avant que nous soyons venues. Alors le pharaon commanda à son peuple, disant : Que tout ce qui naîtra masculin soit jeté dans le fleuve; conservez le féminin.

Apparemment que la ville de Ramessès tira son nom de l'endroit où il est dit que Joseph avait établi ses frères.

On peut remarquer que les femmes israélites furent exceptées en Égypte de la malédiction pro-

noncée dans la *Genèse* contre toutes les femmes condamnées à enfanter avec douleur. On a dit que deux accoucheuses ne suffisaient pas pour aider toutes les femmes en mal d'enfant, et pour tuer tous les mâles. On suppose que ces deux sages-femmes en avaient d'autres sous elles.

Si la terre de Gessen était dans le Nome arabique, entre le mont Casius et le désert d'Éthan, comme on l'a prétendu, il ne laisse pas d'y avoir loin de là au Nil; il fallait faire plusieurs lieues pour aller noyer les enfans.

Après cela un homme de la famille de Lévi se maria, sa femme conçut et enfanta un fils; et, voyant que cet enfant était beau, elle le tint caché pendant trois mois; mais voyant qu'elle ne pouvait pas le cacher plus long-temps, elle prit une corbeille de jonc, l'enduisit de bitume et de poix-résine, et l'exposa au milieu des roseaux sur le bord du fleuve; et elle dit à la sœur de cet enfant de se tenir loin et de voir ce qui arriverait. La fille du roi étant venue pour se baigner dans le fleuve, ses suivantes marchant sur la rive, elle aperçut la corbeille, et elle aperçut l'enfant qui poussait des vagissemens. Elle en eut pitié, elle dit : C'est sans doute un des enfans des Hébreux. Sa sœur, qui était là, dit à la princesse : Voulez-vous que j'aille chercher une femme des Hébreux pour le nourrir? Elle répondit : Allez-y; et la fille fit venir sa mère, qui nourrit son fils, et qui le rendit à la princesse quand il fut en âge.

Les critiques ont dit que la fille d'un roi ne pouvait se baigner dans le Nil, non seulement par bienséance, mais par la crainte des crocodiles.

De plus, il est dit que la cour était à Memphis, au delà du Nil. Et de Memphis à la terre de Gessen il y a plus de cinquante lieues de deux mille cinq cents pas. Mais il se peut que la princesse fût venue dans ces quartiers avec son père.

L'auteur de l'ancienne Vie de Mosé, en trente-six parties, laquelle paraît écrite du temps des rois, dit que, soixante ans après la mort de Joseph, le pharaon vit en songe un vieillard tenant en main une balance. Tous les habitans de l'Égypte étaient dans la balance, et dans l'autre il n'y avait qu'un enfant dont le poids égalait celui de tous les habitans de l'Égypte. Le roi appela tous ses mages. L'un d'eux lui dit que sans doute cet enfant était un Hébreu qui serait fatal à son royaume. Il y avait alors en Égypte un lévite nommé Amran, qui avait épousé sa sœur utérine, appelée Jocabed. Il en eut d'abord une fille nommée Marie; ensuite Jocabed lui donna Aaron, ainsi appelé parce que le roi avait ordonné de noyer tous les enfans hébreux. Trois ans après il eut un fils très beau qu'il cacha dans sa maison pendant trois mois.

L'auteur raconte ensuite l'aventure de la princesse qui adopta l'enfant et qui l'appela Mosé, sauvé des eaux; mais son père l'appela Chabar, sa mère l'appela Jéchotiel, sa tante, Jared; Aaron le nomma Abisanah, et ensuite les Israélites lui donnèrent le nom de Nathanael. Mosé n'avait que

trois ans lorsque le roi se maria et qu'il donna un grand festin; sa femme était à sa droite, et sa fille était avec le petit Mosé à sa gauche; cet enfant, en se jouant, prit la couronne du roi, et se la mit sur la tête. Le mage Balaam, eunuque du roi, lui dit : Seigneur, souviens-toi de ton rêve; certainement l'esprit de Dieu est dans cet enfant. Si tu ne veux que l'Égypte soit détruite, il faut le faire mourir. Cet avis plut beaucoup au roi.

On était près de tuer le petit Mosé, lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel, qui prit la figure d'un des princes de la cour de Pharaon, et dit au roi : Je ne crois pas qu'on doive faire mourir un enfant qui n'a pas encore de jugement, mais il faut l'éprouver : présentons-lui à choisir d'une perle ou d'un charbon ardent; s'il choisit le charbon, ce sera une preuve qu'il est sans raison, et qu'il n'a pas eu mauvaise intention en prenant la couronne royale; mais, s'il prend la perle, ce sera une preuve qu'il a du jugement, et alors on pourra le tuer. Aussitôt on met devant Mosé un charbon ardent et une perle : Mosé allait prendre la perle, mais l'ange lui arrêta la main subitement, et lui fit prendre le charbon, qu'il porta lui-même à sa langue. L'enfant se brûla la langue et la main, et c'est ce qui le rendit bègue pour le reste de sa vie*.

* Cette histoire a déja été racontée, mais avec quelques variations, dans le chap. XXIV de *Dieu et les hommes*, t. III de la *Philosophie*.

L'historien Flavius Josèphe avait lu sans doute l'auteur juif que nous citons; car il dit dans son livre second, chapitre v, qu'un des mages égyptiens, un des grands prophètes du pharaon, lui dit qu'il y avait un enfant parmi les Hébreux, dont la vertu serait un prodige, qu'il relèverait sa nation, et qu'il humilierait l'Égypte entière. Ensuite Flavius Josèphe raconte comment le petit Mosé, à l'âge de trois ans, prit le diadème du roi et marcha dessus; et comment un prophète du pharaon conseilla au roi de le faire mourir.

Toutes ces différentes leçons ont fait dire aux savans qu'il en a été de l'histoire sacrée de Mosé comme de l'histoire profane d'Hercule, à quelques égards, et que chaque auteur qui en a parlé y a mis beaucoup du sien, en ajoutant à la sainte Écriture des aventures dont elle ne parle pas.

Mosé étant devenu grand alla voir les Hébreux ses frères; et ayant rencontré un Égyptien qui outrageait un Hébreu, il tua l'Égyptien et l'enterra dans le sable. Le lendemain, craignant d'être découvert, et que le roi ne le fît mourir, il s'en fut dans le pays de Madian, et s'assit auprès d'un puits.

L'auteur hébreu cité ci-dessus dit au contraire que Mosé alla en Éthiopie, étant alors âgé de treize ans, mais grand, bien fait, et vigoureux; qu'il combattit pour le roi d'Éthiopie contre les Arabes, et qu'après la mort du roi d'Éthiopie Né-

cano, la veuve de ce monarque épousa Mosé, qui fut élu roi. Ce jeune homme, dit l'auteur, honteux de coucher avec la reine, dont il avait été le domestique et le soldat, n'osa jamais prendre la liberté de lui rendre le devoir conjugal, sachant d'ailleurs que Dieu avait défendu aux Israélites d'épouser des étrangères. Il eut toujours la précaution de mettre une épée dans le lit entre lui et la reine, afin de n'en point approcher. Ce manége dura quarante ans. Et enfin la reine, ennuyée d'un mari qui mettait toujours une grande épée entre lui et elle, résolut de renvoyer Mosé, et de faire couronner le fils qu'elle avait eu du roi Nécano. Les grands du royaume assemblés renvoyèrent Mosé avec quelques présens, et il se retira alors chez Jéthro dans le pays de Madian. Flavius Josèphe raconte cette histoire tout autrement; mais il assure que Mosé fit la guerre en Éthiopie, et qu'il épousa la fille du roi.

Remarquons seulement ici que l'auteur juif, cité ci-dessus, rapporte beaucoup de miracles faits en Éthiopie par Mosé et par les deux fils du mage Balaam, nommés Jannès et Mambrès, dont il est parlé dans l'Écriture. Remarquons encore que ce Jannès et ce Mambrès étaient les enfans d'un eunuque; ce qui était le plus grand des miracles. Nous en verrons bientôt d'aussi incompréhensibles et de plus respectables. N'oublions

pas d'observer que Flavius Josèphe fait arriver Mosé dans le Madian, sur le rivage de la mer Rouge. Mais il est difficile de prouver qu'il y ait eu un pays nommé Madian sur cette mer. La sainte Écriture ne parle que du Madian situé à l'orient du lac Asphaltide, ou lac de Sodome, qui est en effet l'un des déserts de l'Arabie Pétrée. Ce fut là que Mosé, roi d'Éthiopie, arriva seul à pied, après une marche de trois cents lieues, s'il était parti d'Éthiopie.

Or il y avait à Madian un prêtre qui avait sept filles, qui vinrent au puits pour prendre de l'eau et abreuver les troupeaux de leur père. Il survint des pasteurs qui chassèrent ces filles. Mosé prit leur défense, et abreuva leurs brebis... Leur père donna du pain et une de ses filles, nommée Séphora, en mariage à Mosé. Séphora enfanta Gersam, et enfanta Éliézer...

Tous les héros de l'antiquité marchent à pied quand ils n'ont pas de chevaux ailés, et prennent toujours la défense des filles, qu'on leur donne souvent en mariage. On croirait que les auteurs de ces romans auraient copié les vérités hébraïques, s'ils avaient pu les connaître. Nous avons déja remarqué une grande conformité entre l'histoire sacrée du peuple de Dieu et les fables profanes.

Long-temps après, le roi d'Égypte mourut. Or Mosé paissait les brebis de Jéthro son beau-père près de Madian; et ayant conduit son troupeau dans le désert, il vint jusqu'à la montagne de Dieu, nommée Horeb. Dieu lui apparut en

forme de flamme au milieu d'un buisson; et Mosé voyant que le buisson était enflammé et ne brûlait pas... Dieu l'appelle du milieu du buisson, et lui dit : Mosé! Mosé! Et il répondit : Me voilà. N'approche pas, dit Dieu; ôte tes souliers, car cette terre est sainte.

On sait qu'Horeb n'est pas le mont Sinaï, mais qu'il en est fort proche : qu'il n'y a point d'eau au mont Sinaï, mais qu'au mont Horeb il y a trois fontaines : nous nous en rapportons aux voyageurs qui ont été dans ces pays affreux. Il est triste qu'ils se contredisent presque tous. Flavius Josèphe ne parle point de cette apparition de Dieu dans le buisson ardent. Il supprime ou il exténue souvent les miracles que les livres saints rapportent, et nous croyons aux livres saints plus qu'à lui.

On n'entrait point dans les temples avec des souliers en Asie et en Égypte; c'est une coutume qui s'est conservée dans tout l'Orient. Quelques critiques infèrent encore de là que ce livre fut écrit après que les Juifs eurent bâti un temple; car, disent-ils, qu'importait à Dieu que Mosé marchât chaussé ou nu-pieds dans l'horrible désert d'Horeb? Ils ne considèrent pas que c'est de là peut-être qu'est venu l'usage dans les pays chauds d'entrer dans les temples sans souliers.

Je suis descendu pour délivrer les Israélites de la main des Égyptiens, et je les amènerai dans une terre bonne et

spacieuse où coulent le lait et le miel, dans le pays des Cananéens, des Éthéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Hévéens et des Jébuséens.*

Nous ne demandons pas ici, comme les impies, pourquoi Dieu ne donne pas la superbe et fertile Égypte à son peuple chéri, mais ce petit pays assez mauvais, où il est dit qu'il coule des fleuves de lait et de miel, et qui, tout petit qu'il est, n'a jamais été possédé ni entièrement, ni paisiblement par les Juifs, où même ils furent esclaves à plusieurs reprises, l'espace de cent quatre ans, selon leurs propres livres. Nous n'avons pas la criminelle insolence d'interroger Dieu sur ses desseins. Nous produirons seulement ici la lettre de saint Jérôme à Dardanus, écrite l'an 414 de notre ère; c'est la lettre 85. Voici la traduction fidèle faite par les bénédictins de Saint-Maur.

« Je prie ceux qui prétendent que le peuple « juif après sa sortie de l'Égypte prit possession de « ce pays de nous faire voir ce que ce peuple en « a possédé. Tout son domaine ne s'étendait que « depuis Dan jusqu'à Bersabée (cinquante-trois « lieues de long). J'ai honte de dire quelle est la « largeur de la terre promise. On ne compte que « quinze lieues depuis Joppé jusqu'à Bethléem, « après quoi on ne trouve plus qu'un affreux dé- « sert habité par des nations barbares... Vous me « direz peut-être, ô Juifs! que par la terre pro-

« mise on doit entendre celle dont Moïse fait la « description dans le livre des *Nombres*, mais vous « ne l'avez jamais possédée... et on me promet à « moi dans l'Évangile la possession du royaume « du ciel, dont il n'est fait aucune mention dans « votre ancien Testament... Vous êtes devenus es« claves de tous les peuples que vous avez eus pour « voisins. »

Nous pouvons ajouter à la lettre de saint Jérôme que nous avons vu plus de vingt voyageurs qui ont été à Jérusalem, et qui nous ont tous assuré que ce pays est encore plus mauvais qu'il ne l'était du temps de saint Jérôme, parce qu'il n'y a plus personne qui le cultive, et qui porte de la terre sur les montagnes arides dont il est hérissé, pour y planter de la vigne comme autrefois.

Nous avons peine à concevoir comment un docteur anglican nommé Shaw, qui n'a fait que passer à Jérusalem, peut être d'un avis contraire à saint Jérôme, qui demeura vingt ans à Bethléem, et qui était d'ailleurs le plus savant des pères de l'église. Il ose opposer les fictions de Pietro della Valle au témoignage irréfragable de saint Jérôme. Si ce Shaw avait bien vu, il ne chercherait pas à s'appuyer des mensonges d'un voyageur tel que Pietro della Valle.

Tout ce que nous pouvons dire sur la Judée,

c'est que les Juifs, à force de soins et des plus pénibles travaux, parvinrent à recueillir du vin, de l'orge, du seigle, des olives et des herbes odoriférantes, qui se plaisent dans les pays chauds et arides. Mais dès que cette terre a été rendue à elle-même, elle a repris sa première stérilité; il s'en faut beaucoup qu'elle vaille aujourd'hui la Corse, à laquelle elle ressemble parfaitement.

Viens donc, et je t'enverrai à Pharaon... Mosé répondit : J'irai vers les enfans d'Israël, et je leur dirai : Le Dieu de vos pères m'envoie vers vous; mais, s'ils me demandent quel est son nom, que leur dirai-je? Dieu dit à Mosé : Je m'appelle Eheieh. Tu diras aux enfans d'Israël : Eheieh m'envoie à vous. Dieu dit encore à Mosé : Tu diras aux enfans d'Israël : Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob m'a envoyé à vous. Ce sera là mon nom à jamais de génération en génération. Ils écouteront ta voix, et tu iras avec les anciens d'Israël devant le roi d'Égypte, et tu lui diras : Le Dieu des Hébreux nous a appelés, et il faut que nous allions à trois journées dans le désert pour sacrifier au Seigneur notre Dieu; mais je sais que le roi d'Égypte ne permettra point qu'on y aille si on ne le contraint par une main forte... Chaque femme demandera à sa voisine ou à son hôtesse des vases d'argent et d'or, et de beaux habits, dont elles revêtiront leurs fils et leurs filles; et ainsi elles dépouilleront l'Égypte.

Les critiques reprennent Mosé d'avoir demandé à Dieu son nom. Ils disent que, puisqu'il le reconnaissait pour le Dieu du ciel et de la terre, il ne devait pas supposer qu'il eût un nom appellatif comme on en a donné aux hommes et aux villes;

que Dieu ne s'appelle ni Jean ni Jacques, et que les Israélites ne l'auraient pas plus reconnu à ce nom de Eheieh qu'à tout autre nom. Ce mot de Eheieh est ensuite changé en celui de Jéhova, qui signifie, dit-on, destructeur, et que quelques uns croient signifier créateur. Les Égyptiens le prononçaient Jaou; et, quand ils entraient dans le temple du soleil, ils portaient un phylactère sur lequel Jaou était écrit. Origène, dans son premier livre contre Celse, dit qu'on se servait de ce mot pour exorciser les esprits malins. Saint Clément d'Alexandrie, dans son cinquième livre des *Stromates*, assure qu'il n'y avait qu'à prononcer ce mot à l'oreille d'un homme pour le faire trouver mal, et que Moïse l'ayant prononcé à l'oreille de Nechèfre, roi d'Égypte, ce monarque tomba en léthargie.

Ce mot *Jaou* signifiait Dieu chez les anciens Arabes; et c'est encore le mot sacré dans les prières des mahométans. Sanchoniathon, le plus ancien des auteurs dans cette partie du monde, écrit Jévo. Origène et Jérôme veulent qu'on prononce Jao. Les Samaritains, qui s'éloignaient en tout des autres Juifs, prononçaient Javé. C'est de là que vient le nom de Jovis, Jovispiter, Jupiter, chez les anciens Toscans et chez les Latins. Les Grecs firent de Jéhova leur Zeus, qui était le premier des dieux, le grand dieu. C'est ainsi qu'ils pro-

noncèrent *Théos*, les Latins *Deus*, et nous *Dieu*; c'est ainsi que les Allemands prononcent *Gott*, les peuples de la Scandinavie *Gud*, les Anglais *God*. Origène est fermement persuadé qu'on ne peut faire aucune opération magique qu'avec le nom de Jéhova. Il affirme que, si on se sert de tout autre nom, il sera impossible de produire aucun enchantement.

Plusieurs commentateurs disputent ici sur la prescience, sur la liberté et sur le futur contingent. Dieu sait positivement que Pharaon n'écoutera point Mosé, et cependant le pharaon sera libre de l'écouter. On a fait un très grand nombre de volumes sur cette question, qu'on a toujours creusée, et dont on n'a pas encore aperçu le fond. Il suffit de savoir que Dieu est tout puissant, et que l'homme est libre pour mériter ou démériter. Qu'on soit libre ou qu'on ne le soit pas, les hommes agiront toujours comme s'ils l'étaient.

Mosé répondit à Dieu : Ils ne me croiront pas; ils me diront que tu ne m'es point apparu. Et Dieu lui dit : Que tiens-tu là à la main? Il répondit : C'est ma verge. Dieu dit : Jette ta verge en terre. Il jeta sa verge, et elle fut changée sur-le-champ en couleuvre. Mosé s'enfuit de peur. Dieu dit encore à Mosé : Mets ta main dans ton sein; il la mit dans son sein, et il l'en retira toute couverte d'une lèpre blanche comme la neige. Et Dieu dit : Si les Égyptiens ne croient pas à ces deux signes, et s'ils n'écoutent pas ta voix, prends de l'eau du Nil, et elle se convertira en sang.

Les critiques disent qu'il y a dans cette conduite un vol manifeste. Le curé Meslier, et Woolston après lui, reprochent aux Juifs que tous leurs ancêtres sont des voleurs; qu'Abraham vola le roi d'Égypte et le roi de Gérare, en leur fesant accroire que Sara n'était que sa sœur, et en extorquant d'eux des présens; qu'Isaac vola le même roi de Gérare par la même fraude; que Jacob vola à son frère Ésaü son droit d'aînesse; que Laban vola Jacob son gendre, lequel vola son beau-père; que Rachel vola à Laban son père jusqu'à ses dieux; que tous ses enfans volèrent les Sichemites après les avoir égorgés; que leurs descendans volèrent les Égyptiens, et qu'ensuite ils allèrent voler les Cananéens. On ferme la bouche à ces détracteurs par ces seuls mots : Dieu est le maître de nos biens et de nos vies. C'est en vain qu'ils répondent que tous les voleurs de la terre en pourraient dire autant : Dieu n'a pas inspiré les voleurs, mais il a inspiré les Juifs.

On connaît d'ailleurs assez l'histoire apocryphe du procès que les Égyptiens firent aux Juifs pardevant Alexandre lorsqu'il passa par Gaza. Les Juifs redemandaient le paiement des corvées qu'ils avaient faites pour bâtir les pyramides, et qu'on ne leur avait point payées. Leurs adversaires redemandaient aux Juifs tout ce qu'ils avaient volé en s'enfuyant d'Égypte. Alexandre jugea que l'un irait

pour l'autre, et les renvoya hors de cour et de procès, dépens compensés.

Tous les magiciens, ou ceux qui passèrent pour tels, eurent une verge. Les magiciens de Pharaon avaient la leur. Tous les joueurs de gobelets ont leur verge. C'est partout le signe caractéristique des sorciers. On voit que le mensonge imite toujours la vérité.

Mais, dit Mosé à Dieu, j'ai un empêchement de langue, tu sais que je suis bègue; et tout ce que tu me dis me rend plus bègue encore. Envoie, je te prie, un autre que moi. Dieu se mit alors en colère, et lui dit : Hé bien, j'enverrai Aaron ton frère, qui n'a point d'empêchement à la langue; je serai dans sa bouche et dans la tienne : il parlera pour toi au peuple, il sera ta bouche, et tu l'instruiras de tout ce qui regarde Dieu. Reprends ta verge.

Mosé s'en alla donc chez son beau-père Jéthro. Il lui dit : Je m'en vais en Égypte. Jéthro lui dit : Allez en paix. Dieu parla encore à Mosé, et lui dit : Va-t'en donc en Égypte, car tous ceux qui voulaient te faire mourir sont morts.

Il y a ici quelques petites difficultés. Mosé, au lieu d'obéir à Dieu et d'aller en Égypte, s'en va dans le Madian, chez son beau-père. Et Dieu, qui lui avait commandé de faire trembler le roi d'Égypte en son nom, va lui dire en Madian que ce roi est mort, et qu'il peut aller en Égypte en sûreté. C'était donc à un nouveau roi que Mosé devait porter les ordres de Dieu. Mais le texte ne nous apprend ni le nom du roi dernier mort, ni

celui de son successeur. Quelques commentateurs ont dit que ce successeur était Aménophis; mais ils n'en donnent aucune preuve, et c'est ce qui leur arrive assez souvent.

Il est vrai que Mosé aurait risqué sa vie en allant en Égypte; il était coupable du meurtre d'un Égyptien, c'était un crime capital dans un Israélite. Il aurait pu être exécuté si Dieu ne l'avait pas pris sous sa protection, dont il semblait pourtant se défier malgré les miracles de la verge changée en couleuvre et de la main lépreuse. C'est encore un beau miracle que Dieu veuille tuer Mosé dans un cabaret.

Mosé ayant donc pris sa femme et ses enfans les met sur son âne, et marche en Égypte avec sa verge. Dieu lui dit en chemin : Ne manque pas de faire devant le pharaon tous les prodiges que je t'ai ordonné de faire : car j'endurcirai son cœur, et il ne laissera point aller mon peuple. Or Mosé étant en chemin, Dieu le rencontra dans un cabaret, et voulut le tuer : mais Séphora lui sauva la vie en coupant le prépuce de son fils avec une pierre aiguë.

Nos critiques ne cessent de s'étonner que l'ambassadeur de Dieu, qui va faire le destin d'un grand empire, marche à pied sans valet, et mette toute sa famille sur une bourrique. Ils sont révoltés que Dieu dise : J'endurcirai le cœur de Pharaon. Cela leur paraît d'un génie malfesant plutôt que d'un Dieu. Le lord Bolingbrocke s'en explique

aigrement dans ses œuvres posthumes. Dieu, qui rencontre Mosé dans un cabaret, et qui veut le tuer parce qu'il n'a pas circoncis son fils, excite toute la mauvaise humeur de Bolingbrocke, d'autant plus que nul Juif ne fut circoncis en Égypte, et qu'il n'est dit nulle part que Mosé eût le prépuce coupé. Ce lord avait un grand génie; on lui reproche d'avoir usé à l'excès de la liberté de son pays, et d'avoir été plus souvent au cabaret que l'auteur sacré n'y fait aller Dieu.

Mosé et Aaron allèrent se présenter au pharaon, et dirent : Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie dans le désert. Le pharaon répondit : Qui est donc ce Seigneur pour que j'entende sa voix? Je ne laisserai point partir Israël... Or Mosé avait quatre-vingts ans, et Aaron quatre-vingt-trois, lorsqu'ils parlèrent au pharaon... Mosé et Aaron allèrent donc trouver le pharaon, et ils firent comme Dieu avait ordonné. Aaron jeta sa verge, et elle fut changée en serpent. Pharaon ayant fait venir les sages et les magiciens, ils firent la même chose par leurs enchantemens.

Il est évident ici que l'Égypte ne reconnaissait plus le dieu des Hébreux. On croit qu'en ce cas Pharaon n'est point coupable de dire : Qui est donc ce dieu? Il ne devient criminel que lorsque les miracles de Mosé et d'Aaron, supérieurs aux miracles de ses mages, ne purent le toucher. Cependant, quand on songe que ces mages d'Égypte changent leurs verges en serpens, et toutes les

eaux en sang, tout aussi bien que les ambassadeurs du vrai Dieu; quand ils font naître des grenouilles ainsi qu'eux, on est tenté de pardonner à l'embarras où se trouva le roi. Ce ne fut que quand les deux Hébreux firent naître des poux que les mages commencèrent à ne pouvoir plus les imiter. On pourrait donc dire que le roi crut, avec quelque apparence, que tout cela n'était qu'un combat entre des magiciens, et que les enchanteurs hébreux en savaient plus que ceux de l'Égypte. Dieu pouvait, nous dit-on, ou donner l'Égypte à son peuple, ou le conduire dans le désert sans tant de peine et sans tant de miracles. On est surpris que le Dieu de la nature entière s'abaisse à disputer de prodiges avec des sorciers. De sages théologiens ont répondu que c'est précisément parce que Dieu est le maître de la nature qu'il accordait aux magiciens égyptiens le pouvoir de disposer de la nature, et qu'il bornait ce pouvoir à trois ou quatre miracles. Cette réponse ne satisfait pas les incrédules, parce que rien de ce qui est dans ce livre sacré ne les contente. Ils trouvent surtout que Pharaon n'était point coupable, puisque Dieu prenait le soin lui-même d'endurcir son cœur. Enfin ils nient toute cette histoire d'un bout à l'autre. *Contra negantem principia non est disputandum.* Nous prions Dieu de ne point endurcir leur cœur.

Et le Seigneur dit à Mosé : Je ne frapperai plus le pharaon et l'Égypte que d'une plaie. Dis donc à tout le peuple que les hommes et les femmes demandent à leurs voisins et à leurs voisines tous les vases d'or et d'argent... et je mettrai à mort dans le pays tous les premiers nés, depuis le fils aîné de Pharaon jusqu'à celui de l'esclave; mais parmi les enfans d'Israël on n'entendra pas même un chien aboyer, afin qu'on voie par quel miracle Dieu sépare Israël de l'Égypte.

Les critiques sont encore plus hardis sur cette partie de l'histoire sacrée que sur toutes les autres. Ils ne peuvent souffrir d'abord que Dieu recommande si souvent et si expressément de commencer par voler tous les vases d'or et d'argent du pays; et ensuite que Dieu, selon la lettre du texte, égorge de sa propre main tous les premiers nés des hommes et des animaux, depuis le fils aîné du roi jusqu'au premier né du plus vil des animaux. A quoi bon, disent-ils, tuer aussi les bêtes? et pourquoi surtout les enfans à la mamelle qui étaient les premiers nés des jeunes femmes? Pourquoi cette exécrable boucherie exécutée par la main du Dieu du ciel et de la terre? Le seul fruit qu'il en retire est d'aller conduire et faire mourir son peuple dans un désert.

Nous avouons que la faible raison humaine pourrait s'effrayer de cette histoire, s'il fallait s'en tenir à la lettre; mais tous les pères conviennent que c'est une figure de l'église de Jésus-Christ;

et la pâque, dont nous allons parler, en est une preuve merveilleuse.

Dieu dit aussi à Mosé et à Aaron : Parle à tout le peuple d'Israël; que chacun prépare le dix du mois un agneau par famille ou un chevreau. On les gardera jusqu'au quatorze, et on les mangera le soir avec du pain sans levain et des laitues sauvages... Je passerai par l'Égypte, et je frapperai de mort tous les premiers nés des hommes et des bêtes, et je ferai justice de tous les dieux de l'Égypte; car je suis le Seigneur.

Vous mangerez pendant sept jours du pain azyme. Quiconque mangera du pain levé pendant ces sept jours périra de mort. Vous tremperez une poignée d'hysope dans le sang de l'agneau, et vous mettrez de ce sang sur les poteaux et le linteau de votre porte; car le Seigneur passera en frappant les Égyptiens; et, lorsqu'il verra ce sang sur les deux poteaux de vos portes, il passera outre, et ne permettra pas à l'exterminateur d'entrer dans vos maisons.

Il est défendu de manger du pain levé pendant la semaine de Pâques, sous peine de mort. Cette loi semble abrogée chez nous. L'église même ne commande plus qu'on mange l'agneau pascal; de même qu'elle n'ordonne plus qu'on mette du sang à sa porte. Ce sang était une marque pour avertir Dieu de ne point entrer dans la maison et de n'y tuer personne.

Il est difficile de calculer le nombre des enfans que Dieu massacra cette nuit. Les Hébreux qui s'enfuirent du pays de Gessen étaient au nombre de six cent mille combattans; ce qui suppose six

cent mille familles. Le pays de Gessen est la quarantième partie de l'Égypte depuis Méroé jusqu'à Péluse. On peut donc supposer que le reste de l'Égypte contenait vingt-quatre millions de familles, par la règle de trois : ainsi Dieu tua de sa main ce nombre épouvantable de premiers nés, et beaucoup plus d'animaux. Cela peut n'être regardé que comme une figure.

Et, sur le milieu de la nuit, le Seigneur égorgea tous les premiers nés de l'Égypte, depuis le prince fils aîné de Pharaon assis sur son trône jusqu'au premier né de l'esclave, et jusqu'au premier né des animaux... Pharaon s'étant donc levé la nuit, il y eut une clameur de désolation dans l'Égypte; car il n'y avait pas maison où il n'y eût quelqu'un d'égorgé.

Pharaon envoya vite chercher Mosé et Aaron pendant la nuit, et leur dit : Partez au plus tôt, vous et les enfans d'Israël. Alors les enfans d'Israël firent comme Mosé leur avait enseigné. Ils empruntèrent des Égyptiens des vases d'or et d'argent, et des habits; et étant partis de Ramessès ils vinrent au nombre de six cent mille hommes de pied; une troupe innombrable se joignit encore à eux, et ils avaient prodigieusement de brebis et de bêtes à cornes.

Alors donc le pharaon se laisse fléchir, et permet aux Israélites d'aller sacrifier à leur dieu dans le désert. Remarquons que les Égyptiens alors n'avaient pas le même dieu que les Israélites, puisqu'il est dit que Dieu fit justice de tous les dieux de l'Égypte. On dispute sur la nature de ces dieux : étaient-ils des animaux, ou de mauvais génies, ou

de simples statues? La plus commune opinion est que les Égyptiens consacraient déja des bêtes dans leurs temples, et même des légumes. Sanchoniathon, qui vivait long-temps avant Moïse (comme Cumberland le prouve), le dit expressément, et leur en fait un grand reproche.

Le temps de la demeure des enfans d'Israël dans l'Égypte fut de quatre cent trente ans.

Or Pharaon ayant ainsi laissé aller les Israélites, Dieu ne voulut pas les conduire dans le Canaan par la terre des Palestins ou Philistins, qui est toute voisine; mais il leur fit faire un long circuit dans le désert qui est sur la mer Rouge; et ils sortirent ainsi en armes de l'Égypte... Or le Seigneur marchait devant eux, et leur montrait le chemin pendant le jour par une colonne de nuée, et la nuit par une colonne de feu.

Il paraît fort extraordinaire que Dieu, ayant promis si souvent la terre de Canaan aux Israélites, ne les y mène pas tout droit, mais les conduise par un chemin opposé dans un désert où il n'y a ni eau ni vivres. Calmet dit que c'est de peur que les Cananéens ne les battissent. Cette raison de Calmet est fort mauvaise; car il était aussi facile à Dieu d'égorger tous les premiers nés cananéens que les premiers nés égyptiens. Il vaut bien mieux dire que les desseins de Dieu sont impénétrables.

Les incrédules ont dit que cette colonne de nuée était inutile pendant le jour, et ne pouvait

servir qu'à empêcher les Juifs de voir leur chemin. C'est une objection très frivole. Dieu même était leur guide, et ils ne savaient pas où ils allaient.

Or Dieu parla à Mosé, disant : Dites aux enfans d'Israël qu'ils aillent camper vis-à-vis de Baal-Séphon, sur le rivage de la mer; car Pharaon va dire : Ils sont enfermés dans le désert, et j'endurcirai son cœur.

Tous les géographes ont placé Baal-Séphon, ou Béel-Séphon, au dessus de Memphis sur le bord occidental de la mer Rouge, plus de cinquante lieues au dessus de Gessen, d'où les Juifs étaient partis. Dieu les ramenait donc tout au milieu de l'Égypte au lieu de les conduire à ce Canaan tant promis; mais c'était pour faire un plus grand miracle; car il dit expressément : Je veux manifester ma gloire en perdant Pharaon et toute son armée : car je suis le Seigneur.

Pharaon fit donc atteler son char, et prit avec lui tout son peuple avec six cents chars de guerre choisis, et tous les chefs de l'armée; car le Seigneur avait endurci le cœur du pharaon, roi d'Égypte... et le Seigneur dit à Mosé : Pourquoi cries-tu à moi? dis aux enfans d'Israël qu'ils marchent; et, Mosé ayant étendu sa main sur la mer, le Seigneur enleva la mer par un vent brûlant toute la nuit, et la mer fut à sec et l'eau fut divisée, et les Israélites entrèrent au milieu de la mer séchée, car l'eau était comme un mur à leur droite et à leur gauche... En ce jour les Israélites virent les corps morts des Égyptiens, et l'exécution grande que la main du

Seigneur avait faite. Alors Mosé et les enfans d'Israël chantèrent un cantique au Seigneur... Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour à la main; toutes les autres femmes dansèrent avec elle.

S'il y avait environ vingt-quatre millions de familles en Égypte, l'armée de Pharaon dut être de vingt-quatre millions de combattans, en comptant un soldat par famille : mais Dieu avait déja tué le premier né de chaque famille : il faut donc supposer que tous les puînés étaient en âge de porter les armes pour former tout le peuple en corps d'armée.

A l'égard des chevaux, il est dit que toutes les bêtes de somme avaient péri par la sixième plaie, et que tous les premiers nés étaient morts par la dernière, mais il pouvait rester quelques chevaux encore.

Les incrédules, et même plusieurs commentateurs, ont voulu expliquer ce miracle.

L'historien Flavius Josèphe le réduit à rien, en disant qu'il en arriva presque autant au grand Alexandre quand il côtoya la mer de Pamphylie; et, dans la crainte que les Romains ne prissent le miracle du passage de la mer Rouge pour un mensonge et ne s'en moquassent, il dit qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. Il faut bien qu'un historien laisse à son lecteur la liberté de le croire et de ne pas le croire, de l'ap-

prouver ou d'en rire : on la prendrait bien sans lui. L'auteur sacré est bien loin d'employer les ménagemens et les subterfuges du Juif Flavius Josèphe, d'ailleurs très respectable. Il vous donne le passage de six cent mille Juifs à travers les eaux de la mer suspendues, et tant de millions d'Égyptiens engloutis, comme un des plus signalés prodiges que Dieu ait faits en faveur de son peuple.

On a dit qu'un autre prodige est qu'aucun auteur égyptien n'ait jamais parlé de ce miracle épouvantable, ni des autres plaies d'Égypte; qu'aucune nation du monde n'ait jamais entendu parler ni de cet événement, ni de tout ce qui l'a précédé; que personne ne connut jamais ni Aaron, ni Séphora, ni Joseph fils de Jacob, ni Abraham, ni Seth, ni Adam. Ils affirment que tout cela ne commença à être un peu connu que long-temps après la traduction attribuée aux Septante, comme nous l'avons déja remarqué. Les desseins de Dieu n'ont pu être accomplis que dans les temps marqués par sa providence.

Les critiques font des difficultés sur ce cantique; ils disent qu'il n'est guère probable qu'environ trois millions de personnes, en comptant les vieillards, les femmes et les enfans, à peine échappés d'un si grand péril, aient pu aussitôt chanter un cantique, et que Mosé l'ait composé dans l'instant même. Ils demandent en quelle

langue était ce cantique. Ils disent qu'il ne pouvait être qu'en égyptien. C'est une objection bien frivole. Il y avait une remarque plus singulière à faire : c'est que l'ancien livre apocryphe de la Vie de Mosé dit que le pharaon échappa, et alla régner à Ninive. On a raison de traiter cette imagination de ridicule.

Si vous en croyez dom Calmet, Manéthon dit que le pharaon échappa de ce péril; mais Manéthon, dont on ne connaît un petit nombre de passages que par la réponse de Flavius Josèphe, ne dit point du tout que l'armée du pharaon fut submergée dans la mer entr'ouverte; il dit qu'un roi d'Égypte, nommé Aménophis (qui n'a jamais existé), alla au devant d'une armée de brigands arabes établis en Palestine, qu'il n'osa en venir aux mains, et qu'il se retira en Éthiopie.

Mosé étant parti de la mer Rouge, les Israélites allèrent dans le désert de Sur, et ayant marché dans cette solitude, ils ne trouvèrent point d'eau, et ils arrivèrent à Mara, où l'eau était extrêmement amère. Mosé cria au Seigneur, qui lui montra un bois, lequel ayant été jeté dans l'eau, elle devint douce.

Le quinzième jour du second mois, depuis la sortie d'Égypte, le peuple vint au désert de Sin, entre Élim et Sinaï, et ils murmurèrent dans ce désert contre Mosé et Aaron. Ils dirent : Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'Égypte par la main du Seigneur! Nous étions assis sur des marmites de viandes, et nous mangions du pain tant que nous voulions.

Les incrédules ne cessent de nous reprocher insolemment que nous leur contons des fables absurdes. Ils ne peuvent pas comprendre que Dieu n'ait pas donné à son peuple cet excellent pays de l'Égypte, où il n'y avait plus que des femmes et des enfans. « Comment, disent-ils, Mosé, « à l'âge de plus de quatre-vingts ans, peut-il con- « duire dans le plus affreux des déserts trois mil- « lions d'hommes, au lieu de les mener du moins « dans le pays de Canaan en passant par l'Idumée ? « Les déserts de Sur, de Mara, d'Élim, de Sin, de « Raphidim, d'Horeb, de Sinaï, de Pharan, de « Cadès-Barné, d'Oboth, de Cadenoth, dans les- « quels ils errèrent quarante années, ne pour- « raient pas nourrir trente voyageurs pendant « quatre jours, s'ils ne portaient de l'eau et des « provisions. Il y a quelques fontaines, à la vérité, « au mont Horeb, mais tout le reste est sec et im- « praticable; plusieurs Arabes y tombent quel- « quefois morts de soif et de faim. Le premier de- « voir d'un législateur, tel qu'on nous représente « Mosé, est de pourvoir à la subsistance de son « peuple. »

Nous avouons à ces incrédules que, selon les règles de la prudence humaine, un général d'armée aurait tort de conduire sa troupe par des déserts : mais il ne s'agit point ici de raison, de prudence, de vraisemblance, de possibilité phy-

sique. Tout est au dessus de nous dans ce livre, tout est divin, tout est miracle; et puisque les Juifs étaient le peuple de Dieu, il ne devait rien leur arriver de ce qui est commun aux autres hommes. Ce qui paraîtrait absurde dans une histoire ordinaire est admirable dans celle-ci.

Alors Dieu dit à Mosé : Je vais leur faire pleuvoir des pains du ciel... Et Mosé dit à Aaron : Dites à l'assemblée des enfans d'Israël qu'ils se présentent devant le Seigneur; et ils virent la gloire du Seigneur qui parut dans une nuée; et Dieu dit à Mosé : Dis-leur que ce soir ils mangeront de la chair, et demain matin ils seront rassasiés, et vous saurez tous que je suis le Seigneur votre Dieu; et le soir donc tout le camp fut couvert de cailles, et le matin tous les environs furent chargés d'une rosée qui ressemblait à la bruine qui tombe sur la terre; et les enfans d'Israël ayant vu cela se disaient l'un à l'autre *Manhu;* et Mosé leur dit : C'est le pain que Dieu vous donne à manger.

Diodore de Sicile (liv. I, chap. LX) raconte qu'un roi d'Égypte, nommé Actisanès, fit autrefois couper le nez à une troupe de voleurs, qui avaient infesté de leurs brigandages toute l'Égypte dans le temps des guerres civiles, qu'il les relégua vers Rhinocolure à l'entrée de tous ces déserts. Rhinocolure en grec signifie *nez coupé*, et apparemment ce mot fut depuis la traduction du mot égyptien. Diodore dit qu'ils habitèrent le désert de Sin, et qu'ils firent des filets pour prendre des cailles dans le temps qu'elles passent vers ces climats.

Les incrédules, abusant également du texte de Diodore et de celui de l'Écriture sainte, croient apercevoir dans ce récit la véritable histoire des Juifs. Ils disent que les Juifs sont des voleurs de leur propre aveu; qu'il est très naturel qu'un roi d'Égypte, soit Actisanès, soit un autre, les ayant relégués dans un désert après leur avoir fait couper le nez, leur race ait conçu une haine implacable contre les Égyptiens, et qu'elle ait continué le métier de brigands qu'elle tenait de ses pères.

Pour la manne ils n'y trouvent rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'elle est un purgatif: ils disent que ce purgatif peut être moins fort que la manne de la Calabre, et qu'on peut s'y accoutumer à la longue; qu'on trouve encore de la manne dans ces déserts, mais que c'est une nourriture qui ne peut sustenter personne; et enfin ils nient le miracle de la manne comme tous les autres. Ils prétendent qu'il était aussi aisé à Dieu de les bien nourrir que de les mal nourrir; que si les hommes, les femmes et les enfans marchèrent trois jours entiers dans les sables brûlans du désert de Sin sans boire, les femmes et les enfans durent expirer par la soif; que non seulement Dieu se serait contredit lui-même en les conduisant ainsi lorsqu'il se déclarait leur protecteur et leur père, mais qu'il était leur cruel homicide; qu'il est impossible d'admettre dans Dieu tant de raison et tant de

cruauté. Quelques raisons qu'on leur dise, ils persistent dans leurs blasphèmes, et nous ne pouvons que les plaindre.

Cependant Amalec vint attaquer Israël au camp de Raphidim; et Mosé dit à Josué : Choisissez des combattans, et sortez du camp pour combattre Amalec; demain je me tiendrai sur le haut de la montagne avec la verge de Dieu dans ma main. Josué fit comme Mosé l'avait dit, et il combattit contre Amalec. Or Mosé, Aaron et Ur s'en allèrent au haut de la colline; et quand Mosé levait ses mains en haut, Israël était vainqueur; mais quand il laissait tomber un peu ses mains, Amalec l'emportait... Or Aaron et Ur lui soutinrent les mains de deux côtés; Josué donc mit en fuite Amalec et tua toute son armée; et Dieu dit à Mosé : Écrivez cela dans un livre, et dites la chose aux oreilles de Josué; car j'abolirai la mémoire d'Amalec sous le ciel.

Amalec était petit-fils d'Ésaü, et il occupa une partie de l'Idumée. Ses descendans devinrent la principale horde de l'Arabie déserte, et l'on prétend que ce fut la horde dont descendait Hérode qu'Antoine fit roi de Judée. Ces Amalécites furent très long-temps sans avoir de villes; mais leur vie errante endurcissait leurs corps et les rendait redoutables. Les critiques disent que ce n'était pas la peine de faire mourir dans des déserts le peuple juif, de peur qu'ils ne fussent attaqués par les Cananéens, puisqu'ils furent attaqués par des Arabes; et que cette bataille contre Amalec fut très inutile, puisque aucun des Israélites qui combattirent n'entra dans la terre promise, excepté

deux personnes : ils trouvent d'ailleurs que Mosé, Aaron et Ur se conduisirent en lâches, en se cachant sur une montagne pendant que leur peuple exposait sa vie. Ils ne songent pas que Mosé était un vieillard de quatre-vingts ans, et qu'Aaron en avait quatre-vingt-trois : que d'ailleurs Mosé tenait sa verge à la main, et qu'en levant les mains au Seigneur il rendait plus de services que tous les combattans ensemble.

Le chevalier Folard, qui a fait graver toutes les batailles dont le dictionnaire de dom Calmet est orné, a dessiné la bataille d'Amalec, et a placé Mosé, Aaron et Ur sur le sommet du mont Horeb. On voit dans la campagne des troupes disposées à peu près comme elles le sont aujourd'hui, des étendards semblables aux nôtres, et des chariots dont les roues sont armées de faux; ce qui n'est guère praticable dans ce désert.

Le texte nous apprend que Dieu ordonna à Mosé d'écrire cette bataille dans un livre. Il n'en faut point chercher d'autre que l'*Exode* même. C'est toujours beaucoup qu'il nous soit resté deux livres aussi anciens que la *Genèse* et l'*Exode*. En quelque temps qu'ils aient été écrits, ce sont des monumens très précieux; les critiques ne peuvent empêcher qu'on n'y retrouve une peinture des mœurs antiques et barbares. Il est à croire que, si nous avions quelques monumens des anciens

Toscans, des Latins, des Gaulois, des Germains, nous les lirions avec la curiosité la plus avide.

Au troisième mois depuis la sortie d'Égypte, les enfans d'Israël vinrent dans le désert de Sinaï, et Mosé monta vers Dieu, et Dieu l'appela du haut de la montagne, et lui dit : Va-t'en dire aux enfans d'Israël : Si vous écoutez ma voix, et, si vous observez mon pacte, vous serez mon peuple particulier par dessus les autres peuples... Je viendrai donc à toi dans une nuée épaisse, afin que ce peuple m'entende parlant à toi, et qu'il te croie à jamais. Va donc vers ce peuple, et qu'aujourd'hui et demain il lave ses vêtemens; et, lorsqu'ils seront prêts pour le troisième jour, Dieu descendra en présence de tout le peuple sur le mont Sinaï, et tu diras au peuple : Gardez-vous de monter sur la montagne, et de toucher même au pied de la montagne; quiconque touchera la montagne mourra de mort... Le troisième jour étant arrivé, voilà qu'on entendit des tonnerres, que les éclairs brillèrent, que la trompette fit un bruit épouvantable, et le peuple fut épouvanté, et Mosé parlait à Dieu, et Dieu lui répondait; et Mosé étant descendu vers le peuple lui raconta tout, et Dieu parla de cette manière.

Nos critiques remarquent d'abord que la bataille d'Amalec ne fut d'aucune utilité aux Juifs, et qu'il semble que cette bataille, dont ils doutent, ne soit rapportée dans l'*Exode* que pour inspirer de la haine contre les Amalécites, qui furent leurs ennemis du temps des rois. Ils fondent leurs sentimens sur ce que Dieu même, en parlant à Mosé, ne lui dit pas un mot de ce prétendu combat, et qu'il ne lui parle que de ce qu'il a fait aux Égyptiens. On lui fait proposer, disent-ils, les

conditions de son pacte avec les Hébreux, de la même manière que les hommes font entre eux des alliances. On fait descendre Dieu au son des trompettes, comme si Dieu avait des trompettes. On fait parler Dieu comme on ferait parler un crieur d'arrêts. Et il faut supposer que Dieu parlait égyptien, puisque les Hébreux ne parlaient pas d'autre langue, et qu'il est dit dans le psaume LXXX, que les Juifs furent étonnés de ne point entendre la langue qu'on parlait au delà de la mer Rouge. Toland assure qu'il est visible que tous ces livres ne furent écrits que long-temps après par quelque prêtre oisif, comme il y en a tant eu, dit-il, parmi nous aux douzième, treizième et quatorzième siècles; et qu'il ne faut pas ajouter plus de foi au *Pentateuque* qu'aux livres des sibylles, qui furent regardés comme sacrés pendant des siècles.

Tous ces blasphèmes font horreur à toute ame persuadée et timorée. Il n'est pas plus surprenant que Dieu ait parlé sur le mont Sinaï au son des trompettes, qu'il ne l'est d'ouvrir la mer Rouge pour faire enfuir son peuple, et pour submerger toute l'armée égyptienne. Si on nie un prodige, on est forcé de les nier tous. Or il n'est pas possible, selon les commentateurs les plus accrédités, que tous ces livres ne soient qu'un tissu de mensonges grossiers. Il est vrai que les premières his-

toires théologiques des brachmanes, des prêtres de Zoroastre, de ceux d'Isis, de ceux de Vesta, ne sont que des recueils de fables absurdes; mais il ne faut pas juger des livres hébreux comme des autres. On a beau dire que, si le *Pentateuque* fut écrit dans le désert, il ne pouvait l'être qu'en égyptien, et que les Hébreux n'étant point encore entrés dans le pays des Cananéens, ils ne purent savoir la langue de ces peuples, qui fut depuis la langue hébraïque : en quelque langue que Mosé ou Moïse ait écrit dans le désert, il est aisé de supposer que le *Pentateuque* fut traduit après dans la langue de la Palestine, qui était un idiome du syriaque, puisqu'il fut traduit ensuite en chaldéen, en grec, en latin et long-temps après en ancien gothique. Les objections des incrédules sont récentes; et ce livre aurait 2290 ans d'antiquité, quand même il n'aurait été compilé que du temps d'Esdras comme les critiques le prétendent. Il serait presque aussi ancien que la république romaine établie après les Tarquins. Les incrédules répondent qu'un livre, pour être ancien, n'en est pas plus vrai; qu'au contraire, presque tous les anciens livres étant écrits par des prêtres, et étant extrêmement rares, chaque auteur se livrait à son imagination, et que la saine critique était entièrement inconnue. Cette manière de penser renverserait tous les fondemens

de l'ancienne histoire dans tous les pays du monde; on ne saurait plus sur quoi compter. Il faudrait douter de l'histoire de Cyrus, de Crésus, de Pisistrate, de Romulus, de tout ce qui s'est passé dans la Grèce avant les Olympiades; et ce scepticisme universel ne ferait qu'un chaos indébrouillable de toute l'antiquité.

Tu ne feras aucun ouvrage de sculpture, ni aucune image de ce qui est dans le ciel en haut, ni dans la terre en bas, ni dans les cieux sous la terre.

Je suis ton Dieu fort, je suis le Dieu jaloux, punissant les iniquités des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération de tous ceux qui me haïssent, fesant miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment...

Tu ne monteras point à mon autel par des degrés, afin de ne point découvrir ta nudité...

Si quelqu'un frappe son esclave ou sa servante, et s'ils meurent entre ses mains, il sera coupable d'un crime; mais si son esclave survit un jour ou deux, il ne sera sujet à aucune peine, parce que l'esclave est le prix de son argent...

Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied...

Si un taureau frappe de ses cornes un homme ou une femme, on lapidera le taureau, et on ne mangera point sa chair...

Vous punirez de mort les magiciens, celui qui aura fait le coït avec une bête, celui qui sacrifie aux dieux...

Tu ne diras point de mal des dieux, et tu ne maudiras point les princes de ton peuple...

Tu ne différeras point à payer les dîmes...

Nous n'avons spécifié ici de toutes les premières lois juives que celles contre lesquelles nos

adversaires s'élèvent avec le plus de témérité. Si on les en croit, la défense de faire aucune image n'a jamais été observée. Mosé lui-même fit sculpter des chérubs, des bœufs ou des veaux, qu'il plaça sur l'arche ambulatoire. Il fit faire un serpent d'airain. Salomon mit des veaux de bronze dans le temple qu'il fit bâtir.

Les incrédules ne peuvent souffrir que Dieu s'annonce comme puissant et jaloux. Ils disent que rien ne rabaisse l'Être tout puissant, comme de lui faire dire toujours qu'il est puissant; et que c'est bien pis de lui faire dire qu'il est jaloux; que ce livre ne parle jamais de Dieu que comme d'une divinité locale qui veut l'emporter sur les autres divinités, et qu'on nous le représente comme les dieux des Grecs, jaloux les uns des autres.

La punition dont on menace la troisième et la quatrième génération innocente d'un aïeul coupable leur semble une injustice atroce, et ils prétendent que cette vengeance exercée sur les enfans est une des preuves que les Juifs n'ont jamais connu l'immortalité de l'ame et les peines après la mort, que vers le temps des pharisiens. C'est l'opinion du docteur Warburton et de plusieurs théologiens qui ont abusé de leur science. Arnauld dit positivement la même chose, quoiqu'il n'en tire pas les mêmes conséquences que l'absurde Warburton.

La peine de mort contre les magiciens prouve que les Juifs croyaient à la magie : et comment n'y auraient-ils pas cru, s'ils avaient vu les miracles des magiciens de Pharaon, et si Joseph avait fait des opérations magiques avec sa tasse ?

On tire de la punition du coït avec les bêtes une preuve que les Juifs étaient fort enclins à cette abomination.

On croit trouver de la contradiction entre l'ordre de mettre à mort ceux qui auront sacrifié aux dieux, et la défense de parler mal des dieux.

On prétend que l'ordre de payer exactement les décimes, avant qu'il y eût des lévites et des décimes, est une preuve que cela fut écrit dans des temps postérieurs par quelques prêtres intéressés à la dîme.

La vengeance exercée sur la quatrième génération semblerait abolie dans le *Deutéronome* : « Les « pères ne mourront point pour leurs enfans, ni « les enfans pour leurs pères. » La première loi est une menace de Dieu; et la seconde est une loi positive qui suppose qu'on ne doit point faire pendre le fils pour le père : mais cette loi n'empêche pas que Dieu ne soit toujours supposé punir jusqu'à la quatrième génération.

La défense de dire du mal des dieux peut s'entendre des juges et des prêtres, qui sont souvent appelés dieux dans l'Écriture.

J'envertai la terreur de mon nom au devant de vous; j'exterminerai tous les peuples chez lesquels vous irez. J'enverrai d'abord des frelons et des guêpes qui mettront en fuite le Hévéen, le Cananéen, l'Éthéen. Les limites de votre terre seront depuis la mer Rouge jusqu'à la mer de la Palestine, et jusqu'au fleuve de l'Euphrate; je livrerai entre vos mains tous les habitans de la terre, et je les chasserai de devant votre face... Quand tu feras le dénombrement des enfans d'Israël, ils donneront tout le prix de leur ame au Seigneur, et il n'y aura point de plaie parmi eux quand ils auront été dénombrés, et tous ceux qui auront été dénombrés donneront la moitié d'un sicle, selon la valeur du sicle du temple. Le sicle vaut vingt oboles, et la moitié du sicle sera offerte au Seigneur.

Dieu ne cesse de promettre aux Juifs qu'il combattra pour eux, et que tout fuira devant eux. Il ajoute qu'il enverra des frelons et des guêpes pour leur préparer la victoire. Ce n'est point une figure dont se sert l'auteur sacré; car Josué, avant de mourir, dit expressément que Dieu a envoyé devant eux des frelons et des guêpes. Le livre de la *Sagesse* le dit aussi long-temps après. L'histoire ancienne parle en effet de plusieurs peuples d'Asie qui furent obligés de quitter leur pays où ces animaux s'étaient excessivement multipliés. On a dit même que les peuples de la Chalcide avaient été chassés par des mouches. On en a dit autant des peuples de la Mysie. Il y a eu deux provinces de Chalcide en Syrie: on ne sait dans laquelle le fléau des mouches put chasser les habitans. Il y a

eu aussi plusieurs Mysies dans l'Asie mineure et dans le Péloponèse. Il n'est pas croyable que les peuples d'aucune de ces provinces se soient laissé chasser par des mouches : mais ce qui est fable dans la mythologie peut devenir une vérité historique dans les livres saints, parce que Dieu fesait pour son peuple ce qu'il ne fesait pas pour des peuples profanes qui lui étaient étrangers.

Dieu promet ici aux Juifs qu'il les rendra maîtres de tout le pays depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Euphrate : or il y a vingt degrés en longitude, dans la latitude du trentième degré, depuis la Méditerranée par la terre de Canaan jusqu'à l'Euphrate. Et quand on ne compterait que vingt lieues par degré, cela devait composer un empire de quatre cents lieues de long. Il est démontré, disent les critiques, que les Juifs ont été bien loin de posséder un si vaste pays. Cela est vrai : mais aussi Dieu tantôt promet, et tantôt menace; et il se relâche de ses menaces, et il retranche de ses promesses, selon sa miséricorde ou sa justice. Ainsi il ne faut pas prendre toujours à la lettre tout ce qui est annoncé dans l'Écriture, mais considérer que les prédictions sont conditionnelles. Les critiques ne seront pas contens de cette explication, qui est pourtant la seule qu'on puisse donner.

On demande comment le sicle dans le désert

peut être évalué par le sicle du temple, qui ne fut bâti que cinq cents ans après, selon la supputation hébraïque. On croit qu'il y a ici un prodigieux anachronisme, et que c'est une nouvelle preuve que tous ces livres ne furent écrits qu'après que le temple fut bâti. On répond que par le mot du temple il faut entendre le tabernacle de l'arche de l'alliance : et si les critiques répliquent que l'arche d'alliance n'avait pas encore été construite, il est aisé de dire qu'on parle ici par anticipation; et alors on ne trouvera aucune contradiction dans le texte.

Prenez des aromates, pour le poids de cinq cents sicles de myrrhe, deux cent cinquante sicles de cinnamome, pour deux cent cinquante sicles de canne, cinq cents sicles de casse *; vous en ferez une huile sainte selon l'art du parfumeur; quiconque y touchera sera sanctifié; et quiconque en fera de pareille, et en donnera à un étranger, sera exterminé.

Dieu dit aussi à Mosé : Prends tous ces aromates, ajoute-s-y du stacté, de l'onyx, du galbanum, de l'encens... Tout homme qui en fera de semblables, pour en sentir l'odeur, sera exterminé.

On fait des difficultés sur cette prodigieuse quantité de parfums, et sur leur nature. Le cinnamome n'est pas connu. On prétend que c'est de la cannelle : mais plusieurs auteurs disent que la

* *Casia* ne signifie certainement pas de la casse. Claudien, épithalame d'Honorius, met dans l'appartement de Vénus *casiæ matura seges*. Il n'eût certainement pas songé à l'approvisionner de casse. On s'accorde à reconnaître que *casia* signifie de la cannelle.

cannelle est la canne, d'autres disent que c'est la casse, *casia*, qui est la cannelle véritable. La plupart de ces drogues viennent des Indes. On est en peine de savoir comment les Juifs, dans leurs déserts, purent avoir tant de marchandises précieuses. La réponse est qu'ils les avaient emportées d'Égypte. La peine de mort pour quiconque ferait une composition de ces parfums, seulement pour avoir le plaisir innocent de les sentir, semble une loi injuste et barbare; mais c'est sans doute parce que ces drogues, étant destinées pour le tabernacle qu'on devait faire, ne devaient point être profanées.

Et le Seigneur, ayant achevé tous ces discours sur le mont Sinaï, donna à Mosé deux tables de pierre contenant son témoignage écrit avec le doigt de Dieu.

Les deux tables de pierre, écrites ou gravées par le doigt de Dieu même, ont donné lieu à d'étranges blasphèmes. « Dieu, a-t-on dit, est tou-« jours représenté dans ce livre comme un homme « qui parle aux hommes, qui va, qui vient, qui « se venge, qui est jaloux, qui donne des lois, « et enfin qui les écrit; rien ne paraît plus gros-« sier et plus fabuleux : ces deux tables de pierre « sont une imitation des deux marbres sur les-« quels l'ancien Bacchus avait écrit ses lois, « comme le passage de la mer Rouge est une imi-

« tation visible de la fable de Bacchus, qui passa
« la mer Rouge à pied sec pour aller aux Indes
« avec toute son armée. Les fables arabes sont
« prodigieusement antérieures à celles de Mosé.
« Bacchus avait été élevé dans ces déserts avant
« que Mosé les parcourût. Il fit tous les miracles
« que les Juifs s'attribuent, et deux rayons lui
« sortaient de la tête comme à Mosé, en témoi-
« gnage de son commerce continuel avec les dieux;
« ils portèrent tous deux ce nom de Mosé, qui
« signifie *échappé de l'eau*. Les Juifs, qui n'ont
« jamais rien inventé, ont tout copié très tard. »
C'est ce que les critiques objectent.

Il est vrai qu'on retrouve dans la fable de Bacchus beaucoup de traits qui sont dans l'histoire juive depuis Noé jusqu'à Josué, mais il vaut mieux croire que les Arabes et les Grecs ont été les copistes que de penser que les Hébreux ne furent que des plagiaires. La fable de Bacchus ne fut pas d'abord donnée pour une histoire sacrée; elle ne fut le fondement des lois ni en Arabie ni en Grèce : au lieu que la loi de l'*Exode* est encore celle des Juifs. Nous avouons que Bacchus fut adoré, et eut des prêtres : mais nous préférons un ministre du Dieu de vérité à ceux qui sont devenus les dieux du mensonge.

Or le peuple, voyant que Mosé tardait à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron, et dit : Lève-toi,

fais-nous des dieux qui marchent devant nous; car nous ignorons ce qui est arrivé à cet homme qui nous a fait sortir de l'Égypte; et Aaron leur dit : Prenez vos boucles d'oreilles, et celles de vos fils et de vos filles; et le peuple ayant apporté ses boucles d'oreilles, il en fit un veau d'or en fonte, et ils dirent : Voilà tes dieux, ô Israël!... et Aaron dressa un autel devant le veau; et dès le matin on lui offrit des holocaustes. Alors le Seigneur parla à Mosé, et lui dit : Va, et descends. Et lorsque Mosé fut arrivé près du camp, il vit le veau et les danses; et de colère il jeta les tables et les brisa; et prenant le veau qu'ils avaient fait, il le mit au feu, et le réduisit en poudre, et répandit cette poudre dans l'eau, et en donna à boire aux fils d'Israël; puis Mosé se mit à la porte du camp, et dit : Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi : et les enfans de Lévi s'assemblèrent autour de lui, et il leur dit : Voici ce que dit le Seigneur : Allez, et revenez d'une porte à l'autre par le milieu du camp, et que chacun tue son frère, son ami et son prochain.

Le texte hébreu porte : Il fit un veau au burin, et il le jeta en fonte; mais c'est une transposition; on jette d'abord en fonte, et ensuite on répare au burin, ou, pour parler plus proprement, au ciseau. Il est très vrai qu'il est impossible de jeter un veau d'or en fonte, et de le réparer en une nuit. Il faut au moins trois mois d'un travail assidu pour achever un tel ouvrage, et il n'y a pas d'apparence que les Juifs, dans un désert, eussent des fondeurs d'or, qui ne se trouvent que dans de grandes villes : il n'est pas concevable que trois millions de Juifs, qui venaient de voir et d'entendre Dieu lui-même au milieu des trompettes

et des tonnerres, voulussent si tôt, et en sa présence même, quitter son service pour celui d'un veau. Nous ne dirons pas, comme les incrédules, que c'est une fable absurde, imaginée après plusieurs siècles par quelque lévite pour donner du relief à ses confrères, qui punirent si violemment le crime des autres Israélites, à Dieu ne plaise que nous adoptions jamais de tels blasphèmes! Quelque difficulté que nous trouvions à expliquer un événement si hors de la nature, nous ne pouvons soupçonner un lévite d'avoir ajouté quelque chose au texte sacré. Nous regardons seulement cette histoire prodigieuse comme les autres choses encore plus prodigieuses que Dieu fit pour exercer sa justice et sa miséricorde sur son peuple juif, le seul peuple avec lequel il habitait continuellement, délaissant pour lui tous les autres peuples.

Cet article n'est pas le moins difficile de la sainte Écriture. Il faut convenir d'abord que l'on ne peut réduire l'or en poudre en le jetant au feu; c'est une opération impossible à tout l'art humain : tous les systèmes, toutes les suppositions de plusieurs ignorans qui ont parlé au hasard des choses dont ils n'ont pas la moindre connaissance, sont bien loin de résoudre ce problème. L'or potable dont ils parlent, c'est de l'or qu'on a dissous dans de l'eau régale; et c'est le plus violent

des poisons, à moins qu'on n'en ait affaibli la force; encore ne dissout-on l'or que très imparfaitement; et la liqueur dans laquelle il est mêlé est toujours très corrosive : on pourrait aussi dissoudre de l'or avec du soufre; mais cela ferait une liqueur détestable qu'il serait impossible d'avaler. Si donc on demande par quel art Mosé fit cette opération, on doit répondre que c'est par un nouveau miracle que Dieu daigna faire, comme il en fit tant d'autres. Tout ce que dit là dessus dom Calmet est d'un homme qui ne sait aucun principe de chimie.

Mosé fait ici une autre action, qui n'est pas absolument impossible : il se met à la tête de la tribu de Lévi, et tue vingt-trois mille hommes de sa nation, qui tous sont supposés être bien armés, puisqu'ils venaient de combattre les Amalécites. Jamais un peuple entier ne s'est laissé égorger ainsi sans se défendre : il n'est point dit que les lévites fussent exempts de la faute de tout le peuple; il n'est point dit qu'ils eussent un ordre exprès de Dieu de massacrer leurs frères; et un ordre exprès de Dieu semble nécessaire pour justifier cette boucherie incroyable. Le texte porte que les lévites passèrent d'une porte du camp à l'autre : il n'est guère possible que trois millions de personnes aient été dans un camp, et que ce camp eût des portes, dans un désert où il n'y eut

jamais d'arbres; mais c'est une faible remarque en comparaison de la barbarie avec laquelle Mosé dit aux lévites : Vous avez consacré aujourd'hui vos mains au Seigneur, chacun de vous a tué son fils ou son frère afin que Dieu vous bénisse. Il eût été plus beau sans doute à Mosé de se dévouer pour son peuple, comme on le dit des Codrus et des Curtius. Adorons humblement les voies du Seigneur, mais gardons-nous de louer la fureur abominable de ces lévites, qui ne doit jamais être imitée pour quelque cause que ce puisse être.

Le Seigneur frappa donc le peuple pour le crime du veau qu'avait fait Aaron; et le Seigneur parla donc à Mosé, et lui dit : Va, pars de ce lieu, et entre dans le pays que j'ai juré de donner à Abraham, à Isaac et à Jacob, et j'enverrai un ange pour chasser les Cananéens, les Amorrhéens, les Éthéens, les Hévéens, les Phéréséens et les Jébuséens... Or le Seigneur parlait à Mosé face à face, comme un homme parle à son ami... Puis le Seigneur lui dit : Je marcherai devant toi, et je te procurerai du repos... Mosé repartit : Fais-moi voir ta gloire. Dieu répondit : Je te montrerai tous les biens, et en passant devant toi, je te ferai voir ma gloire : je crierai moi-même en prononçant mon nom; je ferai miséricorde à qui je voudrai; et il dit de plus : Tu ne pourras voir ma face, car nul homme ne me verra sans mourir; mais il y a une façon de me voir; tu te mettras sur le rocher, et, quand ma gloire passera, je te mettrai dans une fente du rocher, et je te cacherai de ma main : tu verras mon derrière, mais tu ne pourras pas voir mon visage.

Le texte dit expressément que Dieu frappa tout le peuple pour le péché d'Aaron; et non seule-

ment Aaron est épargné, mais il est fait ensuite grand-prêtre; ce n'est point là l'idée que nous avons de la justice ordinaire. Ce sont des profondeurs que nous devons adorer. Plusieurs théologiens ont observé que les deux premiers pontifes de l'ancienne loi et de la nouvelle ont tous deux commencé par une apostasie. Leur repentir leur a tenu lieu d'innocence; mais il n'est point dit expressément qu'Aaron eût demandé pardon à Dieu de son crime; au lieu qu'il est dit que saint Pierre expia le sien par ses larmes, quoiqu'il fût infiniment moins coupable qu'Aaron.

Quelques uns ont remarqué, non sans malignité, que Dieu dit d'abord qu'il enverra un ange pour chasser les Cananéens, et qu'ensuite il dit qu'il ira lui-même; mais il n'y a point là de contradiction : au contraire, c'est peut-être un redoublement de bienfaits pour consoler le peuple de la perte des vingt-trois mille hommes qu'on vient d'égorger.

Il n'est pas si aisé d'expliquer ce que l'auteur entend quand Mosé demande à Dieu de lui faire voir sa gloire. Il semble qu'il l'a vue assez pleinement et d'assez près, quand il a conversé avec Dieu pendant quarante jours sur la montagne, qu'il a vu Dieu face à face, et que Dieu lui a parlé comme un ami à un ami. Dieu lui répond : Vous ne pouvez voir ma face, « car nul homme ne me

« verra sans mourir. » C'était en effet l'opinion de toute l'antiquité, comme nous l'avons vu, qu'on mourait quand on avait vu les dieux. S'il est permis de joindre ici le profane au sacré, on peut remarquer que Sémélé mourut pour avoir voulu voir Zeus, que nous nommons Jupiter, dans toute sa gloire. Il faut supposer que quand Mosé parla à Dieu face à face, comme un ami à un ami, il y avait entre eux une nuée pareille à celle qui conduisait les Hébreux dans le désert; autrement ce serait une contradiction inexplicable; car ici Dieu ne lui permet point de voir sa face sans voile, il lui permet seulement de voir son derrière. Ces choses sont si éloignées des opinions, des usages, des mœurs qui règnent aujourd'hui sur la terre, qu'il faut, en lisant cet ouvrage divin, se regarder comme dans un autre monde. Nous sommes bien loin d'oser comparer les poëmes d'Homère à l'Écriture sainte, quoique Eustathe l'ait fait avec succès; mais nous osons dire que dans Homère il n'y a pas deux actions qui aient la moindre ressemblance avec ce que nous voyons de nos jours; et c'est cèla même qui rend les poëmes d'Homère très précieux. L'ancien *Testament* l'est plus encore.

Lorsque Mosé sortait du tabernacle, les Israélites voyaient que sa face était cornue; mais il couvrait son visage quand il avait à leur parler... Tout l'or que l'on employa pour les ouvrages du sanctuaire, et tout ce qui fut offert par le peuple,

fut de vingt-neuf talens sept cent trente sicles, selon l'évaluation du sanctuaire; et il fut offert, par tous ceux qui étaient au dessus de vingt ans, la somme de cent talens d'argent... On fit aussi les vêtemens dont Aaron devait se revêtir, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de lin, et on lui fit un éphod d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de lin; et on coupa des feuilles d'or, qu'on réduisit en fils d'or mince, et on tailla deux pierres d'onyx enchâssées dans de l'or, sur lesquelles on grava les noms des enfans d'Israël. Le rational fut orné de quatre rangs de pierres précieuses enchâssées dans de l'or : sardoine, topaze, émeraude, escarboucle, saphir, jaspe, ligure, agate, améthyste, chrysolite, onyx et béril.

Les interprètes entendent, par cornue, des rayons. C'est ici que plusieurs commentateurs, et surtout Vossius, Bochart et Huet, comparent ce qu'on dit de Bacchus avec ce qui est vrai de Mosé. Nous avons déja observé qu'il sortait des rayons du front de Bacchus : ils trouvent entre ces deux héros de l'antiquité une ressemblance entière. Calmet pousse le parallèle encore plus loin qu'eux. Il dit que Mosé, Bacchus et Chosé, divinité arabe, ne sont qu'une même personne. Il est constant que Bacchus était une divinité arabe : il descendait, dit-on, de Chus, et on l'appelait Bacchus ou Jacchus, ce qui signifiait le dieu Chus. *Voyez* notre remarque, pages 192 et 193.

Pour construire l'arche d'alliance, qui était de bois de setim, de trois pieds et demi de long, de deux pieds de large, et de deux pieds et demi de

haut, le texte dit qu'on donna vingt-neuf talens et sept cent trente sicles d'or, et cent talens d'argent. Or le talent d'or est évalué aujourd'hui à cent quarante mille livres, et le talent d'argent à six mille livres de France. Cela composait la somme exorbitante de quatre millions six cent soixante-huit mille sept cent soixante livres, sans compter les pierres précieuses; mais il faut considérer qu'il est dit qu'on entoura cette arche d'ornemens d'or, que le chandelier était d'or, que tous les vases étaient d'or, qu'il y avait un autel des parfums couvert d'or, et que les bâtons qui portaient cet autel et cette arche étaient aussi couverts d'or, et que l'ouvrage surpassait encore la matière. Les lecteurs sont surpris de voir dans un désert, où l'on manquait de pain et d'habits, une magnificence que l'on ne trouverait pas chez les plus grands rois : c'est encore un prétexte aux incrédules de supposer que la description de ce superbe tabernacle fut prise en partie du temple de Salomon, et qu'encore même le sanctuaire de ce temple ne fut jamais si superbe, et que les Juifs ont toujours tout exagéré. Cependant, si l'on accorde que les Juifs avaient volé tous les vases d'or et d'argent de la Basse-Égypte, et qu'ils avaient chez eux d'excellens ouvriers formés à l'école des maîtres égyptiens, alors l'impossibilité physique disparaîtra. Et d'ailleurs tout est mira-

culeux, comme nous l'avons dit, chez le peuple de Dieu. C'est là le grand point; et si les Philistins, dans la suite, ne prirent pas toutes ces richesses quand ils battirent le peuple de Dieu et qu'ils prirent leur coffre sacré, c'est encore un grand miracle, car les Philistins étaient aussi brigands que les Juifs, et de plus, le coffre sacré juif appartenait à leurs vainqueurs.

LÉVITIQUE.

LÉVITIQUE.

Le Seigneur parla encore à Mosé, et lui dit : Prends Aaron avec ses enfans, et assemble tout le peuple ; et Mosé posa la tiare sur la tête d'Aaron, et lui mit sur le front la lame d'or sacrée... et Mosé, ayant égorgé un belier, en mit le sang sur le bout de l'oreille d'Aaron et de ses fils, et des autres prêtres, et sur les pouces de leur main droite, et sur les pouces de leur pied droit, et répandit le reste du sang autour de l'autel.

Il ne faut ~~pas s'étonner~~ que Mosé ou Moïse installe son frère et le consacre, et qu'il sanctifie toutes ces cérémonies communes à toutes les nations ; car il n'y avait guère alors que l'Inde, et la Chine inconnue, qui ne sacrifiassent pas des animaux à la Divinité. Toutes les cérémonies des autres peuples se ressemblaient pour le fond : les prêtres se couvraient de sang ; ils fesaient l'office de bouchers ; et ils prenaient pour eux la meilleure partie des bêtes immolées. Calmet dit sur cet article que la consécration du grand-prêtre des Romains se fesait avec des cérémonies encore plus extraordinaires. Ce pontife, « couvert d'un « habit tout de soie, était conduit dans un sou- « terrain, où il recevait tout le sang d'un taureau « par des trous faits à des planches, etc. ; » et il cite sur cela des vers de Prudence. Calmet prend ici

la cérémonie du taurobole pour la consécration du *Pontifex Maximus.* Jamais aucun prêtre chez les Romains ne porta un habit de soie : la soie ne commença à être un peu connue que sur la fin de l'empire d'Auguste.

Dieu parla encore à Mosé, et dit : Va déclarer aux enfans d'Israël que voici de tous les animaux de la terre ceux qu'ils pourront manger... Le lièvre est impur, quoiqu'il rumine, parce qu'il n'a pas le pied fendu. Le cochon est aussi impur, parce qu'ayant le pied fendu il ne rumine pas. Vous ne mangerez ni aigle, ni griffon, ni vautour, ni chat-huant, ni milan, ni cormoran, ni onocrotale; ce qui vole et marche sur quatre pieds vous sera en abomination... vous ne mangerez point de sauterelles.

Les Égyptiens furent, dit-on, les premiers qui firent cette distinction des animaux purs et des impurs, soit par principe de santé, soit par économie, soit par superstition. Le cochon était impur chez eux, non pas parce qu'il ne rumine point, mais parce qu'il est souvent attaqué d'une espèce de lèpre, et que l'on crut qu'il était la première cause de la peste à laquelle l'Égypte est si sujette.

Le lièvre fut regardé comme impur chez les Juifs : ils se trompèrent en croyant qu'il rumine, et en prenant le mouvement de ses lèvres pour l'action de ruminer.

La loi déclare abominable ce qui marche sur quatre pates et qui vole : il faut entendre que s'il

y avait de tels animaux, ils seraient déclarés impurs : car nous ne connaissons point de telles bêtes. Il n'y en a jamais eu que dans l'invention des peintres et des sculpteurs qui ont représenté des hiéroglyphes.

On ne sait pas pourquoi la sauterelle est déclarée impure, puisque saint Jean-Baptiste s'en nourrissait dans le désert.

Le texte parle encore de beaucoup d'animaux qu'on ne connaît point, comme du griffon, de l'ixion, qui sont des animaux fabuleux.

Dieu parla encore à Mosé et à Aaron, disant : Tout homme dont la peau et la chair aura changé de couleur, avec des pustules comme luisantes, sera amené devant Aaron le prêtre, ou à quelqu'un de ses enfans, lequel, quand il aura vu la lèpre sur la peau, et les poils devenus blancs, et les marques de la lèpre plus enfoncées que le reste de la chair, il jugera que c'est la lèpre.

Il y a plus de trente maladies de la peau, et le nom de lèpre est un nom général : depuis la simple gratelle jusqu'au cancer, toutes ces maladies prennent des noms différens. Les critiques ont trouvé étrange qu'on envoyât les lépreux aux prêtres, au lieu de les envoyer aux médecins : ce qui fait voir, disent-ils, qu'il n'y avait point de médecins dans un pays aride, et dans un climat malsain qui produit tant de maladies. Les Juifs surtout devaient être infectés de diverses sortes

de lèpres dans des déserts de sable où l'on ne trouvait que quelques puits d'une eau bitumineuse et nitreuse, qui augmentait encore ces maladies dégoûtantes. Dom Calmet, dans sa dissertation sur la lèpre, prétend que ces maladies sont causées par « de petits vers qui se glissent entre « cuir et chair. » Calmet n'était pas médecin; les œufs des vers dont la terre est pleine se mettent quelquefois dans les ulcères de la chair, mais ils n'en sont pas la cause... Nous avons eu plusieurs charlatans qui ont fait accroire que toutes les maladies étaient causées par des vers, et que, chaque espèce d'animaux étant dévorée par une autre espèce, on pouvait faire manger les vers de l'apoplexie et de l'épilepsie par des vers anti-apoplectiques et anti-épileptiques. Que de charlatans de toute espèce! et que n'a-t-on pas inventé pour tromper les hommes, et pour se rendre maître de leurs corps et de leurs ames!

Dieu parla encore à Mosé et à Aaron, disant : Quand vous serez en Canaan, s'il se trouve un bâtiment infecté de lèpre, le maître de la maison en avertira le prêtre... si la lèpre persévère et si la maison est impure, elle sera détruite aussitôt, et on en jettera les pierres, les bois et toute la poussière hors de la ville dans un endroit immonde.

Il faut pardonner à un peuple aussi grossier et aussi ignorant que le peuple juif cette imagination de la lèpre des maisons. Il n'y a point de

muraille qui ne change de couleur, et dans laquelle il ne se loge quelques petits insectes. On voit même dans nos villes plusieurs de cès murs noircis, et remplis de ces animaux presque imperceptibles, comme le sont presque tous nos fromages au bout d'un certain temps, car les œufs de tous ces petits animaux innombrables sont portés par le vent, éclosent ensuite dans toutes les viandes, dans les fruits, dans l'écorce des arbres, dans les feuilles, dans les sables, dans les pierres, dans les cailloux. Rien ne serait plus ridicule que de couper ces arbres, et d'abattre ces maisons, parce que ces petits animaux microscopiques, qui vivent très peu de temps, s'y sont cachés. Ce n'est point d'ailleurs dans les pays chauds que les murailles se couvrent quelquefois d'une moisissure à laquelle des insectes innombrables s'attachent; c'est dans nos pays humides qu'une mousse imperceptible croît sur les vieilles murailles, et sert de logement et d'aliment à des insectes, lesquels d'ailleurs ne sont nullement dangereux.

L'idée de dom Calmet que l'espèce de lèpre la plus maligne était la vérole, et que Job en était attaqué, est encore plus insoutenable : la vérole était incontestablement une maladie particulière aux îles de l'Amérique si long-temps inconnues. Le professeur Astruc l'a démontré.

C'est une chose plaisante de voir Calmet donner

la torture à quelques anciens auteurs, pour leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit; il va jusqu'à vouloir trouver la *vérole* dans ces vers de Juvénal :

« . . . . Sed podice levi
« Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ. »
Sat. II, v. 12.

Il ne voit pas que ces vers ne signifient autre chose qu'une opération faite par un médecin à un infame débauché, dont l'anus avait contracté des ecchymoses par les efforts d'un autre libertin, qui avait blessé ce misérable en commettant le péché contre nature; ce qui n'a pas plus de rapport à la vérole qu'un cor au pied. Il tord un passage de la trente-septième ode d'Horace :

« Contaminato cum grege turpium
« Morbo virorum. »
L. I, od. 37.

Horace peint ici Cléopâtre accompagnée de ses eunuques, et ne prétend point du tout que cette reine et ses eunuques eussent la vérole. César et Antoine, aussi débauchés qu'elle, n'en furent jamais soupçonnés.

Si quelqu'un des enfans d'Israël veut prendre à la chasse quelque oiseau dont il est permis de manger, qu'il en répande tout le sang; car l'ame de toute chair est dans le sang; c'est pourquoi vous ne mangerez le sang d'aucun animal, parce que l'ame de toute chair est dans le sang, et quiconque en mangera sera puni de mort.

Les critiques disent qu'il est impossible d'obéir à cette loi. En effet, quelque soin qu'on prenne de saigner un animal, il reste nécessairement une grande partie de son sang dans les petits vaisseaux, laquelle n'a plus la force de passer par les valvules, et qui, ne circulant plus, reste dans toutes les petites veines.

Une remarque plus importante est que l'ame est toujours prise dans le *Pentateuque* pour la vie; tout animal qui perd tout ce qu'il peut perdre de son sang est mort. D'ailleurs l'ame de tous les animaux, et même celle de l'homme étant toujours mise à la place de la vie, cela semble justifier le système audacieux de l'évêque Warburton, que l'immortalité de l'ame était absolument inconnue aux premiers Juifs. Si ce système était vrai, ce serait une nouvelle preuve de la grossièreté de ce peuple. Car toutes les nations puissantes dont il était entouré, Égyptiens, Syriens, Chaldéens, Persans, Grecs, poussaient la créance de l'immortalité de l'ame jusqu'à la superstition. Ils admettaient tous des récompenses et des peines après la mort, comme nous l'avons dit. C'est le plus beau et le plus utile dogme de tous les législateurs. Il est difficile de rendre raison pourquoi les lois portées dans l'*Exode*, dans le *Lévitique*, dans le *Deutéronome*, ne parlent jamais de ce dogme terrible, qui seul peut mettre un frein aux crimes

secrets. C'est surtout cette ignorance de l'immortalité de l'ame qui a fait croire à quelques critiques que les Juifs n'avaient jamais rien su de la théologie égyptienne, et qu'ils n'en avaient vu que quelques cérémonies dans la Basse-Égypte orientale, vers le mont Casius et vers le lac Sirbon; que ces Juifs n'étaient originairement que des voleurs arabes, qui, ayant été chassés, allèrent s'emparer avec le temps d'une partie de la Palestine, et composèrent ensuite leur histoire comme toute histoire ancienne a été composée, c'est-à-dire très tard, et avec des fictions tantôt ridicules, tantôt atroces. Nous insistons sur cette idée, parce qu'elle est malheureusement très répandue, et que de très savans hommes, abusant de leur science et de leur esprit, ont rendu cette idée trop vraisemblable à ceux qui ne sont pas éclairés par la grace. Cette opinion de tant de savans sur le malheureux peuple juif est trop dangereuse à la religion chrétienne pour que nous ne la réfutions pas. Ils disent que le christianisme et le mahométisme étant fondés sur le judaïsme sont des enfans superstitieux d'un père plus superstitieux encore; que Dieu, le créateur et le père de tous les hommes, n'a pu se communiquer familièrement à une horde d'Arabes voleurs, et abandonner si long-temps le reste du genre humain; ils croient que c'est offenser Dieu de penser qu'il

parla continuellement à des Juifs, et qu'il fit un pacte avec eux. Nous renvoyons ces incrédules aux preuves convaincantes que nous ont données tous les pères; et parmi les modernes, aux écrits des Sherlock, des Abbadie, des Jaquelot, des Houteville.

Les enfans d'Israël ne sacrifieront plus d'hosties aux velus avec lesquels ils ont forniqué.

C'est ici un des passages de la sainte Écriture les plus délicats à commenter. On entend par les velus les boucs auxquels on sacrifiait dans le nome de Mendès en Égypte. On ne doute pas que plusieurs Égyptiennes n'aient adoré le bouc de Mendès, et n'aient poussé leur infamie superstitieuse jusqu'à soumettre leur corps à des boucs, tandis que les hommes commettaient le péché d'impureté avec les chèvres. Cette dépravation a été fort commune dans les pays chauds, où les troupeaux de chèvres sont gardés par des jeunes gens, ou par des jeunes filles. Toute l'antiquité a cru que ces conjonctions abominables produisirent les satyres, les égipans, les faunes. Saint Jérôme n'en doute pas; et on ne tarit point sur des histoires de satyres. Il n'est pas impossible qu'un homme avec une chèvre, et une femme avec un bouc, aient produit des monstres qui n'auront point eu de postérité. On peut révoquer en doute l'histoire

du minotaure de Pasiphaé, et toutes les fables semblables; mais on ne peut douter de la copulation de quelques femmes juives avec des bêtes. Le *Lévitique* en parle plus d'une fois, et défend ce crime sous peine de mort.

On a cru que l'antique adoration du bouc de Mendès fut la première origine de ce que nous appelons encore chez nous le sabbat des sorciers. Les malheureux infatués de cette horreur se mettaient à genoux vis-à-vis d'un bouc dans leurs assemblées, et le baisaient au derrière; et la nouvelle initiée, qui se donnait au diable, se soumettait à la lasciveté de ce puant animal, qui rarement daignait condescendre aux désirs de la femme. Ces infamies n'ont jamais été commises que par les personnes les plus grossières de la lie du peuple; et dans tous les procès de sortilége on ne voit que bien rarement le nom d'un homme un peu qualifié.

Le *Lévitique* dit expressément que la bestialité était fort commune dans le pays de Canaan.

Il n'y a guère de tribunaux en Europe qui n'aient condamné au feu des misérables convaincus ou accusés de cette turpitude: elle existe, mais elle est très rare en Europe. On a beaucoup agité la question si la peine du feu n'est pas aujourd'hui trop barbare pour de jeunes paysans, qui seuls sont coupables de cette infamie, et qui

ne diffèrent guère des animaux avec lesquels ils s'accouplent.

Si vous ne m'écoutez point, si vous n'exécutez pas mes ordres... voici ce que je vous ferai (chap. xxvi, v. 14 et suiv.) : Je vous affligerai de pauvreté, je vous donnerai des fluxions cuisantes sur les yeux... Si après cela vous ne m'obéissez pas, je vous châtierai sept fois davantage; je briserai votre dureté superbe; la terre ne vous produira plus de grains, vos arbres de fruits, le ciel d'en haut sera de fer et la terre d'airain (v. 19). Si vous marchez encore contre moi, et si vous ne voulez pas m'écouter, je multiplierai vos plaies sept fois davantage; j'enverrai contre vous des bêtes qui vous mangeront, vous et vos troupeaux. Si après cela vous ne recevez point ma discipline, et si vous marchez encore contre moi, je marcherai aussi contre vous, et je vous frapperai sept fois davantage; je ferai venir sur vous l'épée qui vengera mon pacte... Je vous enverrai la peste... dix femmes cuiront du pain dans le même four... et, si après cela vous ne m'écoutez point encore, et si vous marchez contre moi, je marcherai encore contre vous, et je vous châtierai par sept plaies, de sorte que vous mangerez vos fils et vos filles.

Des menaces à peu près semblables se trouvent dans le *Deutéronome*, au chapitre xxviii. Sur quoi les critiques remarquent toujours que jamais on ne parle aux Juifs de peines et de récompenses dans une autre vie. Ils mangeront dans celle-ci leurs enfans. Cette menace est terrible; et c'est la plus grande que les législateurs, ignorant le dogme de l'immortalité de l'ame, et n'ayant aucune idée saine de l'ame, purent imaginer alors.

Ce ne fut que vers le temps où Jésus-Christ vint au monde que ce grand dogme des ames immortelles fut connu des Juifs. Encore l'école entière des sadducéens le niait absolument. Les critiques osent ajouter à cette réflexion qu'ils ne reconnaissent pas la majesté divine dans les discours qu'on lui fait tenir. Mais qui de nous peut savoir quel est le langage de Dieu ? C'est à nous de révérer ce que les livres saints mettent dans sa bouche : ce langage, quel qu'il soit, ne peut avoir rien de proportionné au nôtre ; et toute la suite nous convaincra de cette vérité.

Tout ce qui aura été offert par consécration de l'homme au Seigneur ne se rachètera point, mais mourra de mort.

C'est ici le fameux passage sur lequel tant de savans se sont exercés. C'est de là qu'ils ont conclu que les Juifs immolaient des hommes à leur Dieu, comme ont fait tant d'autres nations dans leurs dangers et dans leurs calamités. Ils se fondent sur ces paroles, et sur le texte de Jephté, comme nous le verrons en son lieu. Les Juifs appelaient cette consécration le dévouement, l'anathème. Ainsi nous verrons qu'Acan fut dévoué avec toute sa famille et son bétail. Les pères pouvaient dévouer leurs enfans. Tout cela s'expliquera dans la suite.

On a passé dans le Lévitique tout ce qui ne re-

garde que les cérémonies ; et on s'est attaché principalement à l'historique : c'est ainsi qu'on en usera dans tout le reste de cet ouvrage, excepté quand ce qui est rite, précepte, cérémonie, tient à l'histoire et à la connaissance des mœurs.

NOMBRES.

NOMBRES.

Le Seigneur parla à Mosé, disant : Ordonne aux enfans d'Israël de jeter hors du camp tout lépreux, et ceux qui ont la gonorrhée, et quiconque aura assisté à l'enterrement d'un mort, soit homme, soit femme, afin qu'il ne souille point le lieu où il demeure avec vous...

Le Seigneur parla encore à Mosé, disant : Lorsqu'une femme méprisant son mari aura couché avec un autre, et que son mari n'aura pu la surprendre, et que des témoins ne pourront la convaincre d'adultère, on la mènera devant le prêtre... et il prendra de l'eau sainte dans une cruche de terre, et de la terre du pavé du tabernacle, et il adjurera la femme, en lui disant : Si tu n'as pas couché avec un étranger, et, si tu n'es pas pollue, cette eau amère ne te nuira pas; mais si tu as couché avec un autre que ton mari, et si tu es pollue, sois un exemple au peuple; que Dieu te maudisse, qu'il fasse pourrir ta cuisse, que ton ventre enfle et qu'il crève.

Il semble d'abord qu'on ne devrait pas être chassé du camp pour avoir aidé à ensevelir un mort, ce qui était une très bonne action.

La gonorrhée n'est point une maladie contagieuse qui puisse se gagner, c'est un écoulement involontaire de semence causé par le relâchement des muscles de la verge et par quelques âcretés dans les prostates; c'est à peu près ce qu'on nomme fleurs* blanches dans les femmes : cette maladie se guérit par un bon médecin. L'auteur de ces

* On écrit aujourd'hui *flueurs*.

remarques en a guéri plusieurs sans les séquestrer de la société civile. De l'oseille, de la scolopendre et de l'ortie blanche suffisent quelquefois contre cette maladie dans les hommes et dans les femmes. Il y a une autre sorte de gonorrhée virulente qui se nomme la chaudep...., et que l'on guérit sûrement par des injections, par la saignée, par un opiat de savon et de mercure doux : cette maladie n'était point connue dans notre continent avant la fin de notre quinzième siècle : on sait assez qu'elle est contagieuse par l'accouplement, et que, si elle est négligée, elle est suivie immanquablement de la v.....

L'eau amère de jalousie qu'on fesait boire aux femmes accusées d'adultère est probablement le premier exemple qui nous reste de ces épreuves pratiquées par toute la terre : elles ont été variées en bien des manières, et fort usitées dans les temps d'ignorance. Philon et l'historien Josèphe nous assurent que l'épreuve des eaux amères était en usage dans leur temps. Les livres saints ne nomment personne à qui on ait fait boire de ces eaux; mais le protévangile de saint Jacques, qui est lu dans quelques églises d'Orient, tout apocryphe qu'il est, dit, au chapitre XVI, que le grand-prêtre fit boire des eaux de jalousie à saint Joseph et à la vierge Marie : ils en burent l'un et l'autre, et furent déclarés également innocens.

Le Seigneur parla à Moïse, disant : Parle aux enfans d'Israël, disant : Lorsqu'un homme ou une femme auront fait vœu de se sanctifier, et de se consacrer au Seigneur particulièrement, ils ne boiront ni vin ni vinaigre, et ne mangeront point de raisin; le rasoir ne passera point sur leur tête pendant tout le temps de leur vœu, et ils seront saints pendant que leur chevelure croîtra; ils auront soin de ne se point rendre impurs, et de ne se point souiller en assistant à des funérailles, fût-ce celles de leur père, ou mère, ou frère, ou sœur...

Le Seigneur parla encore à Moïse, disant : Faites deux trompettes d'argent ductile, afin que vous puissiez convoquer la multitude quand il faudra décamper... Les premiers qui décampèrent furent les enfans de Juda, distingués par troupes... Alors Mosé dit à Obab, frère de Séphora sa femme : Viens avec nous, nous te ferons du bien... ne nous abandonne pas; car tu connais tous les endroits de ce désert; tu nous diras où nous devons camper, et tu nous serviras de guide; et, lorsque tu seras arrivé avec nous, nous te donnerons la meilleure part de ce que Dieu nous aura attribué.

Les nazaréens semblent la première origine des vœux, du moins parmi nous : ils font vœu de mener une vie particulière, de ne boire ni vin ni vinaigre. Le peu de vinaigre qu'on jette dans l'eau était la boisson du petit peuple et du soldat dans l'antiquité; il faut observer que les mères vouaient leurs enfans au nazaréat, et qu'au lieu que nos moines se tondent, ceux-là étalaient leur chevelure : on fesait aussi quelquefois d'autres vœux, comme de ne point boire de vin, et de ne rien manger à l'huile pendant quelque temps. Les

savans disent que le mot syriaque *secar* signifie du vin, et Calmet dit qu'il signifie du sucre. Il est fort douteux que les Juifs, dans le désert, eussent du sucre, qui vient des Indes.

Quelques troupes distinguées dans les maisons des rois ont des trompettes d'argent; et, puisqu'il est dit que le tabernacle qu'on portait sur un char dans le désert avait pour plus de deux millions d'ornemens, il ne faut pas s'étonner que les trompettes fussent d'argent. Les interprètes disent que c'était de l'argent battu : il est plus croyable qu'on les jetait au moule; et il est plus difficile qu'on ne pense de faire de bonnes trompettes.

Or une grande populace, qui était venue avec les Hébreux, demanda avec eux à manger de la viande... et un vent s'étant élevé par le Seigneur apporta des cailles de la mer Rouge dans le camp... Mais la chair de ces cailles (chap. II) étant encore entre leurs dents, la fureur du Seigneur s'alluma contre le peuple, et il le frappa d'une très grande plaie, et on appela ce lieu le sépulcre des murmures ou de concupiscence.

Les critiques nous disent qu'il n'est pas étrange que des malheureux n'ayant pour nourriture que la rosée nommée manne aient demandé à manger, et qu'il paraîtrait cruel de les faire mourir pour cette faute, et pour avoir mangé des cailles que Dieu même leur envoya. Apparemment qu'ils en mangèrent trop : ce qui arrive presque toujours après un long jeûne.

En ce temps Marie et Aaron parlèrent contre Mosé... Aussitôt le Seigneur descendit dans la colonne de nuée; il se mit à la porte du tabernacle, et il dit à Aaron et à Marie: S'il y a entre vous un prophète, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe; mais il n'en est pas ainsi de Mosé mon serviteur; car je lui parle de bouche à bouche; il me voit clairement, sans énigme et sans figure : pourquoi donc avez-vous mal parlé de mon serviteur Mosé? Ayant dit cela il s'en alla en colère. La nuée qui était sur le tabernacle se retira (chap. XII, v. 10), et Marie fut couverte de lèpre.

Le texte dit que la femme de Mosé était Éthiopienne; l'histoire ancienne de Mosé, dont nous avons déja parlé, dit qu'il avait épousé la reine d'Éthiopie; mais que, loin que cette reine le suivît dans cet horrible désert où il erra quarante ans, elle le chassa de ses états. L'Écriture dit que Mosé avait épousé Séphora la Madianite, fille de Jéthro. Il se peut qu'il ait eu plusieurs femmes comme tous les autres patriarches; et il est naturel que Marie se soit brouillée avec cette Éthiopienne.

Le Seigneur venge Mosé des injures de Marie et d'Aaron; mais Marie est seule punie, et Aaron ne l'est jamais.

Et Aaron la voyant lépreuse dit à Mosé son frère : Je te prie, ne nous punis pas du péché que nous avons commis follement, et que Marie ne meure pas; car la lèpre lui a déja mangé la moitié du corps... Marie fut donc jetée hors du camp (chap. XII, v. 15) pendant sept jours.

Cette espèce de lèpre était donc un cancer; car

la lèpre, qui n'est qu'une forte gale, ne détruit pas les chairs en si peu de temps.

Dieu déclare ici qu'il parle toujours bouche à bouche à Mosé : cela semble contraire à ce qui est dit ailleurs, que Dieu ne lui permit de le voir que par derrière. Marie dit aussi que Dieu lui a parlé tout comme à son frère : on concilie ces contradictions apparentes aisément.

Et Mosé envoya du désert de Pharan douze hommes pour considérer la terre de Canaan..., et ces hommes montèrent du côté du midi, et vinrent à Hébron, qui a été bâti sept ans avant Tanis, ville d'Égypte.

On ne peut guère excuser la méprise des copistes qui sans doute ont pris ici le nord pour le midi. On va droit au nord du désert de Sin à celui de Pharan, de Pharan à Cadès-Barné, à Azéroth, de ces déserts à celui de Bersabée au pays de Canaan.

Et s'étant avancés ils coupèrent une branche avec son raisin, que deux hommes portèrent sur une voiture, avec des grenades et des figues; d'autres, qui avaient été dans ce pays, dirent : La terre que nous avons parcourue dévore ses habitans, et ils sont d'une grandeur démesurée; ce sont des monstres de la race des géans, devant qui nous ne paraissons que comme des sauterelles; et ils se dirent l'un à l'autre : Établissons-nous un autre chef, et retournons en Égypte.

Plusieurs interprètes disent que ces espions n'apportèrent qu'un seul raisin; mais on ne peut

entendre que cette branche portée par deux hommes était chargée de plusieurs grappes. Dom Calmet cite des moines qui ont vu dans la Palestine des raisins si prodigieux que deux hommes n'en auraient pu porter un seul; ainsi un raisin aurait donné un quartaut de vin comme dans la Jérusalem céleste; mais les raisins de ce pays-là ne sont pas si gros aujourd'hui.

Ces deux rapports des espions juifs sont entièrement contradictoires. On demande d'ailleurs comment ces géans si redoutables laissèrent prendre et emporter leurs raisins, leurs grenades et leurs figues par des étrangers qui ne leur venaient pas à la ceinture. Ceux qui virent ces géans ne virent pas apparemment les gros raisins; et, s'ils voulurent choisir un autre chef que Mosé, ils ne firent que ce que font encore aujourd'hui tous les Arabes et les Maures de Tunis, d'Alger et de Tripoli, qui déposent leurs chefs, et qui souvent les tuent quand ils en sont mécontens. Mais on est surpris que des gens qui voyaient tous les jours Dieu même parler à Mosé, et qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, pussent imaginer de déposer ce même Mosé déclaré si souvent le ministre de Dieu, et qui était armé de toute sa puissance. On peut bien conspirer contre un chef à qui on espère de succéder; mais personne ne pouvait se flatter d'obtenir de Dieu les mêmes

faveurs qu'il avait faites à Mosé son représentant. Les mœurs de ce temps-là sont bien différentes des mœurs modernes : on le voit à chaque ligne.

Et Dieu dit à Mosé : Aucun des Israélites ne verra la terre que j'ai promis par serment de donner à leurs pères; mais pour Calep mon serviteur, je le ferai entrer dans ce pays dont il a fait le tour; et sa semence le possèdera. Mais parce que les Amalécites et les Cananéens habitent dans les vallées, ne montez pas par les montagnes, et retournez-vous-en tous dans les déserts vers la mer Rouge... Vous n'entrerez point dans le pays dans lequel j'ai juré de vous faire entrer, excepté Caleb, fils de Séphoné, et Josué, fils de Nun...; et les Cananéens et les Amalécites, qui habitaient sur les montagnes, descendirent contre eux, les battirent et les poursuivirent jusqu'à Horma.

Nous voyons qu'il était ordinaire chez les anciens que les dieux fissent serment comme les hommes. Il y en a des exemples dans tous les poëtes héroïques. Les critiques ne peuvent concilier ce que Dieu dit ici, que les Cananéens et les Amalécites habitent les vallées, avec ce qui est dit le moment d'après, qu'ils descendirent des montagnes. La chose cependant est très possible. Mais ils trouvent Mosé aussi mauvais général que mauvais législateur : car, disent-ils, en supposant que Mosé fût à la tête de six cent mille combattans, il devait s'emparer de tout le pays en se montrant; il avait assez de monde pour se saisir de tous les

défilés : et il se laisse battre en rase campagne par une poignée d'Amalécites; il ne fait plus ensuite qu'errer pendant quarante ans, aller de désert en désert, et revenir sur ses pas, sans aucun projet de campagne. Ils ne reçoivent point pour excuse les décrets de Dieu; ils disent qu'il est trop aisé de supposer qu'on n'a été battu que pour avoir offensé Dieu; ils ajoutent que, quand on est errant pendant quarante ans sans avoir pu prendre une seule ville, ce ne peut être que par sa faute : et, après avoir regardé Mosé comme un homme très mal entendu dans son métier, ils persistent à dire que toute cette histoire ne peut être qu'une fable encore plus mal inventée. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes leurs objections auxquelles nous avons déja répondu. Il se peut que Mosé, à l'âge de cent ans, ait été un très mauvais capitaine et un législateur ignorant; mais, s'il obéissait à Dieu, nous devons le respecter.

Or un homme ayant ramassé du bois un jour de sabbat... Dieu dit à Mosé : Que cet homme meure et soit lapidé (chap. xv, v. 35). On le mena hors du camp, il fut lapidé, et il mourut comme l'avait ordonné le Seigneur... Le Seigneur parla aussi à Mosé, et lui dit : Parle aux enfans d'Israël (chap. xv, v. 38); dis-leur de faire des franges au coin de leurs manteaux et d'y mettre des rubans couleur d'hyacinthe.

S'il était permis de juger des lois du Seigneur

par les lois de nos peuples policés, on trouverait peut-être un peu de dureté à faire périr un homme pour avoir ramassé un peu de bois dont il avait probablement besoin pour faire bouillir le lait de ses enfans, ou pour préparer le dîner de sa famille; il n'est pas dit que cet homme ramassa un fagot en dérision de la loi. Ce n'est pas à nous à interroger Dieu et à lui demander pourquoi il fait Aaron grand pontife immédiatement après qu'il a jeté le veau d'or en fonte, et qu'il l'a fait adorer; et pourquoi il condamne à mort un homme qui n'a commis d'autre crime que de ramasser un fagot pour son usage. Dieu fait miséricorde à qui il lui plaît.

Plusieurs incrédules soupçonnent que ce livre fut écrit par Samuel; et on sait que Samuel fut un homme dur: c'est le sentiment du grand Newton. Mais quelque respect que nous ayons pour Newton, nous respectons encore plus l'église.

Les critiques sont révoltés de voir un article de franges et de rubans joint immédiatement à une condamnation à mort. Cela leur paraît incohérent; ils ne croient pas qu'un peuple qui manquait de tout, et dont Dieu fut obligé de conserver les habits par miracle, ait mis des franges et des rubans à ses robes dans un désert. Mais si Dieu conserva leurs habits par miracle pendant quarante ans, il put aussi leur donner des franges par miracle, et sur-

tout empêcher que six cent mille combattans de son peuple ne fussent battus par une troupe d'Amalécites.

En ce temps-là (chap. XVI, v. 1), Coré, fils d'Isaar, Dathan et Abiron, fils d'Éliab, et Hon, fils de Phéleth, s'élevèrent contre Mosé et Aaron avec deux cent cinquante des principaux de la synagogue; et, s'étant présentés devant Mosé, ils lui dirent : Qu'il vous suffise que ce peuple est un peuple de saints, et que le Seigneur est dans eux; pourquoi vous élevez-vous sur le peuple de Dieu? Ce que Mosé ayant entendu, il tomba par terre; puis il dit à Coré et à toute sa troupe : Demain Dieu fera connaître ceux qui sont à lui... que chacun prenne son encensoir, toi Coré et tous tes adhérens, et demain mettez du feu sur vos encensoirs devant le Seigneur; et celui qu'il aura choisi sera saint : vous êtes trop insolens, enfans de Lévi.

Mosé étant donc extrêmement en colère... dit à Coré : Présente-toi demain avec toute ta troupe d'un côté, et Aaron se présentera de l'autre.

Si l'on en croit les savans hardis dont nous avons déja tant parlé, cette histoire de Coré, Dathan et Abiron fut écrite après le retour des Juifs de la captivité de Babylone, lorsqu'on se disputait dans Jérusalem la place de grand-prêtre avec plus de fureur que n'en ont jamais déployé les antipapes. Les frères alors tuaient leurs frères pour parvenir au souverain pontificat; et il n'y eut jamais plus de troubles chez les Juifs que quand ils furent gouvernés par leurs pontifes avant et après les conquêtes d'Alexandre.

On suppose donc qu'alors quelque Juif, pour rendre le sacerdoce plus vénérable, écrivit cette histoire, qui ne tient point au reste du *Pentateuque*, et l'inséra dans le Canon. Nous croyons que c'est une conjecture hasardée. D'autres la rejettent absolument, comme incompatible avec l'éloge qu'on donne à Mosé dans le *Pentateuque* d'avoir été le plus doux des hommes.

Il n'est pas surprenant, disent-ils, que Coré, arrière-petit-fils du patriarche Lévi, Dathan, Abiron et Hon, descendans de Ruben, fussent mécontens de la supériorité que Mosé affectait sur eux, puisque Aaron son frère, et Marie sa sœur, avaient montré les mêmes sentimens.

Les deux cent cinquante Juifs qui étaient de leur parti étaient les premiers de la nation; c'était un schisme dans toutes les formes. Ces savans prétendent que le terme de synagogue, dont l'auteur sacré se sert ici, prouve que ce livre fut fait dans le temps de la synagogue, et non pas dans le désert, où il n'y avait point de synagogue. Ils disent que ce mot a échappé au faussaire qui a mis cet ouvrage sous le nom de Mosé lui-même, et qui s'est trahi par cette inadvertance.

Ils croient voir tant de cruautés et tant de prodiges dans cette aventure, qu'ils la regardent comme une fiction; ils ne parlent qu'avec horreur de quatorze mille sept cents hommes mourans

par le feu du ciel, et de deux cent cinquante chefs du peuple engloutis dans la terre.

Toland et Woolston ont la hardiesse de traiter ce châtiment divin de roman diabolique.

Quelques commentateurs ont cru, en lisant le mot *infernum* qui est dans la *Vulgate* pour la fosse, qu'il signifiait l'enfer, tel que nous l'admettons, enfer que les Juifs ne connaissaient pas. Ces mots, *descenderunt vivi in infernum* (chap. XVI, v. 33), signifient qu'ils descendirent vivans dans le souterrain; c'est ce que nous avons déja remarqué. Cette équivoque, qui n'est que dans la *Vulgate*, a occasionné bien des méprises. Les commentateurs ont pris souvent *infernum* la fosse, la sépulture, pour l'enfer; et *lucifer*, l'étoile du matin, pour le diable.

Cette histoire a révolté plusieurs Juifs, au point qu'un d'eux écrivit l'origine de la querelle entre Mosé et ses adversaires pour la rendre odieuse et ridicule. C'est le seul ouvrage de plaisanterie qui nous soit venu des anciens Juifs. On ne sait pas dans quel temps il fut écrit. Il est intitulé *Livre des choses omises par Mosé.* On l'imprima à Venise en hébreu sous le titre *Maynshioth* sur la fin du quinzième siècle. Le savant Gilbert Gaulmin le traduisit en latin; et Albert Fabricius l'inséra* dans

* Cet ouvrage n'est point dans le Recueil des apocryphes donné par Fabricius. A la page 833, art. CLIV, il annonce les trois opuscules sur

sa Collection en 1714. En voici la traduction en notre langue : « Le commencement de la querelle « vint par une veuve; elle n'avait qu'une brebis « qu'elle voulut tondre. Aaron vint et emporta la « laine, en disant qu'elle lui appartenait par la loi, « dans laquelle il est écrit : Tu donneras à Dieu les « prémices de la laine de ton troupeau. La veuve « alla implorer Coré avec des larmes et des gé« missemens. Coré alla vers Aaron, mais il ne put « le fléchir; alors prenant pitié de la veuve il lui « donna quatre pièces d'argent, et s'en retourna « fort en colère. Quelque temps après, la même « brebis mit bas son premier agneau; dès qu'Aa« ron le sut, il courut chez la femme, prit l'agneau « et l'emporta. La pauvre veuve alla encore pleu« rer chez Coré; celui-ci conjura Aaron une se« conde fois de rendre à la veuve son seul bien. Je « ne le puis, répondit le prêtre Aaron, car il est « écrit : Tout mâle premier né du troupeau sera « offert au Seigneur. Il retint l'agneau pour lui, « et Coré le quitta furieux. La femme désespérée « tua la brebis; Aaron vint sur-le-champ, et prit « pour lui l'épaule, le cou et le ventre. Coré re« tourna vers Aaron, et lui fit de nouveaux re-

Moïse, publiés et traduits par Gaulmin, en 1629; il témoigne quelque regret de ne pas les introduire dans son Recueil, et n'en donne même aucun extrait. *Totos eos hic... libenter addidissem, nisi molem hujus Codicis apocryphi noluissem nimis excrescere.*

« proches. Il est écrit, répondit le pontife : Tu « donneras l'épaule, le cou et le ventre au prêtre. « La veuve, poussée à bout, jura et dit : Que ma « brebis soit anathème. Aaron l'ayant su prit la « brebis entière pour lui, en disant : Il est écrit : « Tout anathème dans Israël t'appartiendra. » L'auteur dit ensuite que Coré, Dathan et Abiron formèrent un parti considérable contre Aaron, mais qu'ils ne furent pas les plus forts, et que quatorze mille des leurs périrent dans une bataille.

On a conjecturé que cette satire juive, la seule qui nous soit parvenue, fut écrite lorsque le grand-prêtre Jean, disputant la tiare à son frère Jésu, le tua dans le temple même, du temps du roi Artaxerxès. Nous n'entrons point dans cette vaine dispute ; nous devons rejeter tout ce qui n'est pas contenu dans les livres saints dont nous commentons avec respect les principaux endroits, sans oser en approfondir le sens. Nous dirons seulement que de tout temps il y eut des esprits hardis qui se piquèrent d'être au dessus des préjugés du vulgaire ; il y en a beaucoup aujourd'hui à Rome, à Constantinople, à Londres, dans Amsterdam, dans Paris, dans Pékin ; mais ils ne forment point de factions, et par là ils ne sont pas dangereux. Or le parti de Dathan, Coré et Abiron paraît avoir été une faction considérable réprimée par ceux qui avaient le pouvoir en main.

Prenez chacun vos encensoirs, mettez-y de l'encens; présentez à Dieu vos encensoirs*, et qu'Araon tienne aussi son encensoir. Ce que Coré et sa troupe ayant fait en présence de Mosé et d'Aaron, la gloire du Seigneur apparut à tous. Et le Seigneur parla à Mosé et à Aaron, et leur dit : Séparez-vous de leur assemblée, afin que je les détruise tout à coup. Mosé s'étant levé s'avança vers Dathan et Abiron, suivi des anciens d'Israël. Il dit au peuple : Retirez-vous des tentes de ces impies..., vous allez reconnaître que c'est Dieu qui m'a envoyé pour faire tout ce que vous voyez : si ces hommes meurent d'une mort ordinaire, et de quelque plaie dont les autres hommes sont frappés, Dieu ne m'a pas envoyé; mais, si le Seigneur fait une chose nouvelle, si la terre s'entr'ouvrant les engloutit et tout ce qui leur appartient, et qu'ils descendent dans la fosse tout vivans, vous saurez qu'ils ont blasphémé le Seigneur. Et dès qu'il eut cessé de parler, la terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds, et, ouvrant la gueule, elle les dévora avec toute leur substance.

Et ils descendirent tout vivans dans la fosse couverts de terre, et ils périrent du milieu du peuple; et tout Israël, qui était là en cercle, s'enfuit aux cris des mourans, de peur que la terre ne les engloutît aussi. En même temps un feu sortit du Seigneur, et tua les deux cent cinquante hommes qui offraient de l'encens. Et Dieu parla à Mosé, disant : Commande au prêtre Éléazar, fils d'Aaron, de prendre tous ces encensoirs, et de jeter le feu de côté et d'autre, car ils sont sanctifiés par la mort des pécheurs; qu'il les réduise en lames, et qu'il les attache à l'autel, car ils sont sanctifiés.

Le lendemain toute la multitude d'Israël murmura contre Mosé et Aaron, disant : C'est vous qui avez tué les gens du peuple de Dieu. Et la sédition augmentant, Mosé et Aaron

* Dans les éditions antérieures à celle de Kehl on lit : Présentez à Dieu vos *deux cent cinquante encensoirs.*

s'enfuirent au tabernacle du pacte. Quand ils y furent entrés, la nuée les couvrit, et la gloire du Seigneur parut. Dieu dit à Mosé : Retire-toi du milieu de cette multitude, je m'en vais les exterminer dans le moment. Ils se jetèrent tous par terre. Mosé dit à Aaron : Prends ton encensoir, mets-y du feu de l'autel, et va vite au peuple, prie pour eux; car la colère est sortie du Seigneur, et la plaie a commencé. Ce qu'ayant fait Aaron, et ayant couru à la multitude que le feu embrasait, il offrit de l'encens, et se tenant entre les morts et les vivans, il pria pour le peuple, et la plaie cessa. Le nombre de ceux qui furent frappés de cette plaie fut de quatorze mille sept cents hommes, sans ceux qui étaient morts avec Coré dans la sédition.

Le Seigneur (chap. XIX, v. 1) parle encore à Mosé et à Aaron, disant : Voici la religion de la victime. Commande que les enfans d'Israël amènent une vache rousse, d'un âge parfait, sans tache, et qui n'ait jamais porté le joug. On la donnera au prêtre Éléazar, qui la mènera hors du camp et l'immolera devant le peuple. Il trempera le doigt dans son sang, et il en aspergera les portes du tabernacle. Il la brûlera devant tout le monde, tant la peau et les chairs que le sang et la bouse... Il jettera dans le feu du bois de cèdre, de l'hysope, et de la pourpre deux fois teinte. Il reviendra au camp, et sera impur jusqu'au soir. Un homme qui sera pur amassera les cendres de la vache, et les mettra hors du camp dans un lieu très pur, pour en faire une eau d'aspersion.

Ce sacrifice et cette eau de la vache rousse furent long-temps en usage chez les Juifs. Le chevalier Marsham fait voir dans son *Canon égyptiaque*, aussi bien que Spencer, que cette cérémonie est entièrement prise des Égyptiens, ainsi que le bouc émissaire et presque tous les rites hébreux.

Kircher dit qu'on croirait que les Hébreux ont tout imité des Égyptiens, ou que les Égyptiens ont hébraïsé; plusieurs pensent qu'il est vraisemblable que le petit peuple se soit modelé sur la grande nation sa voisine, quoiqu'il fût son ennemi. Les uns croient que les Égyptiens immolaient une vache à Isis; les autres croient que c'était un taureau. Ce n'était point une contradiction d'avoir un taureau consacré dans un temple, et d'immoler les autres. Au contraire, dit-on, la même religion qui ordonnait la consécration du taureau, symbole de l'agriculture, ordonnait qu'on immolât des taureaux et des vaches à Isheth, que les Grecs nommèrent Isis, inventrice de l'agriculture.

Calmet dit que la vache rousse marque assez Jésus-Christ dans son agonie.

Le roi d'Arad, prince cananéen qui habitait vers le midi (ch. xxi, v. 1), ayant appris qu'Israël était venu pour reconnaître son pays, vint le combattre, en fut vainqueur, et en emporta les dépouilles. Mais Israël s'obligea par un vœu au Seigneur : Si tu me livres ce peuple, je détruirai ses villes. Et Dieu exauça le vœu d'Israël, et lui livra le roi cananéen qu'ils firent mourir; et ils nommèrent ce lieu Horma, c'est-à-dire anathème.

Ensuite ils partirent de la montagne de Hor par le chemin qui mène à la mer Rouge.

Les copistes ont fait encore ici une très grande faute; car on ne peut en soupçonner l'auteur sacré : c'est de prendre toujours le nord pour le

midi. Arad est précisément à l'extrémité orientale où les Hébreux parvinrent, selon le texte, en partant du désert de Sin. Ils sont battus vers Adar, ou Arada, qui est dans le désert de Bersabée; ils battent ensuite ce petit chef qu'on appelle roi d'un peuple cananéen. Voilà le pays que Dieu leur a promis; mais, loin d'en jouir, ils détruisent ses villes et s'en retournent au midi vers la mer Rouge. Cela est incompréhensible. Le peuple de Dieu devait être plus nombreux au bout de trente-huit ans que lorsqu'il partit d'Égypte; la bénédiction du Seigneur était dans le grand nombre des enfans; et, si chaque femme a eu seulement deux mâles, il devait y avoir douze cent mille combattans, sans compter les vieillards qui pouvaient être encore en vie. Il est vrai que le Seigneur en avait fait tuer vingt-trois mille pour le veau d'or, comme depuis vingt-quatre mille pour une Madianite et quatorze mille pour la querelle de Coré, de Dathan et d'Abiron, avec Mosé; mais certainement il en restait assez pour conquérir le petit pays de Canaan, et surtout pour l'affamer. Il n'est pas naturel qu'il s'enfuie alors vers la mer Rouge; nous ne pouvons expliquer cette étrange marche; nous nous en rapportons au texte, sans pouvoir en aplanir les difficultés; nous ne répondrons rien aux guerriers, qui disent hardiment que cette marche de Mosé est d'un imbécille; nous répondrons encore

moins aux incrédules, qui ne regardent ce livre que comme un amas de contes sans raison, sans ordre, sans vraisemblance : il faudrait des volumes pour résoudre toutes leurs objections; quelques uns l'ont tenté, personne n'a pu y réussir. Le saint Esprit, qui a seul dicté ce livre, peut seul le défendre.

Et le peuple commença à s'ennuyer du chemin et de la fatigue; et il parla contre Dieu et Mosé. Il dit : Pourquoi nous as-tu tirés d'Égypte pour nous faire mourir dans ce désert, où nous n'avons ni pain ni eau? la manne, cette vile nourriture, nous fait soulever le cœur.

C'est pourquoi le Seigneur envoya des serpens ardens; plusieurs en furent blessés et en moururent. Le peuple vint à Mosé; ils dirent : Nous avons péché, prie Dieu qu'il nous délivre de ces serpens. Mosé pria pour le peuple. Le Seigneur dit à Mosé : Fais un serpent d'airain pour servir de signe, et ceux qui auront été mordus le regarderont et ils vivront.

Les Égyptiens avaient dans leur temple de Memphis un serpent d'argent qui se mordait la queue, et qui était, selon les prêtres d'Égypte, un symbole de l'éternité. On voit encore des figures de ce serpent sur quelques monumens qui nous restent. C'est une nouvelle preuve, si on en croit les savans, que les Hébreux furent en beaucoup de choses les copistes des Égyptiens.

On ne sait pas trop ce que c'est que ces serpens ardens; mais la grande difficulté est d'expliquer

comment cette figure peut s'accorder avec la loi, qui défendait si expressément de faire aucune figure. Il est aisé de détruire cette objection en montrant que le législateur peut se dispenser de la loi. Grotius dit que l'airain est contraire à ceux qui ont été mordus des serpens, et que le danger du malade redouble si on lui montre seulement l'image de l'animal qui l'a mordu. Grotius n'était pas grand physicien. Il se peut que l'imagination de tout malade se trouble à la vue de toute figure qui lui représentera l'animal qui cause son mal, de quelque espèce que cet animal puisse être. Si Grotius avait raison, Mosé serait allé contre son but, et en élevant un serpent d'airain il aurait augmenté le mal au lieu de le guérir.

Les incrédules trouvent mauvais que Dieu envoie des serpens à son peuple, au lieu du pain qu'il lui demande; et ils disent que le serpent d'airain ne ressuscita pas ceux que les serpens avaient tués. Ce qui pourrait confondre les incrédules, c'est que le serpent d'airain érigé par le grand Mosé est soigneusement conservé à Milan; et cela est d'autant plus admirable que, selon la sainte Écriture, le roi juif Ézéchias avait fait fondre ce serpent, comme un monument d'idolâtrie et de magie qui souillait le temple juif.

Israël demeura dans le pays des Amorrhéens; et il envoya des batteurs d'estrade pour considérer le pays de Jazer, dont

ils prirent les villages et les habitans; et ils se détournèrent pour aller vers le chemin de Basan. Et Og, roi de Basan, vint avec tout son peuple pour combattre dans Édraï; et Dieu dit à Israël : Ne le crains point, car je l'ai livré entre tes mains avec tout son peuple et son pays. Ils le frappèrent donc lui et tout son peuple; tout fut tué; et ils se mirent en possession de sa terre. Et étant partis de ce lieu, ils campèrent dans les plaines de Moab (chap. XXII, v. 1), où est situé Jéricho, au delà du Jourdain. Or Balac, fils de Séphor, ayant vu tout ce qu'Israël avait fait aux Amorrhéens, et considérant que les Moabites le craignaient et ne pouvaient lui résister, Balac, roi de Moab, envoya des députés à Balaam, fils de Béor; c'était un devin qui demeurait sur le fleuve du pays des Ammonites.

Tout ce pays des Moabites, et d'Og, roi de Basan, est le désert qui conduit à Damas, et par lequel les Arabes passent encore pour aller en Syrie. Ce désert est à la gauche du Jourdain, près des montagnes de la Célésyrie. La terre promise, qui contient Jéricho, Sichem, Samarie, Jérusalem, est à la droite de ce petit fleuve.

Il n'y a point d'autre fleuve dans le pays, il n'y a que des torrens : aussi le texte hébreu ne dit point que Balaam demeura sur le fleuve des Ammonites; il dit que Balac envoya des députés à Balaam, à Petura (Pethor), situé sur le fleuve de la patrie de Balaam, et les commentateurs conviennent que le texte hébreu est corrompu dans la *Vulgate*. Le *Deutéronome*, au chap. XXIII, dit formellement que Balaam, fils de Béor, était de

Mésopotamie de Syrie. Ce fleuve, dont il est parlé dans les *Nombres*, ne peut donc être que l'Euphrate ; et les doctes conviennent que, suivant le texte chaldéen, Balaam demeurait vers l'Euphrate. Mais nous avons déja remarqué qu'il y a plus de trois cents milles de l'Euphrate à l'endroit où étaient alors les Hébreux; cela forme une nouvelle difficulté. Comment le petit roitelet Balac, le petit chef d'une horde d'Arabes, poursuivi par douze cent mille hommes, pouvait-il, pour tout secours, envoyer chercher un prophète en Chaldée à cent cinquante lieues de chez lui?

Les critiques demandent encore de quel droit et par quelle fureur douze cent mille étrangers venaient ravager et mettre à feu et à sang un petit pays qu'ils ne connaissaient pas. Si on répond que ces douze cent mille hommes étaient les enfans de Jacob et d'Abraham, les critiques répliquent qu'Abraham n'avait jamais possédé qu'un champ, et que ce champ était en Hébron de l'autre côté du Jourdain, et que les Moabites et les Ammonites, descendans, selon l'Écriture, de Loth, neveu d'Abraham, n'avaient rien à démêler avec les Juifs. Ou ils les connaissaient, ou ils ne les connaissaient pas : si les Juifs les connaissaient, ils venaient détruire leurs parens ; s'ils ne les connaissaient pas, quelle raison avaient-ils de les attaquer?

Il lui fit dire : Voilà un peuple sorti de l'Égypte, qui couvre toute la face de la terre, et qui s'est campé vis-à-vis de moi ; viens donc pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi ; car je sais que ce que tu béniras sera béni, et que celui que tu maudiras sera maudit.

Les anciens de Moab et ceux de Madian s'en allèrent donc, portant dans leurs mains de quoi payer le prophète... Dieu dit à Balaam : Garde-toi bien d'aller avec eux et de maudire ce peuple, car il est béni. Balaam leur répondit donc : Quand Balac me donnerait sa maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrais dire ni plus ni moins que ce que le Seigneur m'a ordonné... Dieu étant venu encore à Balaam lui dit : Si ces hommes sont venus encore à toi, marche et va avec eux, à condition que tu m'obéiras.

Balaam s'étant levé au matin sella son ânesse, et se mit en chemin avec eux. Mais Dieu entra en colère contre lui, et l'ange du Seigneur se mit dans le chemin vis-à-vis Balaam, qui était sur son ânesse.

L'ânesse voyant l'ange qui avait un glaive nu à la main se détourna du chemin ; et, comme Balaam la frappait et la voulait faire retourner, l'ange se mit dans un chemin étroit entre deux murailles qui entouraient des vignes ; et l'ânesse voyant l'ange se serra contre le mur, et froissa le pied de son cavalier, qui continuait à la battre. L'ange se mit dans ce lieu étroit, où l'ânesse ne pouvait tourner ni à droite ni à gauche. L'ânesse s'abattit sous Balaam ; et Balaam en colère la frappa encore plus fort avec un bâton. Le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse, et elle dit à Balaam : Que t'ai-je fait ? Pourquoi m'as-tu frappée trois fois ? Balaam lui répondit : C'est parce que tu l'as mérité, et que tu t'es moquée de moi ; que n'ai-je une épée pour t'en frapper !

L'ânesse lui dit : Ne suis-je pas ta bête, que tu as coutume de monter jusqu'à aujourd'hui ; dis-moi si je t'ai jamais rien fait. Jamais, dit Balaam.

Aussitôt Dieu ouvrit les yeux à Balaam, et il vit l'ange

qui avait tiré son sabre, et l'adora, se prosternant en terre. L'ange lui dit : Pourquoi as-tu battu trois fois ton ânesse? Je suis venu à toi, parce que ta voix est perverse et contraire à moi; et, si ton ânesse ne s'était pas détournée de la voie, je t'aurais tué, et j'aurais laissé la vie à ton ânesse.

Les interprètes ne sont pas d'accord entre eux sur ce prophète Balaam : les uns veulent que ce fût un idolâtre de la Chaldée; les autres prétendent qu'il était de la religion des Hébreux. Le texte favorise puissamment cette dernière opinion, puisque Balaam, en parlant du dieu des Juifs, dit toujours le Seigneur mon Dieu, et qu'il ne prophétise rien que Dieu n'ait mis dans sa bouche. Il est étonnant, à la vérité, qu'il y eût un prophète de Dieu chez les Chaldéens. Abraham né de parens idolâtres en Chaldée fut le plus grand serviteur de Dieu. Il est dit que Dieu lui-même vint parler à Balaam pendant la nuit, et lui ordonna d'aller avec les députés du roi Balac. Cependant Dieu se met en colère contre lui sur le chemin; et l'ange du Seigneur tire son épée contre l'ânesse qui portait le prophète. Le texte ne dit pas pourquoi Dieu était en colère, et pourquoi l'ange vint à l'ânesse l'épée nue; ce n'est pas un des endroits de l'Écriture sainte les plus aisés à expliquer. Balaam semble ne frapper son ânesse que parce qu'elle se détourne du chemin qu'il prenait pour obéir au Seigneur.

Ce qui passe pour le plus merveilleux, c'est le colloque du prophète et de l'ânesse; mais il est certain que dans ces temps-là c'était une opinion généralement reçue que les bêtes avaient de l'intelligence et qu'elles parlaient. Le serpent avait déja parlé dans le jardin d'Éden; et Dieu même avait parlé au serpent. Dom Calmet dit sur cet article ces propres mots : « Si le démon a pu au-« trefois faire parler des animaux, des arbres, des « fleuves, pourquoi le Seigneur ne pouvait-il pas « faire la même chose? Cela est-il plus difficile « que de voir l'âne de Bacchus qui lui parle? Le « belier de Phryxus, le cheval d'Achille, un agneau « en Égypte sous le règne de Bocchoris, l'élé-« phant du roi Porus, des bœufs en Sicile et en « Italie, n'ont-ils pas autrefois parlé, si on en « croit les historiens? Les arbres même ont pro-« féré des paroles; comme le chêne de Dodone, « qui rendait, dit-on, des oracles, et l'orme qui « salua Apollonius de Tyane. On dit même que le « fleuve Caucase salua Pythagore. Nous ne vou-« drions pas garantir tous ces événemens; mais « qui oserait les rejeter tous, lorsqu'ils sont rap-« portés dans un très grand nombre d'historiens « très graves et très judicieux? »

La remarque de dom Calmet est très singulière. Mais on ne sait ce que c'est que ce fleuve Caucase qui salua Pythagore. On ne connaît que le mont

Caucase, et point de rivière de ce nom. Stanley, qui a recueilli tout ce que les historiens et les philosophes ont dit de Pythagore, ne parle point d'une rivière appelée Caucase; et nul géographe n'a cité cette rivière. Mais Diogène de Laërce, Jamblique et Élien disent que ce fut la rivière Causan * qui salua Pythagore à haute et intelligible voix. Porphyre et Jamblique disent que Pythagore ayant vu auprès de Tarente un bœuf qui mangeait des fèves, il l'exhorta à s'abstenir de cette nourriture. Le bœuf répondit qu'il ne pouvait manger d'herbe. Mais enfin Pythagore le persuada ; et il retrouva son bœuf plusieurs années après dans le temple de Junon, qui mangeait tout ce qu'on lui présentait, excepté des fèves. Il eut aussi un entretien avec un aigle qui volait sur sa tête aux jeux olympiques ; mais on ne nous a pas rendu compte de cette conversation.

Au reste il est visible que Dieu préféra l'ânesse à Balaam, puisqu'il dit qu'il aurait tué le prophète et laissé l'ânesse en vie.

Or Balac alla au devant de Balaam dans une ville des Moabites, sur les confins de l'Arnon. Ils allèrent donc ensemble jusqu'à l'extrémité de sa terre, et Balac ayant fait tuer des

* Elle est nommée *Cosas* par Élien et Diogène de Laërce : *Caucase*, par Porphyre et saint Cyrille.

bœufs et des brebis envoya des présens à Balaam et aux princes qui étaient avec lui.

Et Balaam (ch. XXIII, v. 1.) dit à Balac : Fais-moi dresser sept autels, et prépare sept veaux et sept moutons; et Balac et Balaam mirent ensemble sur l'autel un veau et un belier, et Balaam s'en allant promptement, Dieu alla au devant de lui; et Balaam lui dit : J'ai dressé sept autels, et j'ai mis un veau et un belier sur chacun. Alors le Seigneur lui dit : Retourne à Balac, et dis-lui ces choses. Balaam étant retourné trouva Balac debout près de son holocauste, et tous les princes des Moabites; et s'échauffant dans sa parabole, il dit : Balac, roi des Moabites, m'a appelé des montagnes d'Orient : Viens au plus vite, m'a-t-il dit, maudis Jacob et déteste Israël. Comment maudirais-je celui que Dieu n'a point maudit? Comment détesterais-je celui que Dieu ne déteste pas?... Qui pourra nombrer la poussière de Jacob, et le nombre de la quatrième partie d'Israël... Il n'y a point d'iniquité dans Jacob, ni de travail dans Israël. Sa force est semblable à celle du rhinocéros... (ch. XXIV, v. 10). Balac, en colère contre Balaam, et frappant des mains, lui dit : Je t'ai fait venir pour maudire mes ennemis, et tu les as bénis; retourne en ton pays; j'avais résolu de te donner un honoraire magnifique, et le Seigneur t'en a privé.

Remarquez que Dieu ne prend soin d'instruire et de conduire aucun prophète dans l'ancien *Testament* avec plus d'empressement qu'il n'en montre envers Balaam. On croirait que toutes les nations avaient alors la même religion, si le contraire n'était pas dit dans plusieurs autres passages.

Il faut encore observer que les bénédictions et les malédictions étaient regardées partout comme

des oracles, comme des arrêts de la destinée auxquels on ne pouvait échapper. Le sort de tout un peuple était attaché à des paroles; et quand ces paroles étaient dites, on ne pouvait plus se rétracter. Vous avez vu que quand Jacob surprit la bénédiction d'Isaac son père, quoique par une fraude aussi criminelle que grossière, Isaac ne put la rétracter : il est dit que cette bénédiction eut son effet au moins pour quelque temps.

Ici Dieu même prend soin de diriger toutes les bénédictions, toutes les prophéties de Balaam, comme si un mot de mauvais augure devait empêcher l'effet de la conjuration et en détruire le charme. Ces idées prévalurent long-temps chez les Orientaux.

Non seulement tous ces passages indiquent que le prophète Balaam était le prophète du Dieu des Hébreux, et inspiré par lui seul, mais le roi ou chef Balac déclare positivement que c'est ce même Dieu qui prive Balaam de la récompense.

Dieu inspire tellement ce Balaam, que lui qui ne pouvait connaître ni le nom de Jacob, ni celui d'Israël sans révélation, lui qui demeurait au delà de l'Euphrate, à cent cinquante ou deux cents lieues, prononce ces noms avec enthousiasme, et dit que Jacob est fort comme un rhinocéros. Calmet, dans ses remarques, prouve par plusieurs passages qu'il y a des rhinocéros; la chose n'a

jamais été douteuse, et le rhinocéros qu'on nous a montré depuis peu en Hollande et en France en est une preuve assez convaincante.

Balaam répondit à Balac (chap. XXIV, v. 12): N'ai-je pas dit à tes députés : Quand Balac me donnerait sa maison pleine d'or, je ne pourrais pas passer les ordres du Seigneur mon Dieu?

Voici donc ce que dit l'homme dont l'œil est ouvert; celui qui entend les discours de Dieu a dit : Celui qui connaît la doctrine du Très-Haut et la vision du puissant, qui, en tombant, a les yeux ouverts; je le verrai, mais pas sitôt; je le regarderai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, et une verge s'élèvera d'Israël, et elle frappera les chefs de Moab, et elle ruinera tous les enfans de Seth.

Et Balaam ayant jeté les yeux sur le pays d'Amalec, il reprit son discours parabolique, et dit : Amalec a été l'origine des nations; mais ses extrémités seront détruites; et fussiez-vous l'élu de la race de Cin, Assur vous prendra, et ils viendront du pays de Kithim dans des vaisseaux; ils vaincront les Assyriens, ruineront les Hébreux et à la fin ils périront eux-mêmes.

Cette étoile de Jacob, jointe avec cette verge, fait voir que Balaam était supposé né dans la Chaldée, où l'on crut, et où l'on croit encore, que chaque nation est sous la protection d'une étoile : ainsi l'étoile de Jacob devait l'emporter sur l'étoile de Moab; et la verge d'Israël devait vaincre les autres verges, comme la verge de Mosé vainquit la verge de Jannès et de Mambrès, magiciens,

du pharaon d'Égypte. On n'entend point le sens de ces paroles, « elle ruinera tous les enfans de « Seth. » Ces enfans étaient les Juifs eux-mêmes. Tout cela fait soupçonner à plusieurs savans que l'histoire de Balaam, insérée dans le *Pentateuque*, n'a été écrite que très tard, et après les conquêtes d'Alexandre. Ce qui semble favoriser un peu cette opinion hasardée, c'est que l'auteur parle de Kithim, qu'on prétend être la Grèce, et qu'Alexandre avait une flotte dans sa guerre contre le roi Darah, que nous appelons Darius.

Or Israël (ch. xxv, v. 1) était alors à Settim, et il forniqua avec les filles de Moab; elles appelèrent les Hébreux à leurs sacrifices : ils adorèrent les mêmes dieux. Israël embrassa le culte de Belphégor. Le Seigneur fut en colère; il dit à Mosé : Prends tous les princes du peuple, et pends-les à des potences contre le soleil, afin que ma fureur se détourne d'Israël. Mosé dit donc aux juges : Que chacun tue ses proches qui sont initiés à Belphégor.

Les critiques se sont élevés principalement contre cette partie de l'histoire des anciens Juifs. On voit, disent-ils, une armée innombrable d'Hébreux, prête à tomber sur les Ammonites et les Madianites : un prophète est arrivé de cent cinquante lieues pour prédire une victoire complète à l'étoile de Jacob sur l'étoile de Moab et de Madian; et voilà qu'au lieu de se battre le peuple juif se mêle familièrement au peuple madianite et

moabite; ils couchent tout d'un coup avec leurs filles, ils adorent leur dieu Belphégor; et cela sans que la paix soit faite, sans trève, sans le moindre préliminaire : rien ne paraît plus incroyable.

Le Seigneur en colère commence par ordonner à Mosé de faire pendre tous les princes sans forme de procès, c'est-à-dire de les attacher à des potences après les avoir tués, car les Juifs n'avaient pas l'usage de pendre en croix les hommes vivans; il n'y en a pas un seul exemple. Mosé va plus loin; il ordonne que chacun tue tous ses parens qui ont sacrifié à Belphégor. *Bel* est le nom de Dieu dans toute la Syrie. Balac, ce chef des Arabes moabites, a reconnu le Dieu des Juifs pour Dieu en parlant tout à l'heure à Balaam : il est donc probable que les Hébreux et ces peuples avaient le même Dieu. Mais il est très probable aussi qu'ils n'entendaient point par Belphégor l'Adonai des Hébreux.

Et voici qu'un des Israélites était entré dans un b..... des Madianites à la vue de Mosé et de tous les enfans d'Israël, qui pleuraient à la porte du tabernacle.

Les critiques ajoutent qu'il n'est pas possible qu'il y eût un lieu public de prostitution dans ce désert sablonneux, où il n'y a jamais eu que quelques Arabes errans et pauvres; que ces lieux

de débauche n'ont jamais été connus que dans les grandes villes, où ils sont tolérés pour prévenir un plus grand mal.

Ce que Phinées, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, ayant vu, il prit un poignard, entra dans le b....., et transperça l'homme et la femme par les génitoires, et la plaie d'Israël cessa aussitôt, et il y eut vingt-quatre mille hommes de tués; et le Seigneur dit à Mosé : Phinées, fils d'Éléazar, détourne ma colère...; c'est pourquoi le sacerdoce lui sera donné par un pacte éternel.

Ces mêmes critiques continuent, et disent que cette nouvelle boucherie est aussi difficile à exécuter qu'à croire; que ce Phinées aurait été le plus fanatique, le plus fou, et le plus barbare des hommes. Selon Flavius Josèphe, le Juif et la femme madianite étaient mariés. Les parties génitales des gens mariés étaient sacrées; et le crime de l'assassin Phinées était exécrable. Si les Juifs, au lieu de combattre contre Madian, épousèrent sur-le-champ des filles de Madian, cela peut être absurde, mais cela ne mérite pas qu'on empale deux époux par les parties sacrées, et qu'on massacre vingt-quatre mille innocens. De quel front Mosé, à l'âge de près de six-vingts ans, pouvait-il faire tuer vingt-quatre mille de ses compatriotes pour s'être unis à des filles madianites, lui qui en avait épousé une, lui dont les enfans avaient un Madianite pour grand-père? Quoi! encore une

fois, Aaron apostat est fait sur-le-champ grand-prêtre, et vingt-quatre mille citoyens sont égorgés pour la chose la moins criminelle! et le sacerdoce est donné éternellement à la race d'Aaron pour sa récompense! Encore cette race d'Aaron n'eut-elle le sacerdoce que du temps de Salomon, et jusqu'aux Machabées. Une foule d'incrédules pensent que tout cela ne peut avoir été écrit que par quelque lévite très ignorant, qui compila au hasard ces absurdités en faveur de sa tribu, comme nos moines mendians ont écrit les histoires de leurs fondateurs: nous regardons ces discours comme des blasphèmes; mais nous sommes obligés de les rapporter.

Dom Calmet dit que « Phinées crut que tout « homme sage devait en user ainsi »: c'est-à-dire que tout homme sage doit percer par les génitoires les hommes et les femmes qu'il trouvera couchés ensemble, et ensuite égorger tout ce qu'il rencontrera dans son chemin jusqu'au nombre de vingt-quatre mille.

Après que le sang des criminels eut été répandu (ch. XXVI, v. 1), le Seigneur dit à Mosé et à Éléazar, fils d'Aaron, *qui était mort:* Nombrez tous les enfans d'Israël depuis vingt ans et au dessus par familles; tous ceux qui peuvent aller à la guerre...; et le dénombrement étant achevé, il s'en trouva six cent et un mille sept cent trente.

Nous avions compté que les Israélites étant

sortis d'Egypte au nombre de plus de six cent mille combattans, le nombre des femmes étant à peu près égal à celui des hommes, et tous les Juifs se mariant, tous étant nourris par un miracle, l'armée pouvait être au bout de quarante ans de douze cent mille hommes. On n'en trouve cependant ici qu'environ six cent mille. Il faut considérer qu'il en était mort beaucoup dans la marche pénible et continuelle au milieu des déserts : le Seigneur en avait fait tuer vingt-trois mille pour le veau d'or; quatorze mille deux cent cinquante pour Coré et Dathan; vingt-quatre mille pour les filles madianites : somme totale, soixante et un mille deux cent cinquante, sans compter les princes d'Israël que le Seigneur fit mourir pour le péché commis avec les Madianites, et ceux qui moururent de maladie : outre cela, le Seigneur voulut que toute la race qui avait murmuré dans le désert fût entièrement détruite, et n'entrât point dans la terre promise. Ainsi trois millions d'hommes sortis d'Égypte moururent dans ces déserts, et six cent mille, qui étaient nés dans ces mêmes déserts, restèrent pour conquérir le petit pays de Canaan.

Le Seigneur parla ensuite à Mosé, disant (ch. XXXI, v. 1) : Venge premièrement les enfans d'Israël des Madianites, et après cela tu mourras, et tu seras réuni à ton peuple aussitôt. Mosé dit au peuple : Faites prendre les armes, afin

qu'on venge le Seigneur des Madianites; prenez mille hommes de chaque tribu. Ils choisirent donc mille hommes de chaque tribu, douze mille hommes prêts à combattre. Ils combattirent contre les Madianites, et tuèrent tous les mâles, et leurs rois Évi, Récem, Sur, Hur et Rébé, et Balaam, fils de Béor, et ils prirent leurs femmes, leurs petits enfans, leurs troupeaux, tous leurs meubles, et ils pillèrent tout, et ils brûlèrent villes, villages, châteaux...

Et Mosé se mit en colère contre les tribuns et les centurions, et leur dit: Pourquoi avez-vous épargné les femmes? ne sont-ce pas elles qui ont séduit les enfans d'Israël, selon le conseil de Balaam...? Tuez tous les enfans, égorgez toutes les femmes qui ont connu le coït; mais réservez-vous toutes les filles et toutes les vierges...

Et on trouva que le butin que l'armée avait pris était de six cent soixante-quinze mille brebis, de soixante-douze mille bœufs, de soixante et un mille ânes, de trente-deux mille pucelles, dont trente-deux furent réservées pour la part du Seigneur.

Les critiques jettent les hauts cris sur cette colère de Mosé, qui n'est pas content qu'on ait tué tous les mâles descendans de la famille d'Abraham comme lui, et chez lesquels il avait pris femme: il veut encore qu'on tue toutes les mères, toutes les femmes qui auront couché avec leurs maris, et tous les enfans mâles à la mamelle, s'il en reste encore.

Ils ne peuvent comprendre que dans le camp des Madianites le butin ait été de six cent soixante-quinze mille brebis, de soixante et un mille ânes, de soixante-douze mille bœufs; ils disent qu'on

n'aurait pas pu trouver tant d'animaux dans toute l'Égypte. Si on donna trente-deux mille filles aux vainqueurs, ils demandent ce qu'on fit des trente-deux filles réservées pour la part du Seigneur: il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs: la virginité était regardée chez eux comme un opprobre. Comment donc trente-deux pucelles furent-elles la part du Seigneur? En fit-on un sacrifice? ces critiques osent l'assurer. Il faut leur pardonner d'être saisis d'horreur à la vue de tant de massacres de femmes et d'enfans. On conçoit difficilement comment il se trouva tant de femmes et d'enfans dans une bataille; mais rien ne nous apprend que les trente-deux filles offertes au Seigneur aient été immolées. Que devinrent-elles? le texte ne le dit pas, et nous ne devons pas ajouter une horreur de plus à ces rigueurs qui soulèvent le cœur des incrédules, et qui font détester le peuple juif à ceux même qui lisent l'Écriture avec le plus de respect et de foi.

Le texte dit encore qu'on trouva une immense quantité d'or en bagues, en anneaux, en bracelets, en colliers et en jarretières. On n'en trouverait certainement pas tant aujourd'hui dans ce désert effroyable; nous avons déja dit que ces temps-là ne ressemblaient en rien aux nôtres.

(Chap. XXXV, v. I.) Le Seigneur dit encore à Mosé dans les plaines de Moab, le long du Jourdain, vis-à-vis de Jé-

richo : Ordonne aux enfans d'Israël que des villes qu'ils possèdent, *ex possessionibus suis*, ils en donnent aux lévites..., et que de ces villes il y en ait six de refuge, où les homicides puissent se retirer, et quarante-deux en outre pour les lévites, c'est-à-dire qu'ils aient en tout quarante-huit villes.

M. Fréret et le lord Bolingbrocke croient démontrer que ce fut un lévite ignorant et avide qui composa, disent-ils, ce livre dans des temps d'anarchie. Les lévites, disent ces philosophes, n'avaient d'autres possessions que la dîme. Jamais le peuple juif, dans ses plus grandes prospérités, n'eut quarante-huit villes murées. On ne croit pas même qu'Hérode, leur seul roi véritablement puissant, les possédât. Jérusalem, du temps de David, était l'unique habitation des Juifs qui méritât le nom de ville; mais c'était alors une bicoque qui n'aurait pas pu soutenir un siége de quatre jours. Elle ne fut bien fortifiée que par Hérode. Ces auteurs et quelques autres s'efforcent de faire voir que les Juifs n'eurent aucune ville, ni sous Josué, ni sous les juges. Comment ce petit peuple, errant et vagabond jusqu'à Saül, aurait-il pu donner quarante-huit villes à des lévites, lui qui fut sept fois réduit en esclavage, de son propre aveu? Peut-on ne se pas indigner contre le lévite faussaire qui ose dire qu'il faut donner quarante-huit villes à ses compagnons par ordre de Dieu? Apparemment on devait leur

donner ces quarante-huit villes quand les Juifs seraient maîtres du monde entier, et que les rois d'Occident, d'Orient, du Sud et du Nord viendraient adorer à Jérusalem, comme il est prédit tant de fois. Ce faussaire prétend encore qu'il devait y avoir six villes de refuge pour les homicides. Voilà assurément une belle police : voilà un bel encouragement aux plus grands crimes. On ne sait ce qui doit révolter davantage, ou de l'absurdité qui fait donner quarante-huit villes dans un désert, ou de six villes de refuge dans ce même désert pour y attirer tous les scélérats.

Nos critiques ajoutent encore à ces reproches les contradictions évidentes qui se trouvent dans les mesures de ces villes, rapportées au livre des *Nombres*.

Nous finissons à regret notre commentaire sur ce livre par cette puissante objection, à laquelle nous croyons pouvoir répondre assez solidement, en disant que ces quarante-huit villes sont annoncées par l'écrivain sacré comme une prédiction de ce qui se devait faire un jour, quand le peuple de Dieu aurait assez de villes pour en céder quarante-huit aux lévites. Nous devons supposer que chaque tribu devait en posséder autant. Ainsi le pays de la Judée aurait eu cinq cent soixante-seize villes considérables. Mais, comme les péchés du peuple empêchèrent toujours l'effet des prédictions, celle-ci

ne fut pas plus accomplie que les autres; et loin que les Juifs jouissent de cinq cent soixante-seize villes avec les faubourgs, ce peuple, réduit à deux misérables tribus et demie tout au plus, perdit le peu qu'il avait, et fut, ainsi que les Parsis et les Banians et la moitié des Arméniens, réduit à faire le commerce partout, sans avoir d'habitation fixe nulle part.

DEUTÉRONOME.

DEUTÉRONOME.

Voici les paroles que Mosé parla à tout Israël (ch. 1, v. 1) au delà du Jourdain dans le désert près de la mer Rouge, entre Pharan et Thophel, et entre Laban et Hazeroth, où il y a beaucoup d'or. En la quarantième année, le onzième mois, le premier jour du mois, Mosé dit aux fils d'Israël tout ce que le Seigneur lui avait ordonné de leur dire. Après que le Seigneur eut frappé Séhon, roi des Amorrhéens, qui habitait en Hesebon, et Og, roi de Basan, qui demeurait à Astaroth et à Édraï qui est au delà du Jourdain dans la terre de Moab; et Mosé commença à expliquer la loi et à dire :

Le Seigneur notre Dieu nous parla en Horeb, disant : Il vous suffit d'avoir demeuré sur cette montagne, retournez à la montagne des Amorrhéens, et à tous les lieux voisins dans les campagnes, et les montagnes vers le Midi, et le long des côtes de la mer, terre des Cananéens et du Liban, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate... et je vous ordonnai alors tout ce que vous deviez faire; et étant partis d'Oreb, nous passâmes par ce grand et effroyable désert.

Le savant Lacroze s'explique ainsi sur ce commencement du *Deutéronome* dans son manuscrit qui est à Berlin : « Autant de paroles, autant de faussetés puériles, et autant de preuves sautant aux yeux qu'il est impossible que Moïse ait pu composer aucun des livres que l'ignorance lui attribue.

« Il est faux que Moïse ait parlé au delà du Jourdain, puisqu'il ne le passa jamais, et qu'il mourut sur le mont Nébo, loin, et à l'orient du Jourdain, à ce que dit l'Écriture elle-même.

« Il est faux et impossible qu'il pût être alors dans l'autre désert de Pharan, puisque l'auteur vient de dire qu'il gagna une bataille dans ce temps-là même dans le désert de Moab, à plus de cinquante lieues de Pharan.

« Il est faux et impossible qu'il ait été dans ce désert de Pharan, proche de la mer Rouge, puisqu'il y a encore plus de cinquante lieues de la mer Rouge à ce Pharan.

« Il est faux qu'il y ait beaucoup d'or à Hazeroth près de ce Pharan. Ce misérable pays, loin de porter de l'or, n'a jamais porté que des cailloux.

« Dom Calmet répète en vain les explications de quelques commentateurs, assez impudens pour dire qu'au delà du Jourdain signifiait au deçà du Jourdain. Il vaut autant dire que dessus signifie dessous, que dedans signifie dehors, et que les pieds signifient la tête.

« L'auteur, quel qu'il soit, fait parler Moïse sur le bord de la mer Rouge, dans la quarantième année et onze mois après la sortie d'Égypte, pour donner plus de poids à son récit par le soin de marquer les dates, mais ce soin même trahit et constate tous ses mensonges. Moïse sortit d'Égypte

à l'âge de quatre-vingts ans; et l'Écriture dit qu'il mourut à cent vingt. Il était donc déja mort lorsque le *Deutéronome* le fait parler; et il le fait parler dans un endroit où il n'était pas, et où il ne pouvait être. »

Ces critiques hardies, imputées au savant Lacroze, peuvent n'être point de lui. On n'y reconnaît point son caractère; il a toujours parlé avec respect de la sainte Écriture.

Nous avouons au célèbre Lacroze, ou à celui qui a pris son nom, qu'il y a de grandes difficultés dans ce commencement du *Deutéronome;* Calmet en convient. « Nos meilleurs critiques, dit-il, re-« connaissent qu'il y a dans ces livres des additions « qu'on y a mises pour expliquer quelques endroits « obscurs, ou pour suppléer ce qu'on croit y man-« quer pour une parfaite intelligence. »

Ce discours du commentateur Calmet ne rend pas l'intelligence plus parfaite. Si on a, selon lui, ajouté aux livres saints, le saint Esprit n'a donc pas tout dicté; et, si tout n'est pas du saint Esprit, comment distinguera-t-on son ouvrage de celui des hommes? Peut-on supposer que Dieu ait dicté un livre pour l'instruction du genre humain, et que ce livre ait besoin d'additions et de corrections! On ne peut se tirer de ce labyrinthe qu'en recourant à l'église, qui peut seule dissiper tous nos doutes par ses décisions infaillibles.

(Chap. VIII, v. 4.) Voici la quarantième année que vous êtes en chemin, et cependant les vêtemens dont vous étiez couverts ne sont point usés de vétusté, et vos pieds n'ont point été déchaussés... (Ch. IX, v. 1.) Écoute, Israël : Tu passeras aujourd'hui le Jourdain pour te rendre maître des grandes nations plus fortes que toi, qui ont de grandes villes et des murailles jusqu'au ciel, et d'un peuple grand et sublime, des géans que tu as vus et entendus, et à qui nul ne peut résister.

La *Bible* grecque, attribuée aux Septante, traduit : « Vos pieds n'ont point eu de calus ; » mais le *Deutéronome*, en un autre endroit, répète encore que les souliers des Hébreux ne se sont point usés dans le désert pendant quarante ans. Ce miracle est aussi miracle que tous les autres. Collins suppute que le peuple de Dieu étant parti du beau pays de l'Égypte au nombre d'environ trois millions de personnes pour aller mourir dans les déserts dans l'espace de quarante années, ce fut trois millions de vestes et de robes et trois millions de paires de souliers à vendre, et que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, pouvaient gagner beaucoup à revendre tous ces effets à Babylone, à Damas ou à Tyr. Mais, puisqu'il restait six cent un mille sept cent trente combattans par le dénombrement que Mosé ordonna, si on suppose que chaque combattant avait une femme, et que chaque mari et femme eussent un père et une mère, et que chaque ménage eût deux enfans, cela ferait quatre

millions huit cent treize mille huit cent quarante personnes à chausser et à vêtir; en ce cas, le miracle aurait été beaucoup plus grand, et il aurait fallu que le Seigneur eût donné à son peuple un million huit cent treize mille huit cent quarante paires de souliers de plus.

Pour répondre plus sérieusement à Collins, nous le renverrons à saint Justin, qui, dans son dialogue avec Tryphon, soutient que non seulement les habits des Hébreux ne s'usèrent point dans leur marche de quarante années au soleil et à la pluie, et en couchant sur la dure, mais que ceux des enfans croissaient avec eux, et s'élargissaient merveilleusement à mesure qu'ils avançaient en âge. Nous le renverrons encore à saint Jérôme, qui ajoute dans une épître, laquelle est la trente-huitième de la nouvelle édition, ces propres mots : « En vain les barbiers apprirent leur « art dans le désert pendant quarante années; ils « savaient que les cheveux et les ongles des Israé- « lites ne croissaient pas. »

Aujourd'hui ne signifie pas ce jour-là même, puisque le peuple de Dieu ne passa le Jourdain qu'un mois après.

Pour ce qui concerne les géans, les critiques y trouvent une contradiction, parce qu'il est dit, dans le même *Deutéronome*, que Og était resté le seul de la race des géans. Mais Og demeurait à

l'orient du Jourdain; et il pouvait y avoir d'autres géans à l'occident. Mais dans cet endroit où il est dit que Og était resté seul de la race des géans, l'auteur ajoute : « On montre encore son lit de fer « dans Rabath, qui est une ville des enfans d'Am- « mon, et il a neuf coudées de long et quatre de « large. » C'est encore une des raisons pour lesquelles on a prétendu que Mosé ne pouvait avoir écrit les livres qui sont sous son nom, parce que ces mots : « On montre encore son lit » prouvent que l'auteur n'était pas contemporain; et Mosé, dit-on, ne pouvait l'avoir vu dans Rabath, qui ne fut prise que long-temps après par David.

(Chap. XII, v. 19.)... Prenez bien garde d'avoir soin du lévite dans tout le temps que vous demeurerez sur la terre...

(Chap. XIII, v. 1.) S'il s'élève parmi vous un prophète qui dise avoir eu des visions et des songes, et s'il prédit des signes et des miracles, et si les choses qu'il aura prédites arrivent, et qu'il vous dise : Allons, suivons des dieux étrangers que vous ne connaissez pas, et servons-les; vous n'écouterez pas ce prophète, ce songeur de songes; car c'est le Seigneur votre Dieu qui vous tente, afin qu'il voie si vous l'aimez ou non de toute votre ame... Ce prophète, ou ce songeur de songes sera mis à mort. Si votre frère, fils de votre mère, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme qui est entre vos bras, vous dit en secret : Allons, servons des dieux étrangers; tuez aussitôt votre frère, ou votre fils, ou votre femme; qu'ils reçoivent le premier coup de votre main, et que tout le peuple frappe avec vous.

Le premier président de Harlai, sachant qu'on

avait abusé de ce passage de l'Écriture et de quelques autres passages pareils, pour faire assassiner Henri III par le jacobin Jacques Clément, écrivit dans un petit Mémoire, qui nous a été montré par un magistrat de sa maison, ces propres mots : « Il serait expédient de ne laisser lire aux jeunes prêtres aucun des livres de l'ancien *Testament*, dans lesquels pourraient se rencontrer semblables instigations qui ont induit maints esprits faibles et méchans au parricide et régicide. Il vaut mieux ne point lire que de tourner en poison ce qui doit être nourriture de vie. »

On peut appliquer à ce passage du *Deutéronome* la réflexion du président de Harlai. Il est aisé à un fanatique de se persuader que sa femme et son fils veulent le faire apostasier; et, s'il les tue sur ce prétexte, il se croira un saint.

Ravaillac avoue, dans son interrogatoire, qu'il n'a assassiné Henri IV que parce qu'il ne croyait pas que ce grand et adorable monarque fût bon catholique.

On a cru voir encore un autre danger dans ces versets du *Deutéronome*, et le voici. Si un prophète prédit des choses miraculeuses, et si ces choses miraculeuses arrivent, c'est donc la Divinité elle-même qui l'a inspiré; et, s'il vous dit ensuite : Je suis autorisé par mes miracles à vous prêcher le culte d'un nouveau dieu, ce nouveau dieu est donc

le véritable. Cet argument sans doute n'est pas aisé à réfuter, à moins que vous ne disiez qu'un fripon scélérat peut faire de véritables miracles. Mais alors vous faites un dieu de ce fripon scélérat : et, s'il est votre père ou votre frère, comme vous le supposez, si vous le tuez, vous commettez non seulement un parricide, mais un déicide. Vous n'avez plus d'autre réponse à faire que d'avoir recours à la magie, et de dire qu'il est au pouvoir des prétendus magiciens de faire de vrais miracles. Ainsi, quelque chose que vous répondiez, vous êtes absurde et barbare.

Cette objection est spécieuse. On la résout en disant que Dieu ne permet jamais qu'un faux prophète fasse autant de miracles qu'un vrai prophète.

(Chap. XIII, v. 12.) Si vous apprenez que dans une de vos villes des gens méchans ont dit : Allons, servons des dieux à vous inconnus; vous passerez aussitôt au fil de l'épée tous les habitans de cette ville, et vous la détruirez avec tout ce qu'elle possède, jusqu'aux bêtes.

Le lord Bolingbrocke parle sur cet article avec plus de force encore que le président de Harlai. « C'est le comble, dit-il, de la barbarie en démence, de massacrer tous les habitans d'une ville qui vous appartient, et d'y détruire tout, jusqu'aux bêtes, parce que quelques citoyens de cette ville ont eu un culte différent du vôtre. Ce serait un peuple coupable de cette exécrable cruauté

qu'il faudrait détruire, comme nous avons détruit les loups en Angleterre. »

Pour tâcher d'apaiser ceux qui pensent comme le président de Harlai et comme le lord Bolingbrocke, nous dirons que ces passages du *Deutéronome* ne sont probablement que comminatoires; et nous dirons à ceux qui sont persuadés qu'Esdras, ou quelque autre lévite, composa ce titre, qu'il ne voulut qu'inspirer une forte horreur pour le culte des Babyloniens et pour celui des Persans. Mais nous conviendrons qu'il ne faut jamais lire l'Écriture qu'avec un esprit de paix et de charité universelle.

Nous avouons d'ailleurs que cela n'a pu être écrit que dans un temps où les Hébreux eurent des villes, et où chaque ville voulut avoir son dieu et son culte, pour être plus indépendante de ses voisines. La haine fut extrême entre tous les habitans de cette partie de la Syrie. La superstition et l'esprit de rapine envenimèrent cette haine; et, tant qu'il y eut des Juifs, leur histoire fut l'histoire des cannibales : mais c'est que Dieu voulait les éprouver. D'ailleurs la loi juive ne nous importe point; nous sommes chrétiens et non pas juifs.

Lorsque vous aurez un chemin trop long à faire, vous apporterez toutes les dîmes au Seigneur... Vous les vendrez toutes, et vous achèterez de cet argent tout ce que vous

voudrez, bœuf, brebis, vin, bière, et vous en mangerez avec le lévite qui est dans l'enceinte de vos murs, et qui n'a point d'autre possession sur la terre... Gardez-vous d'abandonner le lévite...

Les critiques prétendent que ce passage prouve trois choses : la première, que c'est évidemment un lévite qui écrivit ce livre quand les Juifs eurent des villes; la seconde, que les lévites n'eurent jamais quarante-huit villes à eux appartenantes; la troisième, que les Israélites ne furent pas nourris simplement de manne dans le désert, puisqu'ils doivent manger du bœuf et du mouton, et boire du vin et de la bière avec le lévite. Cette critique nous paraît bien rigoureuse. L'auteur sacré veut dire probablement que les Juifs doivent manger du bœuf et du mouton, et boire de la bière et du vin avec le lévite, quand ils en auront.

(Chap. XVII, v. 14.) Quand vous serez entrés dans la terre que le Seigneur vous donnera, et que vous la posséderez, et que vous direz : Nous voulons choisir un roi comme en ont les nations qui nous environnent; vous ne pourrez prendre pour roi qu'un homme de votre nation, un de vos frères; et, quand il sera établi roi, il n'aura pas un grand nombre de chevaux, il ne ramènera point le peuple en Égypte, il n'aura point cette multitude de femmes qui enchantent son esprit, ni de grands monceaux d'or et d'argent... Après qu'il sera assis sur son trône, il écrira pour lui ce *Deutéronome* sur un exemplaire des prêtres de la tribu de Lévi.

Ceux qui croient qu'un lévite du temps des rois est l'auteur du *Deutéronome* sont confirmés dans leur opinion par cet article. Il y a, selon la *Vulgate*, trois cent cinquante-six ans de la mort de Mosé à l'élection du roi Saül, et bien davantage selon d'autres calculs. Comment se pourrait-il que Mosé parlât des rois, lorsque Dieu était le seul roi des Juifs? On a soupçonné que le *Pentateuque* entier fut écrit par quelques lévites huit cent vingt-sept ans après Mosé, selon la *Vulgate*, du temps du roi Josias. Ce livre, alors ignoré, fut trouvé au fond d'un coffre par le grand-prêtre Helcias lorsqu'il comptait de l'argent. Ce fut vers ce temps-là que quelques Juifs se réfugièrent en Égypte, sous le roi Néchao; ainsi le lévite, auteur du *Pentateuque*, avertit ici les rois de ne point laisser passer leurs sujets chez les Égyptiens. Tout semblerait concourir à rendre cette opinion vraisemblable, si d'ailleurs on n'était pas convaincu que Mosé seul est l'auteur du *Pentateuque*.

La défense d'avoir un grand nombre de femmes et de chevaux semble regarder principalement Salomon, qu'on accuse d'avoir eu sept cents femmes et trois cents concubines, et quarante mille écuries; car, pour Saül, il ne fut choisi pour roi que dans le temps qu'il cherchait ses ânesses.

Lorsque vous combattrez vos ennemis, si Dieu les livre entre vos mains, et si vous voyez parmi vos captifs une belle

femme pour laquelle vous aurez de l'amour, et, si vous voulez l'épouser, vous l'amènerez en votre maison; elle se rasera les cheveux et se coupera les ongles; elle quittera la robe avec laquelle elle a été prise, et pleurera dans votre maison son père et sa mère pendant un mois; ensuite vous entrerez dans elle; vous dormirez avec elle, et elle sera votre femme.

Plusieurs personnes se sont scandalisées de cet article. Les Juifs dans le désert, ou dans le Canaan, ne pouvaient avoir de guerre que contre des étrangers. Il leur était défendu, sous peine de mort, de s'unir à des femmes étrangères; et voilà que le *Deutéronome* leur permet d'épouser ces femmes; et la seule cérémonie des épousailles est de coucher avec elles. On a remarqué que ce n'est point ainsi qu'Alexandre et Scipion en usèrent. C'est encore une raison en faveur de ceux qui croient que le *Pentateuque* fut écrit du temps des rois, parce que dans les guerres civiles des rois de Juda contre les rois d'Israël, il était permis d'épouser les filles des vaincus, les deux partis descendant également d'Abraham. Tout semble donc concourir à prouver qu'aucun livre juif ne fut écrit que du temps de David, ou long-temps après lui : mais l'opinion de tous les pères et de toute l'église doit prévaloir contre les raisons des savans, quelque plausibles qu'elles puissent être.

Lorsque vous marcherez contre vos ennemis, si un homme a été pollu en songe, il sortira du camp (chap. XXIII, v. 10), et n'y rentrera que le soir après s'être lavé d'eau. Il y aura un

lieu hors du camp pour faire vos nécessités (ch. XXIII, v. 12). Vous porterez une petite bêche à votre ceinture; vous ferez un trou rond autour de vous, et quand vous aurez fait, vous couvrirez de terre vos excrémens...

Plusieurs gens de guerre ont dit que les pollutions pendant la nuit arrivaient principalement aux jeunes gens vigoureux, et que l'ordre de les éloigner de l'armée du matin au soir était très dangereux, parce que c'est d'ordinaire du matin au soir que se donnent les batailles; que cet ordre n'était propre qu'à favoriser la poltronnerie; qu'il était plus aisé de se laver dans sa tente, où l'on est supposé avoir au moins une cruche d'eau, que d'aller se laver hors du camp, où l'on pouvait fort bien n'en pas trouver. Nous ne regardons pas cette remarque comme bien importante.

L'ordre que le Seigneur lui-même donne sur la manière de faire ses nécessités a paru indigne de la majesté divine au célèbre Collins; et il s'est emporté jusqu'à dire que Dieu avait plus de soin du derrière des Israélites que de leurs ames; que ces mots *immortalité de l'ame* ne se trouvaient dans aucun endroit de l'ancien *Testament*; et qu'il est bien bas de s'attacher à la manière dont on doit aller à la garde-robe. C'est s'exprimer avec bien peu de respect. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le peuple juif était si grossier, et que de nos jours même la populace de cette nation est

si malpropre et si puante, que ses législateurs furent obligés de descendre dans les plus petits et les plus vils détails: la police ne néglige pas les latrines dans les grandes villes.

(Chap. XXVIII.) Si vous ne voulez point écouter la voix du Seigneur, le Seigneur vous réduira à la pauvreté, et vous aurez la fièvre... Vous vous marierez, et un autre couchera avec votre femme... On vous prendra votre âne, et on ne vous le rendra point... Le Seigneur vous frappera d'un ulcère malin dans les genoux et dans le gras des jambes... Le Seigneur vous emmènera vous et votre roi dans un pays que vous ignoriez, et vous y servirez des dieux étrangers... L'étranger vous prêtera à usure, et vous ne lui prêterez point à usure... Le Seigneur fera venir d'un pays reculé, et des extrémités de la terre, un peuple dont vous n'entendrez point le langage, afin qu'il mange les petits de vos bestiaux, et qu'il ne vous laisse ni blé, ni vin, ni huile... Vous mangerez vos propres enfans, et l'homme le plus luxurieux refusera à son frère et à sa femme la chair de ses propres fils qu'il mangera pendant le siége de votre ville, parce qu'il n'aura rien autre chose à manger, etc.

Les critiques continuent à trouver dans les malédictions du Seigneur de nouvelles preuves que jamais les Juifs ne connurent que des peines temporelles. La plus forte est celle d'être réduits à manger leurs enfans; et c'est ce que leur histoire assure leur être arrivé pendant le siége de Samarie. Or le grand-prêtre Helcias ne trouva le *Pentateuque* qu'environ quatre-vingts ans après ce siége: c'est ce qui achève de persuader ces critiques

qu'un lévite composa surtout le *Deutéronome*, et qu'il lui fut aisé de prédire les horreurs du siége de Samarie après l'événement.

« Nous croyons fermement que Mosé, appelé « chez nous Moïse, est le seul auteur du *Penta-« teuque*, comme l'église le croit, et qu'il n'y a que « le récit de sa mort qui ne soit pas écrit par lui. « Nous avons seulement exposé avec candeur l'o-« pinion de nos adversaires. »

JOSUÉ.

JOSUÉ.

Et après la mort de Mosé (chap. I, v. I), serviteur de Dieu, il arriva que Dieu parla à Josué, fils de Nun, et lui dit : Mon serviteur Mosé est mort; lève-toi, passe le Jourdain, toi et tout le peuple avec toi... Tous les lieux où tu mettras les pieds, je te les donnerai, comme je l'ai promis à Mosé, depuis le désert et le Liban jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate. Nul ne pourra te résister tant que tu vivras.

Le Seigneur promet plusieurs fois avec serment de donner le fleuve de l'Euphrate au peuple juif; cependant il n'eut jamais que le fleuve du Jourdain. S'il avait possédé toutes les terres depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, il aurait été le maître d'un empire plus grand que celui d'Assyrie; c'est ce que n'a pas compris Warburton, quand il dit que les Juifs ne devaient haïr que les peuples du Canaan. Il est certain qu'ils devaient haïr tous les peuples idolâtres du Nil et de l'Euphrate.

Si on demande pourquoi Josué, fils de Nun, ne ravagea pas et ne conquit pas toute l'Égypte, toute la Syrie et le reste du monde, pour y faire régner la vraie religion, et pourquoi il ne porta le fer et la flamme que dans cinq ou six lieues de pays tout au plus, et encore dans un très mauvais pays en comparaison des campagnes immenses arrosées

du Nil et de l'Euphrate, ce n'est pas à nous à sonder les décrets de Dieu. Il nous suffit de savoir que depuis Mosé et Josué, les Juifs n'approchèrent jamais du Nil et de l'Euphrate que pour y être vendus comme esclaves, tant les jugemens de Dieu sont impénétrables! Dieu ne cesse jamais de parler à Mosé et à Josué; Dieu conduit tout; Dieu fait tout; il dit plusieurs fois à Josué : Sois robuste, ne crains rien, car ton Dieu est avec toi. Josué ne fait rien que par l'ordre exprès de Dieu. C'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

Josué, fils de Nun, envoya donc secrètement de Settim deux espions... Ils partirent et entrèrent dans la ville de Jéricho, dans la maison d'une prostituée nommée Rahab, et y passèrent la nuit. Le roi de Jéricho en fut averti; il envoya chez Rahab la prostituée, disant : Amène-nous les espions qui sont dans ta maison; mais cette femme les cacha, et dit : Ils sont sortis pendant qu'on fermait les portes, et je ne sais où ils sont allés...

Les critiques demandent pourquoi Dieu ayant juré à Josué, fils de Nun, qu'il serait toujours avec lui, Josué prend cependant la précaution d'envoyer des espions chez une *meretrix*. Quel besoin avait-il de cette misérable, quand Dieu lui avait promis son secours de sa propre bouche; quand il était sûr que Dieu combattait pour lui, et qu'il était à la tête d'une armée de six cent mille

hommes, dont il détacha, selon le texte, quarante mille pour aller prendre le village de Jéricho, qui ne fut jamais fortifié, les peuples de ce pays-là ne connaissant pas encore les places de guerre, et Jéricho étant dans une vallée où il est impossible de faire une place tenable?

M. Fréret traite Calmet d'imbécille, et se moque de lui de ce qu'il perd son temps à examiner si le mot *zonah* signifie toujours une femme débauchée, une prostituée, une gueuse, et si Rahab ne pourrait pas être regardée seulement comme une cabaretière.

Dom Calmet examine aussi avec beaucoup d'attention si cette cabaretière ne fut pas coupable d'un petit mensonge en disant que les espions juifs étaient partis, lorsqu'ils étaient chez elle; il prétend qu'elle fit une très bonne action. « Étant informée, dit-il, du dessein de Dieu, qui voulait détruire les Cananéens et livrer leur pays aux Hébreux, elle n'y pouvait résister sans tomber dans le même crime de rébellion à l'égard de Dieu, qu'elle aurait voulu éviter envers sa patrie; de plus, elle était persuadée des justes prétentions de Dieu, et de l'injustice des Cananéens: ainsi elle ne pouvait prendre un parti ni plus équitable, ni plus conforme aux lois de la sagesse.

M. Fréret répond que, si cela est, Rahab était donc inspirée de Dieu même, aussi bien que

Josué ; et que le crime abominable de trahir sa patrie, pour des espions d'un peuple barbare dont elle ne pouvait entendre la langue, ne peut être excusé que par un ordre exprès de Dieu, maître de la vie et de la mort. Rahab, dit-il, était une infame qui méritait le dernier supplice. Nous savons que le nouveau *Testament* compte cette Rahab au nombre des aïeules de Jésus-Christ; mais il descend aussi de Betsabée et de Thamar, qui n'étaient pas moins criminelles. Il a voulu nous faire connaître que sa naissance effaçait tous les crimes. Mais l'action de la prostituée Rahab n'en est pas moins punissable selon le monde.

Collins soutient que Josué sembla se défier de Dieu en envoyant des espions chez cette femme, et que, puisqu'il avait avec lui Dieu et quarante mille hommes pour se saisir d'un petit bourg dans une vallée, et que la palissade qui enfermait ce petit bourg tomba au son des trompettes, on n'avait pas besoin d'envoyer chez une gueuse deux espions qui risquaient d'être pendus.

Nous citons à regret ces discours des incrédules; mais il faut faire voir jusqu'où va la témérité de l'esprit humain.

(Chap. III, v. 14.) Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain, et les prêtres, qui portaient l'arche du pacte, marchaient devant lui; et quand ils furent entrés dans le Jourdain, et que leurs pieds furent mouillés d'eau,

au temps de la moisson le Jourdain étant à pleins bords, les eaux descendantes s'arrêtèrent à un même lieu, s'élevant comme une montagne; et les eaux d'en bas s'écoulèrent dans la mer du désert qui s'appelle aujourd'hui la mer Morte; et le peuple s'avançait toujours contre Jéricho, et tout le peuple passait par le lit du fleuve à sec.

Les incrédules disent qu'il ne faut pas multiplier les miracles sans nécessité; que le prodige du passage du Jourdain est superflu après le passage de la mer Rouge. Ils remarquent que l'auteur fait passer le Jourdain dans notre mois d'avril au temps de la moisson, mais que la moisson ne se fait dans ce pays-là qu'au mois de juin. Ils assurent que jamais au mois d'avril le Jourdain n'est à pleins bords; que ce petit fleuve ne s'enfle que dans les grandes chaleurs par la fonte des neiges du mont Liban; qu'il n'a dans aucun endroit plus de quarante-cinq pieds de large, excepté à son embouchure dans la mer Morte, et qu'on peut le passer à gué dans plusieurs endroits. Ils prouvent qu'il y a plusieurs gués par l'aventure funeste de la tribu d'Éphraïm, qui combattit depuis contre Jephté, capitaine des Galaadites. Ceux de Galaad se saisirent, dit le texte sacré, des gués du Jourdain par lesquels les Éphraïmites devaient repasser, et quand quelque Éphraïmite échappé de la bataille venait aux gués et disait à ceux de Galaad: Je vous conjure de me laisser passer, ceux de Galaad disaient à l'Éphraï-

mite : N'es-tu pas d'Éphraïm? Non, disait l'Éphraïmite. Hé bien, disaient les Galaadites, prononce *schiboleth ;* et l'Éphraïmite, qui grasséyait, prononçait *siboleth;* et aussitôt on le tuait ; et on tua ainsi ce jour-là quarante-deux mille Éphraïmites.

Ce passage, disent les critiques, fait voir qu'il y avait plusieurs gués pour traverser aisément ce petit fleuve.

Ils s'étonnent ensuite que le roi prétendu de Jéricho, et tous les autres Cananéens que l'auteur sacré a dépeints comme une race de géans terribles, et auprès de qui les Juifs ne paraissaient que des sauterelles, ne vinrent pas exterminer ces sauterelles qui venaient ravager leur pays. Il est vrai, disent-ils, que l'auteur sacré nous assure que le roi Og était le dernier des géans; mais il nous assure aussi qu'il en restait beaucoup au delà du Jourdain dans le pays de Canaan; et géans ou non, ils devaient disputer le passage de la rivière.

On répond à cela que l'arche passait la première; que la gloire du Seigneur était visiblement sur l'arche; que Dieu marchait avec Josué et quarante mille hommes choisis, et que les habitans durent être consternés d'un miracle dont ils n'avaient point d'idée.

(Chap. v, v. 1.) Tous les rois des Amorrhéens qui habitaient

la rive occidentale du Jourdain, et tous les rois cananéens qui possédaient les rivages de la grande mer (Méditerranée), ayant appris que le Seigneur avait séché le Jourdain, eurent le cœur dissous, tant ils craignaient l'invasion des fils d'Israël...

Or le Seigneur dit à Josué (chap. v, v. 2) : Fais-toi des couteaux de pierre, et circoncis encore les enfans d'Israël. Josué fit comme le Seigneur lui commanda, et circoncit tous les enfans d'Israël sur la colline des Prépuces...; car le peuple né dans le désert, pendant quarante années de marche dans ces vastes solitudes, n'avait point été circoncis..., et ils furent circoncis par Josué, parce qu'ils avaient encore leur prépuce, et ils demeurèrent au même lieu jusqu'à ce qu'ils fussent guéris... Alors le Seigneur dit à Josué : Aujourd'hui j'ai ôté l'opprobre de l'Égypte de sur vous.

Puisque Dieu fit circoncire tout son peuple après avoir passé le Jourdain, il y eut donc six cent un mille combattans circoncis ces jours-là; et si chacun eut deux enfans, cela fit dix-huit cent trois mille prépuces coupés, qui furent mis en un tas dans la colline appelée des Prépuces. Mais comment tous les géans de Canaan, et tous les peuples de Biblos, de Béryte, de Sidon, de Tyr, ne profitèrent-ils pas de ce moment favorable pour égorger tous ces agresseurs affaiblis par cette plaie, comme les patriarches Siméon et Lévi avaient seuls égorgé tous les Sichemites, après les avoir engagés à se circoncire? comment Josué fut-il assez imprudent pour exposer son armée, incapable d'agir, à la vengeance de tous

ces géans et de tous ces rois? C'est une réflexion du comte de Boulainvilliers. C'était, dit-il, une très grande imprudence; il fallait attendre qu'on eût pris Jéricho. Que dirait-on aujourd'hui d'un général d'armée qui ferait prendre médecine à tous ses soldats devant l'ennemi?

Nous lui disons que Josué ne fesait pas la guerre selon les règles de la prudence humaine, mais selon les ordres de Dieu. Et d'ailleurs tous les géans et tous les rois pouvaient très bien ignorer ce qu'on fesait dans le camp des Israélites.

Quelque peine que les commentateurs aient prise pour expliquer comment les prépuces entiers des Hébreux en Palestine étaient *l'opprobre de l'Égypte*, nous avouons qu'ils n'ont pas réussi. Les Égyptiens n'étaient pas tous circoncis; il n'y avait que les prêtres et les initiés aux mystères qui eussent cette marque sacrée, pour les distinguer des autres hommes: mais Dieu voulut que tout son peuple eût cette même marque, parce que tout son peuple était saint, et que le moindre Juif était plus sacré que le grand-prêtre de l'Égypte.

Et ils firent la pâque le quatorzième jour du mois dans la plaine de Jéricho...; et après qu'ils eurent mangé des fruits de la terre, la manne cessa.

Quelques commentateurs recherchent comment le petit pays de Jéricho, qui ne produit

que quelques plantes odoriférantes, et qui alors n'avait qu'un petit nombre de palmiers et d'oliviers, put suffire à nourrir une multitude affamée qui n'avait mangé que de la manne pendant si long-temps. On fait monter cette multitude à plus de quatre millions de personnes, si l'on compte vieillards, enfans et femmes. Mais il n'était pas plus difficile à Dieu de nourrir son peuple avec quelques dattes qu'avec de la manne.

Or Josué étant dans un champ de Jéricho vit un homme debout devant lui, tenant à la main une épée nue. Il lui dit : Es-tu des nôtres, ou un ennemi? Lequel répondit : Non; mais je suis le prince de l'armée du Seigneur, et j'arrive ; et Josué tomba prosterné en terre, et l'adorant il dit : Que veut mon Seigneur de son serviteur ? Ote tes souliers de tes pieds, dit-il, parce que le lieu où tu es est saint ; et Josué ôta ses souliers.

Les critiques demandent pourquoi ce prince de la milice céleste, à quoi bon cette apparition, lorsque Dieu était continuellement avec Josué comme avec Mosé : cette apparition leur paraît inutile. Mais apparemment ce prince de la milice céleste était Dieu même, qui voulait donner des marques évidentes de sa protection sous une autre forme. L'ordre d'ôter ses souliers est conforme à l'ordre de Dieu quand il apparut à Mosé dans le buisson ardent. Ce fut toujours une

grande irrévérence de paraître devant Dieu avec des souliers.

(Chap. VI, v. 2.) Et le Seigneur dit à Josué : Je t'ai donné Jéricho, et son roi, et tous les hommes forts. Que toute l'armée hébraïque fasse le tour de la ville pendant six jours. Qu'au septième jour les prêtres prennent sept cornets; qu'ils marchent devant l'arche du pacte sept fois autour de la ville, et que les prêtres sonnent du cornet; et lorsque les cornets sonneront le son le plus long et le plus court, que tout le peuple jette un grand cri, et alors les murs de la ville tomberont jusqu'aux fondemens.

Plus d'un savant persiste à croire qu'il n'y avait aucune ville fermée de murailles dans ces quartiers. Ils se fondent sur ce que Jérusalem elle-même, qui devint dans la suite la capitale des Juifs, n'était pas une ville. Ils prétendent que les villes étaient vers la mer, comme Tyr, Sidon, Béryte, Biblos, villes très anciennes. Calmet compte pour des villes les deux méchans villages de Bethhoron, parce que saint Jérôme en parle. Calmet ne songe pas qu'un village pouvait être devenu une ville au bout de deux mille ans. Il n'y avait pas une seule ville murée du temps de Charlemagne au delà du Rhin. Jéricho pouvait n'être qu'un bourg entouré de palissades; et cela suffit pour le miracle.

Il est raconté dans une chronique samaritaine que Josué étant attaqué par quarante-cinq rois

d'Orient, et se trouvant enfermé entre sept murailles de fer par une magicienne, mère d'un de ces rois, il fut délivré par Phinées, fille d'Aaron, qui sonna sept fois de son cornet. On a fort agité la question si le récit de Josué était antérieur au récit samaritain. L'un et l'autre sont merveilleux; mais il faut donner la préférence au livre de Josué.

... Et pendant que les prêtres sonnaient du cornet au septième jour, Josué dit à Israël : Criez, car le Seigneur vous a donné la ville; que cette ville soit dévouée en anathème. Ne sauvez que la prostituée Rahab avec tous ceux qui seront dans sa maison; que tout ce qui sera d'or, d'argent, d'airain et de fer soit consacré au Seigneur, et mis dans ses trésors... Ils prirent ainsi la ville, et ils tuèrent tout ce qui était en Jéricho, hommes, femmes, enfans, vieillards, bœufs, brebis et ânes; ils les frappèrent par la bouche du glaive...; après cela ils brûlèrent la ville et tout ce qui était dedans. Or Josué sauva Rahab la prostituée et la maison de son père avec tout ce qu'il avait, et ils ont habité au milieu d'Israël *jusqu'à aujourd'hui.*

C'est avec douleur que nous rapportons sur cet événement les réflexions du lord Bolingbrocke, lesquelles M. Mallet fit imprimer après la mort de ce lord.

« Est-il possible que Dieu, le père de tous les hommes, ait conduit lui-même un barbare à qui le cannibale le plus féroce ne voudrait par ressembler? Grand Dieu! venir dans un désert inconnu

pour massacrer toute une ville inconnue! égorger les femmes et les enfans contre toutes les lois de la nature! égorger tous les animaux! brûler les maisons et les meubles contre toutes les lois du bon sens, dans le temps qu'on n'a ni maisons ni meubles! ne pardonner qu'à une vile putain digne du dernier supplice! Si ce conte n'était pas le plus absurde de tous, il serait le plus abominable. Il n'y a qu'un voleur ivre qui puisse l'avoir écrit, et un imbécille ivre qui puisse le croire. C'est offenser Dieu et les hommes que de réfuter sérieusement ce misérable tissu de fables dans lesquelles il n'y a pas un mot qui ne soit ou le comble du ridicule, ou celui de l'horreur. »

Milord était bien échauffé quand il écrivit ce morceau violent. On doit plus de respect à un livre sacré. Il ajoute que ces mots, *jusqu'à aujourd'hui*, montrent que ce livre n'est pas de Josué. Mais quel que soit son auteur, il est dans le canon des Juifs, il est adopté par toutes les églises chrétiennes. Nous savons bien que les rigueurs de Josué révoltent la faiblesse humaine; qu'il serait affreux de les imiter, soit que les habitations qu'il détruisit, et qui nagèrent dans le sang, fussent des villes ou des villages. Nous ne nions pas que, si un peuple étranger venait nous traiter ainsi, cela ne parût exécrable à toute l'Europe. Mais n'est-ce pas précisément la manière dont on en usa envers

les Américains au commencement de notre seizième siècle? Josué fut-il plus cruel que les dévastateurs du Mexique et du Pérou? Et si l'histoire des barbaries européanes est vraie, pourquoi celle des cruautés de Josué ne le serait-elle pas? Tout ce qu'on peut dire, c'est que Dieu commanda et opéra lui-même la ruine de Canaan, et qu'il n'ordonna pas la ruine de l'Amérique.

Alors Josué dit : Maudit soit devant le Seigneur celui qui relèvera et rebâtira Jéricho...

La sentence contre Jéricho ne fut pas exécutée. Jéricho existait sous David et du temps des Romains, et existe encore tel qu'il fut toujours, c'est-à-dire un petit hameau à six lieues de Jérusalem.

(Chap. VII, v. I.) Or les enfans d'Israël prévariquèrent contre l'anathème, et ils prirent du réservé par l'anathème; car Achan, fils de Charmi, déroba quelque chose de l'anathème, et Dieu fut en colère contre les enfans d'Israël; et, comme Josué envoya de Jéricho contre Haï près de Béthel, il dit : Il suffit qu'on envoie deux ou trois mille hommes contre Haï. Trois mille guerriers allèrent donc; mais ils s'enfuirent, et ils furent poursuivis par les hommes de Haï, qui les tuèrent comme ils fuyaient; et les Juifs furent saisis de crainte, et leur cœur se fondit comme de l'eau; et Dieu dit à Josué : Israël a péché, il a prévariqué contre mon pacte, ils ont dérobé de l'anathème, ils ont volé et ils ont menti; vous ne pouvez tenir contre vos ennemis jusqu'à ce que celui qui s'est souillé de ce crime soit exterminé.

Josué se levant donc (chap. VII, v. 16) de grand matin fit venir toutes les tribus d'Israël, et le sort tomba sur la tribu de Juda, puis sur la famille de Zaré..., puis sur Achan, fils de Charmi, fils de Zabdi, fils de Zaré...; et Achan répondit : Il est vrai, j'ai péché contre le Dieu d'Israël; et ayant vu parmi les dépouilles un manteau d'écarlate fort bon, deux cents sicles d'argent et une règle d'or de cinquante sicles, je les pris et je les cachai dans ma tente...; et Josué lui dit : Puisque tu nous as troublés, que Dieu te trouble en ce jour; et tout Israël le lapida, et tout ce qu'il possédait fut brûlé par le feu.

M. Boulanger s'exprime encore plus violemment, s'il est possible, que le lord Bolingbrocke sur ces morceaux de l'histoire de Josué. « Non seulement on nous représente Josué comme un capitaine de voleurs arabes, qui vient tout ravager et tout mettre à sang dans un pays qu'il ne connaît pas, mais ayant, dit-on, six cent mille hommes de troupes réglées, il trouve le secret d'être battu par deux ou trois cents paysans à l'attaque d'un village. Et pour achever de peindre ce général d'armée, on en fait un sorcier qui devine qu'on a été battu parce qu'un de ses soldats a pris pour lui précédemment une part du butin, et s'est approprié un bon manteau rouge et un bijou d'or. On se sert, pour découvrir le coupable, d'un sortilége dont les petits enfans se moqueraient aujourd'hui : c'est de tirer la vérité aux dés, ou à la courte paille, ou à quelque autre jeu semblable. Achan n'est pas

heureux à ce jeu. On le brûle vif, lui, ses fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes, ses brebis; et on brûle encore le manteau d'écarlate, et le bijou d'or que l'on cherchait. Si Cartouche, continue M. Boulanger, avait fait un pareil tour, madame Oudot l'aurait imprimé dans sa *Bibliothèque bleue*. Nos histoires de voleurs et de sorciers n'ont rien de semblable. »

Ce discours blasphématoire, ces dérisions de M. Boulanger *, pourraient faire quelque impression s'il s'agissait d'une histoire ordinaire arrivée et écrite de nos jours, mais ne peuvent rien contre un livre sacré miraculeusement écrit et miraculeusement conservé pendant tant de siècles. Dieu était le maître d'exterminer les Cananéens qui étaient de grands pécheurs. Il n'appartenait qu'à lui de choisir la manière du châtiment. Il voulut que tout le butin fût également partagé entre les enfans d'Israël exécuteurs de ses vengeances. Il se servit toujours de la voie du sort dans l'ancien et le nouveau *Testament*, parce qu'il est le maître du sort. La place de Judas même, de ce Judas qui fut cause de la mort de Notre Seigneur, a été tirée au sort. Voilà pourquoi saint Augustin a toujours distingué la cité de Dieu de la cité mondaine. Dans

* Voltaire savait bien en 1776, lorsqu'il publia ces Commentaires, que Boulanger n'était pas l'auteur du *Christianisme dévoilé*, d'où est tiré ce passage.

la cité mondaine tout est conforme à notre faible raison, à nos faux préjugés : dans la cité de Dieu tout est contraire à nos préjugés et à notre raison.

(Chap. VIII, v. 3.) Josué se leva donc, et toute l'armée avec lui, pour marcher contre Haï, et on choisit trente mille hommes des plus vaillans... Josué brûla la ville, et y fit pendre à une potence le roi qui avait été tué, puis on jeta son corps à l'entrée de la ville, et on mit dessus un grand tas de pierres, qui y est encore aujourd'hui.

Ces mots « un grand tas de pierres qui y est « encore aujourd'hui » semblent indiquer que ce livre de Josué n'est pas écrit par les contemporains. Mais en quelque temps qu'il ait été fait, il est sûr qu'il a été inspiré. Jamais un homme abandonné à lui-même n'aurait osé écrire de pareilles choses.

(Chap. X, v. 1.) Adonisédec, roi de Jérusalem, ayant appris ce que Josué avait fait dans Haï et dans Jéricho, envoya vers le roi d'Hébron, vers Pharam, roi de Jérimoth, etc...

Les critiques disent qu'il n'y avait point de roi de Jérusalem alors. Ils prétendent même que le mot de Jérusalem était inconnu. C'était un village des Jébuséens, qui touche au grand désert de l'Arabie pétrée, un lieu fort propre à bâtir une forteresse sur le passage des Arabes. Ce sont trois montagnes dans un pays aride. Nous disons, avec les commentateurs les plus approuvés, que Josué

n'écrivit point cette histoire. Les Samaritains ont un livre de Josué très différent de celui-ci. Il y en a un exemplaire dans la bibliothèque de Leyde; mais nous ne reconnaissons que celui qui est admis dans le canon. C'est indubitablement le seul sacré et le seul inspiré.

Josué tomba donc tout d'un coup sur eux tous, et le Seigneur les épouvanta, et il en fit un grand carnage près de Gabaon. Josué les poursuivit par la voie de Bethhoron, et les tailla tous en pièces; et lorsque les fuyards furent dans la descente de Bethhoron, le Seigneur fit pleuvoir du haut du ciel sur eux de grosses pierres, et en tua beaucoup plus que le glaive d'Israël n'en avait mis à mort... Alors Josué parla au Seigneur le jour auquel il avait livré les Amorrhéens entre ses mains, en présence des enfans d'Israël, et il dit en leur présence: Soleil, arrête-toi vis-à-vis de Gabaon; lune, n'avance pas contre la vallée d'Aïalon; et le soleil et la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis... Cela n'est-il pas écrit dans le livre des Justes? Le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel, et ne se coucha point l'espace d'un jour.

Toute l'antiquité a parlé de pluies de pierres. La première est celle que Jupiter envoya au secours d'Hercule contre les fils de Neptune. Dom Calmet assure « que c'est un fait constant qu'on « a vu autrefois de fort grosses pierres s'enflam- « mer en l'air et retomber sur la terre, et qu'on « ne peut raisonnablement révoquer en doute le « prodige raconté par Josué. »

On remarque seulement ici que ces pierres

étant fort grosses durent écraser tous les Amorrhéens qui étaient poursuivis par l'armée de Josué, et qu'il est difficile qu'il en soit resté un seul en vie. C'est ce qui fait que plusieurs savans sont étonnés que Josué ait encore eu recours au grand miracle d'arrêter le soleil et la lune.

Grotius prétend que le texte ne signifie pas que le soleil et la lune s'arrêtèrent, mais que Dieu donna le temps à Josué de tuer tout ce qui pouvait rester d'ennemis avant que le soleil et la lune se couchassent. Leclerc décide nettement que le soleil ne s'arrêta pas, mais parut s'arrêter. Mais tous les autres commentateurs, parmi lesquels nous ne comptons point Spinosa, qui ne doit pas être compté, conviennent que le soleil et la lune s'arrêtèrent en plein midi. On aurait eu le temps de tuer tous les fuyards depuis midi jusqu'au soir, supposé que la pluie de pierres en eût épargné quelques uns; mais il se peut aussi qu'il y en eût qui coururent si vite qu'il fallût huit à neuf heures pour les attraper et les tuer tous.

Les profanes remarquent que Bacchus avait déja fait arrêter le soleil et la lune, et que le soleil recula d'horreur à la vue du festin d'Atrée et de Thyeste. Sur quoi M. Boulanger ose dire « que si le « miracle de Josué était vrai, c'est que le soleil se serait arrêté d'horreur en voyant un brigand si

barbare qui égorgeait les femmes, les enfans, et les rois, et les bœufs, et les moutons, et les ânes, et qui ne voulait pas qu'un seul animal vivant, soit roi, soit brebis, échappât à son inconcevable cruauté. »

Les physiciens ont quelque peine à expliquer comment le soleil, qui ne marche pas, arrêta sa course; et comment cette journée, qui fut le double des autres journées, put s'accorder avec le mouvement des planètes et la régularité des éclipses. Le R. P. dom Calmet dit « qu'il ne fallait « que faire aller d'une vitesse égale, par dessus et « par dessous la terre, la matière céleste qui la « frotte par là, en l'avançant d'un côté et la retar- « dant de l'autre, le tournoiement de la terre sur « son centre ne venant que de l'inégalité de ce frot- « tement. » Cette réponse ingénieuse, savante et nette ne résout pas entièrement la question.

Nous sera-t-il permis, à propos de ce grand miracle, de raconter ce qui arriva à un disciple de Galilée, traduit devant l'inquisition pour avoir soutenu le mouvement de la terre autour du soleil? On lui lisait sa sentence; elle disait qu'il avait blasphémé, attendu que Josué avait arrêté le soleil dans sa course. « Hé, messeigneurs, leur dit-il, c'est aussi depuis ce temps-là que le soleil ne marche plus. »

A l'égard du livre des *Justes*, qui est cité comme

garant de la vérité de cette histoire, le lord Bolingbrocke insiste beaucoup sur ce livre, qui dans les *Bibles* protestantes est appelé le livre du *Droiturier*. Cela démontre, dit-il, que c'est du livre du *Droiturier* que l'histoire de Josué est prise. Mais ce même livre du *Droiturier* est cité dans le second livre des *Chroniques des rois*. Or comment le même livre peut-il avoir été écrit du temps des rois et avant Josué? Cette difficulté est grande. Dom Calmet y répond en disant « que ce livre est « entièrement perdu. »

Jamais jour, ni devant ni après, ne fut si long que celui-là... Les cinq rois s'étant sauvés dans une caverne de la ville de Macéda... Josué les fit amener en sa présence, et dit aux principaux officiers de son armée : Mettez le pied dessus le cou de ces rois (chap. x, v. 24); et tandis qu'ils leur mettaient le pied sur la gorge, Josué leur dit : N'ayez point peur, confortez-vous, soyez robustes; car c'est ainsi que Dieu traitera ceux qui combattront contre nous. Après cela, Josué frappa ces rois et les tua, et les fit ensuite attacher à cinq potences.

Leclerc et quelques théologiens de Hollande n'ont pas ici tout-à-fait le même emportement que Bolingbrocke et Boulanger à propos de ces cinq rois, sur le cou desquels les princes de l'armée juive mettent le pied jusqu'à ce que Josué vienne les tuer de sang-froid. Nous avouerons toujours que tout cela n'est pas dans nos mœurs; que nous fesons aujourd'hui la guerre plus géné-

reusement, mais aussi nous ne la fesons pas par ordre exprès du Seigneur, et il ne nous a pas commandé expressément, comme à Josué, de tuer tous les rois que sa providence voulait punir. On ne fait plus pendre tous les rois qui ont été pris à la guerre, parce qu'il n'y en a plus qui prévariquent contre le Seigneur comme les rois du Canaan avaient prévariqué. L'objection des savans qui prouvent qu'il n'y avait aucun roi dans ce pays, composé seulement de quelques villages où un petit peuple innocent cultivait une terre sèche et ingrate, portant très peu de blé et hérissée de montagnes, cette objection, dis-je, est peu de chose; car, soit qu'on appelât les principaux de ces villages rois, ou maires, ou syndics, cela revient au même; on leur mit à tous le pied sur le cou, parce qu'ils avaient tous prévariqué.

Josué ravagea donc tout le pays des montagnes et du midi, toute la plaine, et il tua tous les rois et les fit tous pendre. Il tua tout ce qui avait vie comme le Seigneur Dieu le lui avait commandé.

(Chap. XI.) Il poursuivit tous les rois qui restaient, et il tua tout sans en rien laisser échapper; et il coupa les jarrets à leurs chevaux; il brûla leurs chariots, et il prit Asor et en tua le roi, et il égorgea tous les habitans d'Asor et toutes les bêtes, et réduisit le tout en cendres.

Et il marcha contre les géans des montagnes, et les tua (chap. XI, v. 21), et il ne laissa aucun de la race des géans, excepté dans Gaza, Geth et Azot.

Voici encore une légère difficulté. Le peuple de Dieu marche contre les géans, après que le texte a dit qu'il n'y avait plus de géans, et lorsque Caleb, le moment d'après, au chapitre XIV, va, selon le texte, conquérir des villes grandes et fortes remplies de géans au pays d'Hébron. On peut répondre que le pays d'Hébron n'était qu'à quelques lieues de Gaza et d'Azot.

Et il fit pendre (chap. XII, v. 24) en tout trente et un rois.

Trente et un rois de pendus, c'est beaucoup dans un aussi petit pays; mais remarquons toujours qu'on ne les mit en croix qu'après les avoir tués. On leur mettait d'abord le pied sur le cou. Et nous avons déja observé que le supplice d'attacher à la potence ou à la croix des hommes en vie ne fut jamais connu des Juifs en aucun temps.

(Chap. XV, v. 13.) Josué bénit Caleb, et lui donna Hébron en possession; et depuis ce temps Hébron a été à Caleb, fils de Jéphoné. Or l'ancien nom d'Hébron était Cariath-Arbé; et Adam, le plus grand des géans de la race des géans, est enterré dans Hébron.

Plusieurs savans hommes ont douté qu'Adam fût enterré dans la ville du géant Arbé, appelée Cariath-Arbé. Les moines portugais qui accompagnèrent les Albuquerques après la découverte des Grandes-Indes, et qui entrèrent dans l'île de Ceylan, nommèrent la plus grande montagne de cette

île le *Pic d'Adam*. Ensuite ils trouvèrent l'empreinte de son pied, et jugèrent par là de sa taille, qui devait être d'une centaine de coudées. Le Pic d'Adam est encore marqué sur nos cartes; et les savans moines portugais ont cru qu'Adam y était enterré. Les Hollandais qui dominent dans le Ceylan, et qui recueillent toute la cannelle, doutent qu'Adam repose dans cette île. Les habitans même ne savent pas que nous donnons le nom de *Pic d'Adam* à leur montagne, et ont le malheur d'ignorer qu'il y ait jamais eu un Adam. La *Genèse* ne dit point qu'Adam ait été un géant, ni qu'il soit enterré à Hébron.

Caleb extermina dans la ville de Cariath-Arbé trois fils de géans; et de ce lieu il monta à Dabir, qui s'appelait auparavant Cariath-Sépher, c'est-à-dire la ville des lettres, la ville des archives...; et Caleb dit : Je donnerai ma fille Axa en mariage à quiconque prendra la ville des lettres; et Othoniel, jeune frère de Caleb, la prit, et il lui donna sa fille Axa pour femme...

Les Phéniciens avaient en effet quelques villes où l'on gardait les archives et les comptes des marchands. On sait qu'ils avaient inventé l'alphabet, et que dans leurs voyages sur mer ils communiquèrent cet alphabet aux Grecs. Cariath-Sépher est entre Hébron et la mer Méditerranée; c'est le commencement de la Phénicie. L'historien Josèphe avoue que les Juifs ne possédèrent jamais

rien sur cette côte. Les Phéniciens en furent toujours les maîtres. Sanchoniathon le Phénicien, né à Béryte, avait déja écrit une *Cosmogonie* long-temps avant les époques de Mosé et de Josué. Car Eusèbe, qui rapporte un grand nombre de passages de cette *Cosmogonie*, n'en cite aucun concernant les Hébreux; et s'il y en avait eu, il est clair qu'Eusèbe en aurait fait mention comme d'un témoignage rendu par le plus ancien de nos auteurs à la vérité des livres juifs. Il est donc certain que Sanchoniathon écrivit, et qu'il ne connut point ces Hébreux qui ne vinrent que depuis lui s'établir auprès de son pays. Nous pourrions tirer de là une conséquence, que si les Phéniciens avaient depuis si long-temps des villes où l'on cultivait quelques sciences, les Cananéens, qui demeuraient entre la mer et le Jourdain, pouvaient avoir aussi quelques villes dont la horde des Hébreux s'empara, et où elle commit plusieurs cruautés.

Mais les enfans de Juda (chap. xv, v. 63) ne purent exterminer les Jébuséens, habitans de Jérusalem : ils restèrent à Jérusalem, et ils y sont encore aujourd'hui avec les enfans de Juda.

Cette déclaration, que Josué ne s'empara jamais du village de Jérusalem, est expresse. Et l'aveu, que les Jébuséens, à qui ce village appartenait, « y sont encore aujourd'hui avec les enfans

« de Juda, » démontre que ce livre ne put être écrit qu'après que David eut commencé à faire une ville de Jérusalem, et que les anciens habitans se joignirent aux nouveaux pour peupler la ville. Les critiques concluent de tous ces aveux, semés dans plusieurs endroits, que les Hébreux étaient une horde d'Arabes Bédouins qui errèrent long-temps entre les rochers du mont Liban et les déserts; qui tantôt subsistèrent de leur brigandage, et tantôt furent esclaves; et qui enfin, ayant eu des rois, conquirent un petit pays dont ils furent chassés. Voilà leur histoire selon le monde. Celle selon Dieu est différente. Et si Dieu la dicta, il la faut adopter, malgré toutes les répugnances de la raison.

Et Josué parla au peuple assemblé dans Sichem, et lui dit... Maintenant (chap. XXIV, v. 15), s'il vous semble mal de servir le Seigneur notre Dieu, le choix vous est laissé. Vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira, et voir si vous aimez mieux servir les dieux qui furent les dieux de vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens, dont vous habitez aujourd'hui la terre. Pour moi et ma maison, nous servirons notre Dieu... Le peuple répondit à Josué: Nous servirons notre Dieu, et nous obéirons à ses préceptes.

Cette proposition de Josué, de choisir entre le seigneur Adonaï et les autres dieux que leurs pères adoptèrent en Mésopotamie, ferait croire qu'Abraham, Isaac et Jacob, leurs pères, avaient

commencé par avoir un autre culte. Et en effet, Tharé, père d'Abraham, était potier d'idoles; et Jacob épousa deux filles idolâtres, quoiqu'il soit dit souvent que le même Dieu était reconnu vers l'Euphrate et chez les enfans de Jacob. Mais ici comment Josué peut-il laisser le choix au peuple après tant de miracles? Il y aurait donc eu beaucoup d'Hébreux qui n'auraient rien vu de ces miracles, ou qui n'y auraient ajouté aucune foi. Il se peut que ce texte signifie : Vous voyez ce que Dieu a fait pour vous, et combien il serait dangereux d'en adorer un autre.

Josué mourut âgé de cent dix ans. (Chap. XXIV, v. 29.)

Toland fait le railleur sur Mosé et sur Josué. Il dit que jamais il n'y eut de vieillards de plus mauvaise humeur. L'un fait tuer vingt-quatre mille des siens, sans forme de procès, pour avoir aimé des filles madianites, compatriotes de sa femme; l'autre fait pendre trente et un rois avec lesquels il n'avait rien à démêler.

Les commentateurs recherchent avec beaucoup de soin dans quel pays se réfugièrent les sujets de ces prétendus rois. Un nommé Serrarius les transporte en Germanie, où ils apportèrent la langue allemande. Un nommé Hornius ne doute pas qu'ils ne se soient réfugiés en Cappadoce. Grotius trouve très vraisemblable qu'ils allèrent d'abord dans les

îles Canaries, et de là en Amérique. Chacun donne de profondes raisons de son système.

Le R. P. dom Calmet avoue que « l'opinion qui « a le plus d'apparence et de partisans est celle « qui place les Cananéens en Afrique. » Il cite Procope, qui a vu dans l'ancienne ville de Tangis deux grandes colonnes de pierre blanche avec une inscription en caractères phéniciens, que personne ne put jamais entendre, portant ces propres mots : « Nous sommes ceux qui nous « sommes enfuis devant le voleur Josué, fils de « Nun. »

Si nous nous en tenons au texte, il est difficile que Josué ait laissé à ces peuples le temps et la facilité de s'enfuir, puisqu'il tuait tout sans miséricorde, selon que le Seigneur l'avait ordonné positivement. Mais ce qui étonne bien davantage, c'est qu'après la mort de Josué on retrouve ces mêmes Cananéens exterminés plus puissans que jamais, et tenant les Juifs dans le plus rude esclavage pendant plus de cent années, jusqu'au temps de Saül et de David.

JUGES.

JUGES.

(Chap. 1, v. 1.) Après la mort de Josué, les enfans d'Israël consultèrent le Seigneur, disant : Qui montera avec nous contre les Cananéens, et sera chef de guerre? Le Seigneur dit : Ce sera Juda qui montera, car je lui ai donné cette terre. Juda monta donc, et Dieu lui livra les Cananéens au nombre de dix mille hommes.

Le lecteur peut s'étonner, après avoir vu Josué, à la tête de six cent mille combattans, mettre à feu et à sang tout le pays de Canaan, de voir encore ces mêmes vainqueurs obligés de combattre contre ces mêmes vaincus. La réponse est que quelques uns avaient échappé, puisqu'en voilà déja dix mille que Dieu donne à tuer à Juda. On dispute si c'est à un capitaine nommé Juda, ou à la tribu de ce nom : mais, capitaine ou tribu, c'est une victoire de surérogation.

Puis Juda et Siméon son frère rencontrèrent le roi Adonibézec dans Bézec; ils le prirent et lui coupèrent les mains et les pieds. Alors Adonibézec dit : J'ai fait couper les mains et les pieds à soixante-dix rois qui mangeaient sous ma table les restes de mon dîner; Dieu m'a traité comme j'ai traité tous ces rois.

Le lecteur croirait encore peut-être qu'il suffisait de trente et un rois pendus, mais en voilà encore soixante-dix non moins maltraités dans

un pays de sept à huit lieues : car il paraît, par les autres endroits du texte, que le peuple juif n'en possédait pas alors davantage. On demande comment le roi Adonibézec, dont on ignore le royaume, pouvait avoir sous sa table soixante-dix rois qui mangeaient sans mains. De plus il fallait que cette table eût au moins six-vingts pieds de long. Enfin les critiques trouvent ici cent et un rois dans un pays un peu serré. Chaque roi ne pouvait avoir un royaume d'un demi-quart de lieue. Ce sont des critiques frivoles, et des détails qui ne touchent point au fond des choses, toujours très respectable.

Dieu était avec Juda, et il se rendit maître des montagnes; mais il ne put vaincre les habitans des vallées (chap. 1, v. 19), parce qu'ils avaient des chariots de guerre armés de faux.

Les savans critiques ont élevé une grande dispute sur ce fameux passage. La plupart ont assuré qu'il est impossible de faire manœuvrer des chariots de guerre dans ce pays, tout couvert de montagnes et de cailloux.

Secondement, ils disent que le pays ne nourrissait point de chevaux, et ils en apportent pour preuve tous les endroits de l'Écriture où il est raconté que la plus grande magnificence était de monter sur de beaux ânes. Et jusqu'au temps des

rois on voit que Saül courait après les ânesses de son père quand il fut couronné.

Troisièmement, il n'est point dit que ces peuples, cachés dans leurs montagnes et dans leurs cavernes, eussent jamais fait la guerre à personne avant que les Israélites vinssent mettre tout leur pays à feu et à sang; par conséquent ils ne pouvaient avoir des chariots de fer armés en guerre. Ces chariots ne furent inventés que dans les grandes plaines qui sont vers l'Euphrate. Ce sont les Babyloniens et les Persans qui mirent cette invention en pratique deux ou trois siècles après Josué.

Quatrièmement, on reproche à l'auteur sacré d'avoir laissé entendre que le Seigneur pouvait beaucoup sur les montagnes, mais qu'il ne pouvait rien dans les vallées, et que les Juifs ne regardaient leur dieu que comme un dieu local, comme le dieu d'un certain district, n'ayant aucun crédit sur celui des autres; semblable en cela à la plupart des dieux des autres nations. Mais le Dieu du ciel et de la terre s'était choisi, selon tous les interprètes, un peuple particulier, et un lieu particulier pour y exercer justice et miséricorde.

(Chap. III, v. 5.) Les enfans d'Israël habitèrent donc au milieu des Cananéens, des Éthéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Hévéens et des Jébuséens. Ils épousèrent

leurs filles, et firent le mal aux yeux du Seigneur, et ils adorèrent Baal et Astaroth.

Les critiques ne comprennent pas comment, tous les Cananéens ayant été exterminés par une armée de six cent mille Israélites, et tout ayant été passé au fil de l'épée sans miséricorde, les Hébreux cependant épousèrent leurs filles, et donnèrent les leurs aux enfans de ces peuples. M. Fréret soutient que le texte est corrompu. Cette contradiction, dit-il, est trop forte. On fait dire dans le livre des *Juges* tout le contraire de ce qu'on a dit dans le livre de *Josué*. Le livre des *Juges* se contredit lui-même; il y est énoncé « que « les Jébuséens demeurèrent dans Jérusalem avec « les enfans de Benjamin, comme ils y sont en- « core aujourd'hui. » Et il est dit dans *Josué*, « que « les enfans de Juda ne purent exterminer les ha- « bitans de Jérusalem, et que le Jébuséen y ha- « bita avec les enfans de Juda jusqu'à aujourd'hui. » C'est sur quoi M. l'abbé de Tilladet, et surtout M. l'abbé de Longuerue, avaient proposé de remettre dans leur ordre tous les passages de l'Écriture qui semblent se contredire, et principalement les premiers chapitres des *Juges* et les derniers chapitres de *Josué*. Mais il n'y avait que l'église seule, assemblée en concile, qui pût entreprendre un ouvrage si hardi et si pénible. Il eût fallu confronter tous les exemplaires des Bibles,

toutes les différentes fautes des copistes, toutes les différentes leçons. Il a paru plus prudent de laisser l'ivraie avec le bon grain que de s'exposer à perdre l'un et l'autre à la fois. Il ne reste aux fidèles qu'à se défier de ce qui est intelligible, et à ne point chercher l'explication de ce qui est trop obscur. Le médecin Astruc lui-même y a échoué.

Le Seigneur, étant donc en colère contre Israël, les livra entre les mains de Chuzan Razarthaïm, roi de Mésopotamie, dont ils furent esclaves pendant huit ans.

Woolston ose déclarer nettement que l'histoire des Juges est fausse, ou que celle de Josué l'est d'un bout à l'autre. Il n'est pas possible, dit-il, que les Juifs aient été esclaves immédiatement après avoir détruit tous les habitans du Canaan avec une armée de six cent mille hommes. Quel est ce Chuzan Razarthaïm, roi de Mésopotamie, qui vient tout d'un coup mettre à la chaîne tous les enfans d'Israël? comment est-il venu de si loin, sans qu'on dise rien de sa marche? Le texte dit bien, à la vérité, que c'est un châtiment du Seigneur pour avoir donné leurs filles en mariage aux Cananéens, et pour en avoir reçu des filles: mais il est trop aisé de dire que, lorsqu'on a été vaincu, c'est parce qu'on a péché, et que, quand on a été vainqueur, c'est parce qu'on a été fidèle.

Il n'y a aucune nation ni aucune bourgade de sauvages qui n'en puisse dire autant. Il sera toujours impossible de comprendre comment six cent mille hommes peuvent avoir été réduits en servitude dans le même pays qu'ils venaient de conquérir : de même qu'il est impossible qu'ils aient exterminé tous les anciens habitans, et qu'ensuite ils se soient alliés avec eux. Cette foule de contradictions n'est pas soutenable. Il est dit qu'au bout de huit ans d'esclavage ils chassèrent et tuèrent ce Chuzan Razarthaïm, roi de Syrie et de Mésopotamie; mais on ne nous instruit point d'une guerre qui dut être considérable, et le lecteur reste dans l'incertitude.

Nous avons avoué dans toutes nos remarques que le texte de l'Écriture est très difficile à entendre. Il peut y avoir des transpositions de copistes; et une seule suffit quelquefois pour répandre de l'obscurité dans toute l'histoire. Nous redisons que le mieux est de s'en rapporter aux interprètes approuvés par l'église.

Les enfans d'Israël (chap. III, v. 14) furent esclaves d'Églon, roi des Moabites, pendant dix-huit ans... Les enfans d'Israël envoyèrent un jour des tribus à Églon, roi des Moabites, par Aod, fils de Géra. Aod se fit un poignard à deux tranchans, ayant au milieu une poignée de la longueur d'une palme, et le mit sous sa tunique sur sa cuisse droite... Et il dit au roi dans sa chambre d'été : J'ai un mot à vous dire de la part de Dieu. Et le roi se leva de son trône, et Aod,

ayant porté sa main gauche sur son poignard à son côté droit (chap. III, v. 21), le lui enfonça dans le ventre si vigoureusement, que le manche suivit le fer et fut recouvert de la graisse d'Églon, qui était fort gras. Et aussitôt les excrémens du roi, qui étaient dans son ventre, sortirent par en bas...

C'est cette aventure si célèbre qui a été tant de fois citée chez plus d'un peuple chrétien, et dont on a tant abusé pour exciter les fanatiques au parricide et à l'assassinat des rois. On sait assez que du temps de la Ligue en France les prédicateurs criaient en chaire : « Il nous faut un Aod. Grand Dieu, donnez-nous un Aod! la sainte église n'aura-t-elle jamais un Aod? »

On sait comme le moine Jacques Clément fut béatifié, comme on mit son portrait sur l'autel, comme on l'invoqua; et on en aurait fait autant de Ravaillac, si Henri IV s'était trouvé dans les mêmes circonstances que Henri III. Les Romains ont toujours révéré Scévola, qui voulut assassiner leur roi Tarquin. Les Athéniens dressèrent des statues à Harmodius et à Aristogiton, assassins des enfans de Pisistrate. Henri de Transtamare a été loué des historiens espagnols pour avoir assassiné son propre frère et son roi légitime désarmé dans sa tente. Philippe II, roi d'Espagne, donna la noblesse, non seulement de mâle en mâle, mais de fille en fille, à la famille de Balthazar Gérard, assassin de Guillaume, prince d'Orange.

Milton a fait un livre entier pour justifier l'assassinat juridique du roi Charles Ier; et dans ce livre il parcourt tous les meurtres des rois rapportés dans l'histoire sainte et dans l'histoire profane. On peut regarder ce livre comme le dictionnaire des assassinats.

Gordon, dans ses notes, est pénétré d'une respectueuse admiration pour l'assassinat de Jules César, tué en plein sénat par vingt pères conscrits qu'il avait comblés de biens et d'honneurs. Ces assassins avaient le même prétexte qu'Aod, la liberté.

Il n'est point spécifié, dans la sainte Écriture, que Dieu ait ordonné à cet Aod d'aller enfoncer son poignard dans le ventre de son roi : mais Aod, pour récompense, fut juge du peuple de Dieu. Cet exemple ne peut tirer à conséquence : un jugement particulier du Seigneur ne peut prévaloir contre les lois du genre humain émanées de Dieu même. Aod était inspiré par le Seigneur, et le moine Jacques Clément ne fut inspiré que par la rage du fanatisme.

Aod se sauva pendant que tout le monde était troublé, et il sonna de la trompette sur la montagne d'Éphraïm. Les Israélites suivirent Aod; ils se saisirent des gués du Jourdain par où l'on passe au pays des Moabites, et ils en tuèrent environ dix mille, et aucun n'échappa.

Les Moabites ont été détruits par Josué, et ils

reparaissent et reparaîtront encore : Aod en tue dix mille. Il faut remarquer que ce petit pays de Moab n'est point situé dans le Canaan propre, mais fort loin dans le désert de Syrie; qu'il n'y a jamais eu dans ce désert qu'une très petite horde d'Arabes vagabonds; que jamais il n'y eut ni ville ni habitation fixe; que le pays n'est qu'un sable stérile; que ce n'est qu'un passage pour aller vers Damas.

Et le pays fut en repos pendant quatre-vingts ans... Après Aod fut Sangar, qui tua six cents Philistins avec un soc de charrue, et qui défendit Israël.

Et après la mort d'Aod (chap. IV, v. 1), les fils d'Israël recommencèrent à faire le mal aux yeux du Seigneur, et le Seigneur les livra à Jabin, roi des Cananéens, dont la capitale était Asor.

Qu'entend l'auteur par un repos de quatre-vingts ans? Ces mots ne peuvent signifier que les Juifs furent les maîtres de la contrée pendant ce grand nombre d'années, mais seulement qu'on ne les inquiéta pas. Il faut bien pourtant qu'on les inquiétât, puisque Sangar, successeur d'Aod, tue six cents Palestins, ou Philistins, ou Phéniciens, avec le fer d'une charrue. Il fallait que ce Sangar fût aussi fort que Samson.

Immédiatement après, les Juifs sont réduits en esclavage pour la troisième fois par ces mêmes Cananéens qui avaient été exterminés jusqu'au

dernier. Ce chaos historique est bien difficile à débrouiller. L'auteur sacré écrivait pour des Juifs, qui probablement étaient instruits des particularités de leur histoire, et qui entendaient aisément ce que nous ne pouvons comprendre.

Les fils d'Israël crièrent donc au Seigneur; car Jabin avait neuf cents chariots de guerre armés de faux, et il les opprima avec véhémence pendant vingt ans.

On n'a point encore entendu parler de ce roi Jabin, qui régnait dans le Canaan envahi par Josué, et qui avait neuf cents chariots de guerre. Nous ne pouvons dire de ces chariots que ce que nous avons déja dit. Diodore de Sicile nous conte que le prétendu Sésostris alla conquérir le monde avec dix-huit cents chariots. Le roi Jabin n'en pouvait conquérir que la moitié. Mais où avait-il pris ces neuf cents chariots? Et toujours la même question : Comment les six cent mille soldats de Josué, qui en avaient dû engendrer douze cent mille autres, furent-ils esclaves, et leurs enfans aussi? esclaves dans ce petit terrain que Dieu leur avait promis par serment? *O altitudo!*

Or il y avait une prophétesse nommée Débora, femme de Lapidoth, laquelle jugeait le peuple... Elle envoya donc chercher Barac, et lui dit : Le Seigneur Dieu d'Israël t'ordonne d'aller et de mener dix mille combattans sur le mont Thabor.

Débora est la seconde prophétesse, car Marie,

sœur de Mosé, le fut avant elle; mais Débora fut la première et la seule qui fut juge. On est surpris de ne trouver ni dans le *Lévitique*, ni dans le *Deutéronome*, ni dans l'*Exode*, ni dans les *Nombres*, aucune loi qui permette aux femmes de juger les hommes. Il y a eu de tout temps, et dans toutes les histoires anciennes, des femmes qui ont prédit l'avenir, mais on ne leur attribua jamais de juridiction.

Le mont Thabor est très loin au septentrion de cette ville d'Asor où demeurait le roi Jabin, dans la Basse-Galilée. Il fallait donc que le roi Jabin eût conquis tout le Canaan. Aussi quelques auteurs juifs lui donnent une armée de trois cent mille fantassins, de dix mille cavaliers, et de trois mille chariots.

Le mont Thabor est une montagne très célèbre dans l'Écriture sainte, par la splendeur qui brilla sur la robe de Jésus-Christ, et par l'entretien qu'il eut avec Mosé et Élie.

Or Sisara (capitaine des armées du roi Jabin) fut saisi de terreur. Le Seigneur renversa tous ses chariots et tous ses soldats dans la bouche du glaive, de sorte que Sisara descendit de son chariot pour mieux fuir à pied...

Sisara ainsi fuyant parvint à la tente de Jahel, femme de Haber Cinéen; car il y avait paix alors entre Jabin, roi d'Asor, et la famille de Haber le Cinéen.

Jahel étant donc venu au devant du capitaine Sisara lui dit : Entrez dans ma tente, ne craignez rien. Il entra dans la

tente, et elle le couvrit d'un manteau, et il lui dit : Donne-moi, je t'en prie, à boire, car j'ai grande soif. Elle lui donna du lait plein une peau de bouc; et Sisara s'étant endormi, Jahel, femme de Haber, prenant un clou de sa tente avec un marteau, rentra tout doucement, et enfonça le clou à coups de marteau dans la tempe et dans la cervelle de Sisara jusqu'en terre; et le sommeil de Sisara se joignit au sommeil de la mort.

L'action de Jahel a été regardée par les critiques comme plus horrible encore que l'assassinat du roi Églon par Aod, car Aod pouvait avoir au moins quelque excuse de tuer un prince qui avait rendu sa nation esclave; mais Jahel n'était point Juive, elle était femme d'un Cinéen qui était en paix avec le roi Jabin. Nous n'examinons pas ici comment le texte peut dire qu'un particulier était en paix avec un roi qui avait trois cent mille hommes sous les armes. Nous n'examinons que la conduite de Jahel, qui assassine le capitaine Sisara à coups de marteau, et qui cloue sa cervelle à terre. On ne dit point quelle récompense les Juifs lui donnèrent. Seulement on lui donne des éloges dans le cantique de Débora. Elle n'aurait aujourd'hui chez nous ni récompense ni éloge. Les temps sont changés. Il est vrai que, dans la guerre des fanatiques des Cévennes, ces malheureux avaient une prophétesse nommée *la grande Marie*, qui, dès que l'esprit lui avait parlé, condamnait à la mort les captifs faits à la guerre; mais c'était un

abus horrible des livres sacrés. C'est le propre des fanatiques qui lisent l'Écriture sainte de se dire à eux-mêmes : Dieu a tué, donc il faut que je tue; Abraham a menti, Jacob a trompé, Rachel a volé; donc je dois voler, tromper, mentir. Mais, malheureux! tu n'es ni Rachel, ni Jacob, ni Abraham, ni Dieu; tu n'es qu'un fou furieux; et les papes qui défendirent la lecture de la *Bible* furent très sages.

Or les enfans d'Israël (chap. VI, v. 1) firent encore le mal devant le Seigneur, et il les livra pendant sept ans entre les mains des Madianites, et ils furent très opprimés. Ils se creusèrent des antres dans les cavernes et dans les montagnes pour se cacher...; et ils crièrent au Seigneur, lui demandant du secours contre les Madianites...

Or l'ange du Seigneur vint s'asseoir sous un chêne à Éphra, appartenant à Joas, le chef de la famille d'Esri; et Gédéon son fils battait et vannait son blé dans le pressoir. L'ange du Seigneur lui apparut donc, et lui dit : Dieu est avec toi...; tu délivreras Israël de la puissance des Madianites; et Gédéon lui dit : Si j'ai trouvé grace devant toi, donne-moi un signe que c'est toi qui parles à moi; reste ici jusqu'à ce que je revienne t'apporter un sacrifice. Gédéon étant donc rentré chez lui fit cuire un chevreau et des galettes de pain. Il mit le jus dans un pot, et l'apporta sous le chêne. L'ange du Seigneur étendit la verge qu'il tenait à sa main, et un feu sortit de la pierre sur laquelle étaient le chevreau et les galettes; il consuma tout, et l'ange disparut.

Vorstius rejette l'histoire de Gédéon, et la croit insérée dans le Canon par une main étrangère. Il

la déclare indigne de la majesté du peuple de Dieu. Ce n'est pourtant pas à nous à décider de ce qui en est digne. Gédéon ne fait ici que ce que fit Abraham. Dieu donna aussi un signe à Mosé. Dieu donne des signes à presque tous les prophètes juifs. Que ce soit dans un palais ou dans une grange, il n'importe. Dieu gouverna les Juifs immédiatement par lui-même; il leur parla toujours lui-même, soit pour les favoriser, soit pour les châtier; il leur donna toujours des signes lui-même; il agit toujours lui-même. Il apparaissait toujours en homme. Mais à quoi pouvait-on le reconnaître?

...Donc tout le Madian et Amalec, et tous les peuples orientaux s'assemblèrent, et passèrent le Jourdain... Mais l'esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui sonna du cornet, et assembla toute la maison d'Abiézer...; et Gédéon dit à Dieu : Si tu veux sauver Israël par ma main, comme tu l'as dit, je vais mettre une toison dans mon aire; et, si la rosée ne tombe que sur la toison, le reste étant sec, je connaîtrai que tu veux sauver Israël par ma main; et il fut fait ainsi : car se levant la nuit, il pressa sa toison, et il en remplit une tasse de rosée.

Il dit encore à Dieu : Ne te fâche pas, si je te demande encore un signe pour gage; je te prie que la toison seule soit sèche, et que la terre d'alentour soit humide; et Dieu fit cette nuit comme Gédéon avait demandé; la toison fut sèche, et la terre d'alentour fut humide.

Le curé Jean Meslier, dans son Testament, tourne toute cette histoire en ridicule, et le pot rempli de jus, et l'aire et le pressoir de Gédéon,

et ce pauvre homme qui est esclave dans un pays que son grand-père avait conquis, étant un des six cent mille vainqueurs de la Palestine, et sa défiance quand il est sûr que c'est Dieu même qui lui parle, et ses discours avec Dieu, et les réponses de Dieu, et la toison, tantôt sèche, tantôt humide.

Tout cela cependant n'est pas plus extraordinaire que le reste. Calmet a raison de dire que, si on se révolte contre le merveilleux, il faudra se révolter contre toute la *Bible*. C'est pousser les incrédules au pied du mur. Ils ne veulent jamais comprendre que ces temps-là n'ont aucun rapport avec les nôtres.

[5] (Chap. VII, v. 19...) Gédéon entra donc dans le camp des ennemis avec trois cents hommes à la première veille; et, ayant éveillé les gardes, ils se mirent à sonner du cornet, à casser leurs cruches (dans lesquelles ils avaient mis leurs lampes), et tout le camp des Madianites en fut troublé, et ils s'enfuirent en hurlant (chap. VIII, v. 10)... Or il ne resta à ce peuple oriental que quinze mille hommes; car on en tua cent vingt mille dans la bataille.

A la vérité les gens de guerre de nos jours ne hasarderaient pas un pareil stratagème. Ce n'est point avec trois cents cruches qu'on gagne à présent des batailles. Le texte dit que chacun des trois cents combattans tenait une lampe de la main gauche, et un cornet de la main droite. Ces

armes sont faibles; leurs lampes ne pouvaient servir qu'à faire discerner leur petit nombre. Celui qui tient une lampe est vu plutôt qu'il ne voit, à moins qu'il n'ait une lanterne sourde. C'est là ce que disent les critiques.

Aussi cette victoire de Gédéon doit être regardée comme un miracle, et non comme un bon stratagème de guerre. Ce qui rend ce miracle évident, c'est que ces trois cents hommes, armés d'une lampe et d'un cornet, tuèrent cent vingt mille Madianites. Nous passons ici sous silence les peuples de Soccoth, dont Gédéon brisa les os avec les épines du désert, pour avoir refusé des rafraîchissemens à ses troupes fatiguées d'un si grand carnage. Nous verrons David en faire autant. Les Juifs, et peuples et chefs, et rois et prêtres, ne sont pas trop miséricordieux.

Gédéon eut soixante-dix fils sortis de sa cuisse (chap. VIII, v. 30), parce qu'il avait eu plusieurs femmes; et une concubine qu'il avait à Sichem lui enfanta encore un fils nommé Abimélech.

Et les Sichemites lui donnèrent soixante-dix sicles (chap. VIII, v. 4) d'argent qu'ils tirèrent du temple de Baal-Bérith; et Abimélech, avec cet argent, leva une troupe de gueux et de vagabonds; et il vint à la maison de son père (qui était mort), et il égorgea sur une même pierre ses soixante-dix frères, fils de Gédéon; et il ne resta que Joatham, le dernier des enfans, qui fut caché.

Les critiques se soulèvent contre cette multi-

tude abominable de fratricides. Ils disent que ce crime est aussi improbable qu'odieux. La raison d'état, cette infame excuse des tyrans, ne pouvait être connue, selon eux, de la petite horde juive à peine sortie d'esclavage, et qui ne possédait pas alors une ville. Ces cruautés n'ont été exercées, dit-on, que dans de vastes empires, pour prévenir les révoltes des frères. Si Clotaire et Childebert, fils de Clotilde, assassinèrent deux petits enfans de Clotilde presqu'au berceau, si Richard III en Angleterre assassina ses deux neveux, si Jean-Sans-Terre assassina le sien; nous étions tous des barbares en ces temps-là : mais ces horreurs n'approchent pas de celle d'Abimélech, qui fut commise sans être excitée par un grand intérêt. Il semble que les Juifs ne tuent que pour avoir le plaisir de tuer. On les représente continuellement comme le peuple le plus féroce et le plus imbécille à la fois qui ait souillé et ensanglanté la terre.

Mais remarquons que les livres sacrés ne louent point cette action comme ils louent celles d'Aod et de Jahel.

Les critiques reprochent encore au peuple de Dieu de n'avoir point eu de temple, lorsque les Phéniciens en avaient à Baal-Bérith, à Sidon, à Tyr, à Gaza. Ils ne peuvent concevoir comment le Dieu jaloux ne voulut pas avoir un temple aussi,

et donner à son peuple de quoi en bâtir un, après lui avoir tant juré qu'il lui donnerait tous les royaumes, de la mer Méditerranée à l'Euphrate. Ils demandent toujours compte à Dieu de ses actions; et nous nous bornons à les révérer.

Et tous les hommes de Sichem et de Mello, ou du Creux, allèrent établir roi Abimélech près du chêne qui était dans Sichem; et Joatham l'ayant appris se mit sur le haut de la montagne Garizim, et dit aux gens de Sichem.

Les arbres allèrent un jour pour oindre un roi, et ils dirent à l'olivier : Commande sur nous. L'olivier répondit : Puis-je laisser mon huile, dont les dieux et les hommes se servent?... Puis au figuier, puis à la vigne, qui répondit : Puis-je abandonner mon vin, qui est la joie de Dieu et des hommes?... Puis au buisson, qui dit : Si vous me voulez pour roi, mettez-vous sous mon ombre, sinon que le feu sorte du buisson, et qu'il dévore les cèdres du Liban... Puis Joatham s'enfuit... Abimélech gouverna donc trois ans Israël.

Voici le premier apologue qui soit parvenu jusqu'à nous; car il y en a de plus anciens chez les Arabes, les Persans et les Indiens. Les censeurs qui ont objecté que les arbres ne marchent pas devaient considérer que, si la fable les fait parler, elle peut les faire marcher. Cet apologue est tout-à-fait dans le goût oriental.

Le seul défaut de la fable est qu'elle ne produit rien; au contraire, Abimélech n'en règne pas moins sur les Hébreux : c'est là le grand reproche

de tous les critiques. Ils ne peuvent souffrir que le guide, l'ami, le Dieu de Mosé, de Josué, le conducteur de son peuple, fasse régner un aussi grand scélérat qu'Abimélech. Jean Meslier s'emporte jusqu'à dire que la fable du règne d'Abimélech est bien plus fable que celle des arbres, et d'une morale bien plus condamnable, et qu'on ne sait quel est le plus cruel de Mosé, de Josué et d'Abimélech.

Voolston prétend que les Juifs étaient alors idolâtres; et sa raison est que l'olivier dit que son jus plaît aux dieux et aux hommes. Il veut prouver, d'après les prophètes et d'après saint Étienne (*Act. des Ap.*, chap. VII, v. 43-51), qu'ils furent toujours idolâtres dans le désert, où ils n'adorèrent que les dieux Remphan et Kium; et il conclut de là que la religion juive ne fut véritablement formée qu'après la dispersion des dix tribus et après la captivité de Babylone. Il est vrai que les Juifs, de leur propre aveu, furent très souvent idolâtres; mais aussi c'est pour cela sans doute qu'ils furent si malheureux.

... Le Seigneur, étant en colère contre les Israélites, les livra aux Philistins et aux enfans d'Ammon, et ils furent violemment opprimés et affligés pendant dix-huit ans.

Voilà encore, disent les critiques, les Juifs errans ou en esclavage pendant dix-huit ans. C'est

la sixième servitude, dans laquelle ils croupirent, après s'être rendus maîtres de tout le pays avec une armée de six cent mille hommes. Il n'y a point d'exemple d'une contradiction pareille dans l'histoire profane.

Il y avait en ce temps-là (chap. XI, v. 1) un homme très fort et bon guerrier, nommé Jephté le Galaadite, fils d'une prostituée et de Galaad. Or Galaad ayant eu d'autres fils de sa femme, ceux-ci étant devenus grands chassèrent Jephté de la maison comme fils d'une mère indigne; et Jephté s'enfuit dans la terre de Tob, et se mit à la tête d'une troupe de gueux et de voleurs qui le suivirent.

Toland, Tindal, Woolston, le lord Bolingbrocke, Mallet, son éditeur, prétendent prouver que les Hébreux n'étaient que des Arabes voleurs, sans foi, sans loi, sans principes d'humanité, dont la seule demeure était dans des cavernes dont ce pays est rempli, et qu'ils en sortaient quelquefois pour aller piller; et que les peuples voisins les poursuivirent comme des bêtes sauvages, tantôt les punissant par le dernier supplice, tantôt les mettant en esclavage. Les Juifs mêmes avouent, dans les livres composés par eux si long-temps après, que Jephté n'était qu'un chef de voleurs, Abimélech un autre chef de voleurs, souillé du sang de toute sa famille. Ces critiques n'ont pas honte de mettre Josué, Caleb, Éléazar et Mosé lui-même, au nombre de ces voleurs. Le lord Bolingbrocke

dit, après Marsham, que toutes les hordes arabes de ce pays-là avaient coutume de voler au nom de leurs dieux, et que c'était un ancien proverbe arabe : *Dieu me l'a donné*, pour signifier *je l'ai volé*. Ils soutiennent qu'il n'y avait point d'autre jurisprudence parmi ces barbares, et que le fond même de toutes les lois du *Pentateuque* se rapporte au brigandage, puisque la prétendue famille d'Abraham, étant venue des bords de l'Euphrate, ne pouvait avoir rien acquis vers le Jourdain que par usurpation.

Nous répondons qu'il fallait bien que les Hébreux eussent déja des lois, quand même ils auraient été aussi barbares et aussi voleurs que ces critiques les représentent; car Jephté est chassé de la maison de son père comme fils d'une prostituée. Ils répliquent qu'il n'y a aucune loi dans le *Pentateuque* même contre les enfans des prostituées, et que, selon le texte, les enfans des servantes de Rachel et de Lia héritèrent comme les enfans de leurs maîtresses, que par conséquent aucune jurisprudence n'était encore établie chez le peuple juif; qu'il n'y eut jamais de véritable loi dans ce temps-là parmi ces peuples vagabonds que la loi du partage des dépouilles; et qu'enfin toute cette histoire n'est qu'un récit confus de vols et de brigandages. Calmet, sur ce passage de Jephté, avoue expressément « que le nom de

« voleur n'était pas aussi odieux autrefois qu'au-
« jourd'hui. » Aucune de ces raisons pour et contre ne détruit le grand principe, que Dieu donne les biens à qui il lui plaît. C'est là, selon notre avis, le grand dénouement qui résout toutes les difficultés des incrédules.

En ce même temps les enfans d'Ammon combattant contre les enfans d'Israël, et les poursuivant vivement, les Israélites se refugièrent vers Jephté, et lui dirent : Soyez notre prince, et combattez pour nous. Ils s'en allèrent donc avec lui en Galaad, et tout le peuple l'élut pour prince....

Jephté envoya des députés aux enfans d'Ammon, et leur fit dire : Le Seigneur Dieu d'Israël a détruit les Amorrhéens combattant contre son peuple; et maintenant vous voulez posséder les terres des Amorrhéens!

Cette députation et ce discours montrent évidemment qu'il y avait déja chez ces peuples un droit des gens reconnu. Jephté, tout chef de voleurs qu'il est, agit en prince légitime dès qu'il est reconnu chef des Hébreux. Il envoie des ambassadeurs pour représenter ses raisons avant de les soutenir par les armes.

Nos adversaires ne répondent à cet argument qu'en niant tous les anciens livres hébreux, et qu'en soutenant toujours qu'ils n'ont pu être compilés que par des lévites ignorans dans des siècles très éloignés de ces temps sauvages. Comme les Juifs s'étant enfin établis à Jérusalem eurent

toujours la guerre avec les peuples voisins, ils voulurent enfin établir quelques anciens droits sur les terres qu'on leur disputait; et ce fut alors, disent les critiques, que les lévites compilèrent ces livres sur d'anciennes traditions; plus ils les remplirent de faits extraordinaires, de l'intervention continuelle de la Divinité, et de prodiges entassés sur d'autres prodiges, plus ils éblouirent leur peuple superstitieux et barbare. L'intérêt personnel de ces lévites, auteurs de ces livres, était qu'on crût fermement tous les faits qu'ils annonçaient au nom de Dieu, puisque c'était sur la croyance de ces faits mêmes que leur subsistance était fondée.

Remarquons que ce système des incrédules n'est établi que sur une conjecture; et qu'une supposition, quand même elle serait très vraisemblable, ne suffit pas pour constater les faits.

Quoi donc! ce que votre dieu Chamos possède (chap. XI, n. 24) n'est-il pas à vous de droit? Laissez-nous donc en possession de ce que notre Dieu a obtenu par ses victoires. Nous avons habité pendant trois cents ans dans le pays *conquis*; pourquoi dans tout ce temps-là n'avez-vous pas réclamé vos droits?...

Nous sommes obligés de réfuter les critiques presqu'à chaque ligne. C'est ici leur plus grand triomphe. Ils croient voir une égalité parfaite entre Chamos, dieu des Ammonites, et Adonaï,

dieu des Juifs. Ils sont convaincus que chaque petit peuple avait son dieu, comme chaque armée a son général. Salomon même bâtit un temple à Chamos. Ils croient que Kium, Phégor, Belréem, Belzébuth, Adonis, Thammus, Moloch-Melchom, Baalméon, Adad, Amalec, Malachel, Adramalec, Astaroth, Dagon, Dercéto, Atergati, Marnas, Turo, etc., étaient des noms différens qui signifiaient la même chose, le seigneur du lieu. Chacun avait son seigneur du lieu; et c'était à qui l'emporterait sur les autres seigneurs. Chaque peuple combattait sous l'étendard de son dieu, comme des peuples barbares de l'Europe combattirent sous les étendards de leurs saints après la destruction de l'empire romain.

Nos incrédules soutiennent que cette vérité est pleinement reconnue par Jephté. Ce que Chamos vous a donné est à vous, ce qu'Adonaï nous a donné est à nous. Il n'y a point de sophisme qui puisse détruire un aveu si clair et si clairement énoncé. Calmet dit « que c'est une figure de dis« cours qu'on appelle *concession.* » Mais il n'y a point là de figure de discours, c'est un principe que Jephté établit nettement, et sur lequel il raisonne. Il faut ou rejeter entièrement le livre des *Juges*, ou convenir que Jephté admet deux dieux également puissans.

La meilleure réponse, à notre avis, serait que

le texte est corrompu dans cet endroit par les copistes, et qu'il n'était pas possible que Jephté, qui avait entendu parler de tous les miracles du Dieu des Juifs en faveur de son peuple, pût croire qu'il y eût un autre dieu aussi puissant que lui : *Non est deus sicut Deus noster.*

On pourrait encore dire que Jephté était fils d'un adorateur de Baal, et que peut-être il n'était pas encore assez instruit de la religion du peuple juif, qui l'avait choisi pour son chef.

Après cela l'esprit du Seigneur fut sur Jephté. Il courut tout le pays, et il voua un vœu au Seigneur, disant : Si tu me livres les enfans d'Ammon, je te sacrifierai en holocauste (au Seigneur) le premier qui sortira des portes de ma maison, et qui viendra au devant de moi... Jephté passa ensuite dans les terres des enfans d'Ammon, que Dieu livra entre ses mains, et il ravagea vingt villes... Mais lorsque Jephté revint dans sa maison à Maspha, sa fille unique courut au devant de lui en dansant au son du tambour. Et Jephte l'ayant vue déchira ses vêtemens, et lui dit : Hélas! ma fille, tu m'as trompé, et tu t'es trompée toi-même, car j'ai fait un vœu au Seigneur, et il faut que j'accomplisse mon vœu.

Ce mot seul « je te sacrifierai en holocauste » décide la question si long-temps agitée entre les commentateurs, si Jephté promit un vrai sacrifice ou simplement une oblation qu'on pouvait évaluer à prix d'argent. S'il ne s'était agi que de quelques sicles, de quelques drachmes, ce capitaine

n'aurait pas déchiré ses vêtemens en voyant sa fille; il n'aurait pas dit en gémissant : J'ai fait un vœu, Il faut que je l'accomplisse. il est statué expressément au chap. XXVII du *Lévitique* « que « tout ce qui sera voué au Seigneur, soit homme, « soit animal, ne sera point racheté, mais mourra « de mort. »

Nous sommes donc obligés malgré nous de convenir que, selon le texte indisputable des livres sacrés, Dieu, maître absolu de la vie et de la mort, permit les sacrifices de sang humain. Il les ordonna même. Il commanda à Abraham de sacrifier son fils unique; et il reçut le sang de la fille unique de Jephté. S'il arrêta le bras d'Abraham, c'est que son fils devait produire la race des Juifs; et, s'il n'arrêta pas le bras de Jephté, c'est probablement parce que le peuple juif était déja nombreux. Nous ne proposons cette solution qu'avec défiance, sachant bien que ce n'est pas à nous de deviner les desseins et les raisons de Dieu.

A quoi elle répondit : Mon père, si tu as fait un vœu, fais-moi selon ton vœu, puisque cela t'a fait remporter la victoire sur tes ennemis; je ne te demande qu'une grace; laisse-moi descendre sur les montagnes, afin que je pleure ma virginité pendant deux mois avec mes compagnes... Jephté lui répondit : Va; et elle alla pleurer sa virginité sur les montagnes. Et après deux mois elle revint chez son père; et son père lui fit comme il avait voué, étant encore vierge. Et de là vient que la coutume est encore parmi les filles d'Israël de s'assem-

bler tous les ans, et de pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté.

La fille de Jephté demande de pleurer sa virginité avant de mourir. C'était le plus grand malheur pour les filles de cette nation de mourir vierges; de là vient qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs. Le mot « descendre sur les montagnes » n'est qu'une faute de copiste, une inadvertance.

Les mots « il lui fit comme il avait voué » marquent trop clairement que le père immola sa fille. Il avait voué un holocauste.

Calmet traduit très infidèlement le texte par ces mots : « elle demeura vierge; » il y a : « étant encore vierge, ignorant l'homme. » Cette faute est d'autant plus impardonnable à Calmet que dans sa note il dit tout le contraire. La voici : « Il l'im« mola au Seigneur; elle était encore vierge. » Et dans sa dissertation sur le vœu de Jephté il avoue que cette fille fut immolée.

Une raison non moins forte que Calmet devait alléguer, c'est que les filles juives pleurèrent tous les ans la fille de Jephté pendant quatre jours; « et cette coutume dure encore, » dit le texte. Or, certainement on n'aurait point pleuré tous les ans une fille qui n'aurait été qu'offerte au Seigneur, consacrée, religieuse.

Il résulte de cette histoire que les Juifs immo-

laient des hommes, et même leurs enfans; c'est une chose incontestable.

Le même commentateur dit que le sacrifice d'Iphigénie est pris de celui de la fille de Jephté. Rien n'est plus mal imaginé; jamais les Grecs ne connurent les livres des Juifs; et les fables grecques eurent toujours cours dans l'Asie.

Si le livre des *Juges* fut écrit du temps d'Esdras, il y avait alors cinq cents ans que l'aventure d'Iphigénie, vraie ou fausse, était publique. Si ce livre fut écrit du temps de Saül, comme quelques uns le prétendent, il y a plus de deux cents ans entre la guerre de Troie et l'élection du roi Saül.

Lenglet, dans toutes ses Tables chronologiques, dit que Jephté fit un vœu indiscret de consacrer sa fille à une virginité perpétuelle. Rien n'est plus mal imaginé encore. Où serait l'indiscrétion si la virginité n'avait pas été une espèce d'opprobre chez les Juifs? Le P. Pétau, plus sincère, dit: *unicam filiam mactavit.*

Flavius Josèphe, le seul Juif qui ait écrit avec quelque ombre de méthode, dit positivement que Jephté immola sa fille. Cela ne prouve pas que l'histoire de Jephté soit vraie, mais que c'était l'opinion commune des Juifs. Un historien profane, qui n'est pas contemporain, n'est que le secrétaire des bruits publics; et Flavius Josèphe est un auteur profane.

..... Cependant les hommes d'Éphraïm se mirent à crier, et passèrent au septentrion, disant : Pourquoi, allant contre les Ammonites, ne nous a-t-on pas appelés? Nous allons donc mettre le feu à ta maison... Jephté combattit donc contre Éphraïm; et ceux de Galaad défirent ceux d'Éphraïm... Ils se saisirent des gués du Jourdain par où les Éphraïmites devaient s'enfuir. Et, lorsqu'un Éphraïmite fuyant de la bataille venait sur le bord de l'eau, et disait : Laissez-moi passer, je vous prie, on lui répondait : Prononce *schiboleth;* et, comme ils prononçaient *siboleth,* on les tuait aussitôt au passage du Jourdain. Et il y en eut quarante-deux mille de tués.

M. Boulanger prétend que Jephté n'était point un Hébreu : « Qu'il n'est dit nulle part qu'il fût Hébreu; que c'était un paysan des montagnes de Galaad, qui ne furent point alors possédées par les Juifs; que, s'il avait été prince des Hébreux, la querelle de la tribu d'Éphraïm n'aurait pas eu la moindre vraisemblance; que d'ailleurs les gués du Jourdain prouvent que le reflux du Jourdain vers sa source, du temps de Josué, est un miracle inutile et absolument faux; que la fable de quarante-deux mille hommes tués l'un après l'autre aux gués du Jourdain, pour n'avoir pu prononcer *schiboleth,* est une des plus grandes extravagances qu'on ait jamais écrites; que, si quatre ou cinq fuyards seulement avaient été tués à ces passages pour n'avoir pu bien prononcer, les quarante-deux mille suivans ne s'y seraient pas hasardés. Et de plus, dit-il, jamais ni la tribu d'Éphraïm, ni toutes

les tribus ensemble de ce misérable peuple, ne purent avoir une armée de quarante mille hommes: tout est exagéré et absurde dans l'histoire juive; et il est aussi honteux de la croire que de l'avoir écrite. »

Il faut avouer que nul homme n'a parlé avec plus d'horreur et de mépris pour la nation juive que M. Boulanger, excepté, peut-être, milord Bolingbrocke. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes les objections, sans en rien diminuer, parce que nous sommes sûrs qu'elles ne peuvent faire aucun tort au texte.

Nous ne déciderons point dans quel temps l'histoire sacrée de Jephté fut écrite; il suffit qu'elle soit reconnue pour canonique.

... Abdon, fils d'Illel de Pharathon, fut juge d'Israël. Il eut quarante fils, et de ces fils trente petits-fils, qui montaient sur soixante-dix ânons...

(Chap. XIII, v. I.) Et les enfans d'Israël firent encore le mal devant le Seigneur, et ils furent esclaves des Philistins pendant quarante ans...

Or il y avait un homme de la tribu de Dan nommé Manué, dont la femme était stérile; et l'ange du Seigneur apparut à sa femme, et lui dit: Tu es stérile, tu concevras, et tu enfanteras un fils; prends garde de ne boire du vin et de la bière; tu ne mangeras rien d'immonde...; le rasoir ne passera point sur la tête de ton fils; car il sera nazaréen de Dieu dès son enfance et dès le ventre de sa mère... Elle enfanta donc un fils, et elle l'appela Samson...

Nous voici à cette fameuse histoire de Samson,

l'éternel sujet des plaisanteries des incrédules. D'abord ils parlent de cette servitude de quarante années comme des autres. C'est leur continuel argument contre la protection de Dieu accordée à ce peuple, et contre les miracles faits en sa faveur. Jamais, disent-ils, on ne vit rien de plus injurieux à la Divinité que de faire son peuple toujours esclave. Et il n'y a pas de plus mauvaise excuse que d'imputer son esclavage à ses péchés; car les vainqueurs étaient des idolâtres beaucoup plus pécheurs encore, s'il est possible. On répond que Dieu châtiait ses enfans plus sévèrement qu'un autre peuple, parce que, ayant plus fait pour eux, ils étaient plus criminels.

Le rasoir qui ne devait point passer sur la tête de Samson forme une petite difficulté. On ne rasait point les Juifs; ils portaient tous leurs cheveux. On consacrait quelquefois une petite partie de ces cheveux à tous les dieux de l'antiquité. On mettait un peu de ces cheveux sur les tombeaux: et pour se couper les cheveux il semble qu'il fallait plutôt des ciseaux qu'un rasoir. Cependant on se rasait entièrement chez presque toutes les nations, quand on venait remercier les dieux d'être échappé d'un grand péril. La plupart de ces coutumes viennent d'Égypte, où les prêtres étaient rasés.

Les nazaréens chez les Juifs ne se rasaient point

la tête pendant le temps de leur nazaréat, mais ils se rasaient le premier jour de cette consécration. Or ici il est dit que Samson ne se rasa jamais. C'était donc une sorte de nazaréat différent de celui qui était en usage. Sa force singulière, pour laquelle il était si renommé, consistait en ses cheveux.

L'ancienne fable du cheveu de Nisus, roi de Mégare, et de Cometho, fille de Ptérélas, est, selon nos critiques, la source dans laquelle une partie de l'histoire de Samson est puisée. Ils croient que le reste est pris de la fable d'Hercule, qui eut autant de force que Samson, et qui succomba comme lui à l'amour des femmes. Le P. Pétau fait naître Hercule douze cent quatre-vingt-neuf ans avant notre ère; et il ne paraît pas vraisemblable à nos critiques que l'histoire de Samson ait été écrite auparavant. C'est sur quoi ils fondent leur sentiment, que toutes les histoires juives, comme nous l'avons déja dit, sont évidemment prises et grossièrement imitées des anciennes fables qui avaient cours dans le monde.

Le même Pétau, qui fait naître Hercule douze cent quatre-vingt-neuf ans avant notre ère, ne fait commencer les exploits de Samson que onze cent trente-cinq ans avant la même ère. Supposé qu'il eût commencé à vingt-cinq ans, il serait donc né en 1110. Hercule était donc né cent soixante-

dix-neuf ans avant Samson. Il est donc démontré, selon ces critiques, que la fable de Samson trahi par les femmes est une imitation de la fable d'Hercule. Les sages commentateurs répondent qu'il est possible que les deux aventures soient vraies, et que l'une ne soit point prise de l'autre; que dans tous les pays on a vu des hommes d'une force extraordinaire, et que plus on est vigoureux, plus on se livre aux femmes, et qu'alors on abrége ses jours.

(Ch. XIV, v. 1.) Samson descendit à Thamnatha; et voyant des filles de Philistins, il dit à son père et à sa mère: J'ai vu des filles de Philistins; j'en veux épouser une; donnez-moi celle-là, parce qu'elle a plu à mes yeux...

Le curé Meslier s'emporte à son ordinaire contre cette histoire sacrée, et plus violemment encore que contre les autres. « Quelle pitoyable sottise, dit-il, de commencer la vie de Samson, nazaréen, particulièrement consacré au dieu des Juifs, par la contravention la plus formelle à la loi juive! Il était rigoureusement défendu aux Juifs d'épouser des étrangères, et encore plus d'épouser une Philistine. Cependant Manué et sa femme, qui ont consacré Samson dès sa naissance, lui donnent une Philistine en mariage, et cela dans une prétendue ville de Thamnatha qui n'a jamais existé. Je voudrais bien savoir comment des Philistins

pouvaient s'abaisser jusqu'à donner leurs filles à un de leurs esclaves! »

Il vit en chemin un jeune lion furieux et rugissant; il le déchira comme un chevreau, n'ayant rien dans ses mains.

Et quelques jours après il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule du lion, et un rayon de miel...

Meslier trouve l'aventure du lion aussi ridicule que le mariage à Thamnatha. Il dit que les abeilles qui font ensuite du miel dans la gueule de ce lion sont la chose du monde la plus impertinente; que les abeilles ne font jamais leur cire et leur miel que dans des ruches; qu'elles ne bâtissent leurs ruches que dans les creux des arbres, et qu'il faut une année entière pour qu'on trouve du miel dans ces ruches; qu'elles ont une aversion insurmontable pour les cadavres, et que l'auteur de ce misérable conte était aussi ignorant que dom Calmet qui rapporte sérieusement la fable des abeilles nées du cuir d'un taureau. Quand on a de telles impertinences à commenter, dit Meslier, il ne faut point les commenter, il faut se taire.

(Chap. xv, v. 4.) Après cela, il continua son chemin, et il prit trois cents renards; il les lia l'un à l'autre par la queue, et y attacha des flambeaux au milieu; et ayant allumé les flambeaux, il lâcha les renards qui brûlèrent tous les blés des Philistins, tant ceux qui étaient dans l'aire que ceux qui étaient sur pied, et les vignes et les oliviers...

Il parle avec la même indécence de l'aventure des trois cents renards. Elle lui paraît un conte absurde, qui ne saurait même amuser les enfans les plus imbécilles. Calmet a beau dire que la populace de Rome fesait courir un renard avec un flambeau allumé sur le dos; Bochart a beau dire que cet amusement de la canaille était une imitation de l'aventure des renards de Samson, Meslier n'en démord point; il soutient qu'il est impossible de trouver à point nommé trois cents renards et de les attacher ensemble par la queue; qu'il faudrait un temps trop considérable pour trouver ces trois cents renards, et qu'il n'y a point de renardier qui pût attacher ainsi trois cents renards. Si on trouvait, dit-il, un pareil conte dans un auteur profane, quel mépris n'aurait-on pas pour lui!

..... Et ayant trouvé une mâchoire d'âne qui était à terre, il tua mille hommes avec cette mâchoire.

La mâchoire d'âne avec laquelle Samson tue mille Philistins ses maîtres est ce qui enhardit le plus Meslier dans ses sarcasmes aussi insolens qu'impies. Il va jusqu'à dire (nous le répétons avec horreur) qu'il n'y a de mâchoire d'âne dans cette fable que celle de l'auteur qui l'inventa. Nous répondrons à la fois à toutes les criminelles injures de ce mauvais prêtre, à la fin de cet article de Samson.

Et le Seigneur ouvrit une des dents molaires de la mâchoire d'âne, et il en sortit une fontaine; et Samson ayant bu reprit ses forces... Et Samson jugea vingt ans le peuple d'Israël...

Cet indigne curé se moque de la fontaine que Dieu fait sortir d'une dent molaire, comme de tout le reste. Il dit qu'un mauvais roman, dépourvu de raison, n'en est pas plus respectable pour avoir été écrit par un Juif inconnu; que *la Légende dorée* et *le Pédagogue chrétien* n'ont aucun miracle qui approche de cette foule d'absurdités.

(Chap. XVI, v. 1.) Il alla à Gaza, y vit une prostituée, et entra dans elle... Il prit les deux portes de la ville de Gaza, et les porta en la montagne d'Hébron...

Les portes de Gaza emportées par Samson sur ses épaules achèvent d'aigrir la bile de cet homme. Et sur ce que le lieu d'Hébron est à douze lieues de la ville de Gaza, il nie qu'un homme puisse pendant la nuit y porter les portes d'une ville depuis minuit, temps auquel Samson s'éveilla, jusqu'au matin, fût-ce pendant l'hiver.

Nous répondons qu'il n'est point dit qu'il les porta en une seule nuit; que s'il aima une courtisane, c'est de cela même que Dieu le punit. Nous n'avons pas parlé de la critique que fait Meslier de Samson reconnu pour juge des Hébreux tandis qu'ils étaient esclaves. Cette critique porte trop à

faux. Les Philistins pouvaient très bien permettre aux Juifs de se gouverner selon leurs lois, quoique dans l'esclavage. C'est une chose dont on a des exemples.

Pour les prodiges étonnans opérés par Samson, ce sont des miracles qui montrent que Dieu ne veut pas abandonner son peuple. Nous avons dit vingt fois que ce qui n'arrive pas aujourd'hui arrivait fréquemment dans ces temps-là. Nous croyons cette réponse suffisante.

... En ce temps-là il y eut un homme du mont Éphraïm, nommé Michas (chap. XVII, v. 1), qui dit à sa mère : Les onze cents pièces d'argent que vous aviez serrées, et qu'on vous avait prises, je les ai; elles sont entre mes mains. Sa mère lui répondit : Que mon fils soit béni du Seigneur! Michas rendit donc ces pièces d'argent à sa mère, qui lui dit : J'ai voué cet argent au Seigneur, afin que mon fils le reçoive de ma main, et qu'il en fasse une image sculptée, jetée en fonte; et voilà que je te le donne. Le fils rendit cet argent à sa mère, qui en prit deux cents pièces d'argent qu'elle donna à un ouvrier en argent pour en faire un ouvrage de sculpture, jeté en fonte, qu'on mit dans la maison de Michas. Il fit aussi un éphod et des téraphim, c'est-à-dire des vêtemens sacerdotaux et des idoles... Il remplit la main d'un de ses enfans, et en fit son prêtre. Il n'y avait point de roi alors en Israël; mais chacun fesait ce qui lui semblait bon.

L'histoire de Michas semble entièrement isolée. Elle ne tient à aucun des événemens précédens. On voit seulement qu'elle fut écrite du temps des

rois juifs, ou après ces rois, par quelque lévite, ou par quelque scribe. C'est une des plus singulières du canon juif, et des plus propres à faire connaître l'esprit de cette nation avant qu'elle eût une forme régulière de gouvernement. Nous ne nous arrêterons point à concilier les petites contradictions du texte; mais nous remarquerons, avec l'abbé de Tilladet, que Michas et sa mère font des dieux, des idoles sculptées, et tombent précisément dans le même péché qu'Aaron et les Israélites, sans que le Dieu d'Israël y fasse la moindre attention. Il croit que ce n'est point un lévite qui a écrit cette histoire, parce que, dit-il, s'il avait été lévite, il aurait marqué au moins quelque indignation contre un tel sacrilége.

Le savant Fréret pense que chaque livre fut écrit en différens temps, par différens lévites ou scribes, qui ne se communiquaient point leurs ouvrages; et même que l'aventure de Michas peut fort bien avoir été écrite avant que la *Genèse* et l'*Exode* fussent publics. Sa raison est qu'on trouve ici des aventures à peu près semblables à celles de l'*Exode* et de la *Genèse*, mais beaucoup moins merveilleuses : ce qui fait penser que l'auteur de la *Genèse* et de l'*Exode* a voulu enchérir sur l'auteur de *Michas*.

Ce sentiment du docte Fréret nous semble trop téméraire; mais il est très vraisemblable que la

horde juive, qui erra si long-temps dans les déserts et dans les rochers, se fit de petits dieux et de petites idoles mal sculptées avec des instrumens grossiers, et que chaque famille avait ses idoles dans sa maison, comme Rachel avait les siennes. Ce fut l'usage de presque tous les peuples, comme nous l'avons déja observé.

Il y eut aussi un autre jeune homme de Bethléem qui est en Juda, qui était son parent, et il était lévite, et il habitait dans Bethléem; et étant sorti de Bethléem pour voyager et chercher fortune, quand il vint au mont Éphraïm, il se détourna un peu pour aller dans la maison de Michas... Interrogé par Michas d'où il venait, il répondit: Je suis lévite de Bethléem de Juda : je cherche à habiter où je pourrai.

Michas lui dit : Demeure chez moi, tu me seras père et prêtre, je te donnerai par an dix pièces d'argent et deux tuniques avec la nourriture...

Et en ce temps-là (chap. XVIII, v. 1) il n'y avait point de roi en Israël..., et la tribu de Dan cherchait des terres pour y habiter.... Ayant donc choisi cinq hommes des plus forts pour servir d'espions et reconnaître le pays, les cinq hommes vinrent à la montagne d'Éphraïm... Ils entrèrent chez Michas, et ayant reconnu le lévite à son accent, ils le prièrent de consulter le Seigneur pour savoir si leur entreprise serait heureuse. Il leur répondit : Allez en paix; le Seigneur a regardé votre voie et le voyage que vous faites...

Selon Fréret, cette histoire, très curieuse, prouve que de tout temps il y eut des pères de famille qui voulurent avoir chez eux des espèces de chapelains et d'aumôniers. Il prétend, avec

plusieurs autres, que l'esclavage où les Juifs étaient réduits dans la terre de Canaan, n'était pas un esclavage tel que celui qu'on essuie à Maroc et dans les pays d'Alger et de Tunis; que c'était une espèce de main morte telle qu'elle a été établie dans toutes les provinces chrétiennes. Il était permis à ces hordes hébraïques de cultiver les terres, et ils en partageaient les fruits avec leurs maîtres. Ainsi il pouvait y avoir quelques familles riches parmi ces esclaves, qui dans la suite des temps s'emparèrent d'une partie du pays et se firent des chefs que nous nommons rois.

La veuve Michas et ses enfans étaient des paysans à leur aise. Il est naturel qu'un lévite pauvre, et n'ayant point de profession, ait couru le pays pour chercher à gagner du pain. Ce jeune lévite était un des esclaves demeurans à Bethléem, petit village auprès du village de Jérusalem, dans le pays des Jébuséens; et il est à croire que les Hébreux n'avaient jamais eu en ce temps-là aucune terre en propre. Bethléem et Jérusalem sont, comme on sait, le plus mauvais pays de la Judée. Ainsi il n'est pas étonnant que ce lévite allât chercher fortune ailleurs.

Donc les cinq espions s'en allèrent à Laïs. Ils y virent les habitans, qui étaient sans nulle crainte, en repos et en sécurité comme les Sidoniens, personne ne leur résistant,

extrêmement riches, éloignés de Sidon, et séparés du reste des hommes.

Il est assez difficile de comprendre comment la horde hébraïque, dispersée et esclave dans ces pays, osait envoyer des espions à Laïs, qui était une ville appartenante aux Sidoniens. Mais enfin la chose est possible. Les esclaves des Romains firent de bien plus grandes entreprises sous leur chef et compagnon Spartacus. Les mainmortables d'Allemagne, de France et d'Angleterre prirent plus d'une fois les armes contre ceux qui les avaient asservis. La guerre des paysans d'Allemagne, et surtout de Munster, est mémorable dans l'histoire. C'est là, dit Fréret, le dénoûment de toutes les difficultés de l'histoire juive. Les Hébreux errèrent très long-temps dans la Palestine. Ils furent manœuvres, régisseurs, fermiers, courtiers, possesseurs de terres mainmortables, brigands, tantôt cachés dans des cavernes, tantôt occupant des défilés de montagnes; et enfin cette vie dure leur ayant donné un tempérament plus robuste qu'à leurs voisins, ils acquirent en propre, par la révolte et par le carnage, le pays où ils n'avaient été d'abord reçus que comme les Savoyards qui vont en France, et comme les Limousins et les Auvergnats qui vont faire les moissons en Espagne. Cette explication du docte Fréret serait très plausible, si elle n'était pas

contraire aux livres saints. L'Écriture n'est pas un ouvrage qui puisse être soumis à la raison humaine.

Ils revinrent donc vers leurs frères auxquels ils dirent : Montons vers ces gens-là ; car la terre est très riche et très grasse... Il partit donc alors de la tribu de Dan un corps de six cents hommes retroussés en armes belliqueuses... Ils passèrent en la montagne d'Éphraïm, et étant venus en la maison de Michas... emportèrent l'image taillée, l'éphod, les idoles, et l'image jetée en fonte. Le prêtre lévite leur dit : Que faites-vous là? Et ils répondirent : Tais-toi. Ne vaut-il pas mieux pour toi d'être prêtre de toute une tribu d'Israël, que d'être prêtre chez un seul homme?... Le lévite se rendit à leurs discours. Il prit l'éphod, les idoles et les images de sculpture, et il s'en alla avec eux..., et Michas courut après eux en criant. Ils dirent à Michas : Que veux-tu? pourquoi cries-tu? Michas répondit : Vous m'enlevez mes dieux que je me suis faits, et mon prêtre, et vous me demandez pourquoi je crie!...

Il n'est donc point absolument contre la vraisemblance que six cents hommes des hordes hébraïques aient passé en pleine paix par les défilés continuels des montagnes de la Palestine, pour aller faire un coup de main sur les frontières des Sidoniens, et piller la petite ville de Laïs. Chemin fesant ils trouvent le prêtre de la famille Michas : ce prêtre se disait devin ; et telles sont les contradictions de l'esprit humain, que presque tous les voleurs sont superstitieux. Les bandits qui ravageaient l'Italie dans les derniers

siècles ne manquèrent jamais de faire dire des messes pour le succès de leurs entreprises. Les Corses, en dernier lieu, se confessaient avant d'aller assassiner leur prochain, et ils avaient toujours un prêtre à leur tête dans leurs brigandages.

Les six cents voleurs juifs prirent donc le lévite de Michas et ses ornemens sacrés. Michas court après ses dieux, comme Laban après les siens lorsque sa fille Rachel les lui vola. Nous avons observé qu'Énée, en fuyant de Troie vers le temps où le livre de Michas fut écrit, ne manqua pas d'emporter ses petits dieux avec lui. Il y a de très grandes ressemblances dans toute l'histoire ancienne.

L'auteur sacré n'approuva ni Michas, ni son lévite, ni la tribu de Dan.

Les enfans de la tribu de Dan lui dirent : Prends garde, ne parle pas si haut, de peur qu'il ne vienne à toi des gens peu endurans, qui pourraient te faire périr, toi et ta maison...

Ils continuèrent donc leur chemin, les six cents hommes et le prêtre, et ils vinrent dans la ville de Laïs, chez ce peuple tranquille qui ne se défiait de rien : ils firent périr par la bouche du glaive tous les habitans, et brûlèrent la ville...

Il est étrange, dit l'abbé de Tilladet, que la horde juive, dès qu'elle prend une ville ou un village, mette tout à feu et à sang, massacre tous

les hommes, toutes les femmes mariées, tous les bestiaux, et brûle tout ce qui pouvait leur servir dans un pays dont ils étaient sûrs d'être un jour les maîtres, puisque Dieu le leur avait promis par serment. Il y a non seulement une barbarie abominable à tout égorger, mais une folie incompréhensible à se priver d'un butin dont ils avaient un besoin extrême.

Nous répondrons à l'objection pressante de M. l'abbé de Tilladet que sans doute les Juifs ne brûlaient que ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, comme maisons et meubles qui n'étaient pas à leur usage, mais qu'ils emmenaient avec eux les filles, les vaches, les moutons et les chèvres, avec quoi ils se retiraient dans les cavernes profondes qui sont si communes dans ces montagnes, et qui peuvent tenir jusqu'à quatre à cinq mille hommes. S'ils égorgèrent jusqu'aux filles dans Jéricho, c'était par un ordre exprès du Seigneur, qui voulait punir Jéricho.

Ils s'approprièrent donc les idoles de sculpture, et ils établirent pour prêtre Jonathan, fils de Gersom, fils de Moïse, pour être leur prêtre, lui et ses enfans dans la tribu de Dan jusqu'au jour où elle fut captive; et l'idole de Michas demeura parmi eux tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo.

Il faut toujours un prêtre à ces voleurs. Mais ce que M. l'abbé de Tilladet ne peut croire, c'est

qu'un petit-fils de Mosé fut lui-même grand-prêtre des idoles dans une caverne de scélérats. Cela seul, dit-il, serait capable de lui faire rejeter du Canon ce livre de Michas. Cela montre, dit Fréret, la décadence trop ordinaire dans les grandes familles. Le fils du roi Persée fut greffier dans la ville d'Albe; et nous avons vu les descendans des plus grandes maisons demander l'aumône.

Le texte dit que l'idole de Michas demeura dans la tribu de Dan jusqu'à la captivité, pendant que la maison de Dieu était à Silo. Silo était un petit village, qui appartint depuis à la tribu d'Éphraïm. La maison de Dieu, dont il est parlé ici, est le coffre, ou l'arche, le tabernacle du Seigneur. Il faut donc que les Hébreux, esclaves alors, eussent obtenu des maîtres du pays la permission de mettre leur arche dans un de leurs villages. Cette permission même, dit M. Fréret, serait le comble de leur avilissement. Des gens pour qui Dieu avait ouvert la mer Rouge et le Jourdain, et arrêté le soleil et la lune en plein midi, pouvaient-ils ne pas posséder une superbe ville en propre, dans laquelle ils auraient bâti un temple pour leur arche?

On répond que ce temple fut en effet bâti plusieurs années après dans Jérusalem, et qu'un siècle de plus ou de moins n'est rien dans les conseils éternels de la Providence.

Il est difficile d'entendre le sens de l'auteur sacré, quand il dit que l'idole de Michas resta dans la tribu de Dan jusqu'au temps de la captivité. Plusieurs commentateurs croient que l'aventure de Michas arriva immédiatement après Josué.

Or Josué mourut, selon le comput hébraïque, l'an du monde 2561; et la grande captivité fut achevée par le roi Salmanazar en l'an 3283. Les idoles de Michas et leur service seraient donc dans la tribu de Dan sept cent vingt-deux ans. Cette histoire, comme on voit, n'est pas sans de grandes difficultés; et la seule soumission aux décisions de l'église peut les résoudre.

Ce qu'on peut recueillir de ces histoires détachées, qui semblent toutes se contredire, c'est que le culte hébraïque ne fut jamais uniforme ni fixe jusqu'au temps d'Esdras.

(Chap. XIX, v. 14.) Un lévite avec sa femme ne voulurent point passer par Jébus (qui fut depuis Jérusalem). Ils allèrent à Gabaa pour y demeurer; et y étant entrés, ils s'assirent dans la place publique, et personne ne voulut leur donner l'hospitalité. Un vieillard les fit entrer dans sa maison, et donna à manger à leur âne, et quand ils eurent lavé leurs pieds, il leur fit un festin.

Pendant le souper il vint des méchans de la ville, gens sans frein, qui environnèrent la maison du vieillard, frappant à la porte et criant : Fais-nous sortir ce lévite, afin que nous en abusions. Le vieillard allant à eux leur dit : Mes frères, ne faites point ce mal; cet homme est mon hôte; ne consommez pas cette folie; j'ai une fille vierge, et cet homme

a sa concubine avec lui : je vous les amènerai pour que vous les mettiez sous vous, et que vous assouvissiez votre débauche : seulement, je vous prie, ne commettez pas ce péché contre nature avec cet homme.

L'histoire du lévite et de sa femme ne présente pas moins de difficultés. Elle est isolée comme la précédente, et rien ne peut indiquer en quel temps elle est arrivée. Ce qui est très extraordinaire, c'est qu'on y trouve une aventure à peu près semblable à une de celles qui sont consignées dans la *Genèse ;* et c'est ce que nous allons bientôt examiner.

Le lévite qui arrive dans Gabaa, et avec qui les Gabaïtes ont la brutalité de vouloir consommer le péché contre nature, semble d'abord une copie de l'abomination des Sodomites qui voulurent violer deux anges. Nous verrons ces deux crimes infames punis, mais d'une manière différente. Le lord Bolingbrocke en prend occasion d'invectiver contre le peuple juif, et de le regarder comme le plus exécrable des peuples. Il dit qu'il était presque pardonnable à des Grecs voluptueux, à de jeunes gens parfumés, de s'abandonner dans un moment de débauche à des excès très condamnables, dont on a horreur dans la maturité de l'âge : mais il prétend qu'il n'est guère possible qu'un prêtre marié, et par conséquent ayant une grande barbe à la manière des

Orientaux et des Juifs, arrivant de loin sur son âne accompagné de sa femme, et couvert de poussière, pût inspirer des désirs impudiques à toute une ville. Il n'y a rien, selon lui, dans les histoires les plus révoltantes de toute l'antiquité, qui approche d'une infamie si peu vraisemblable. Encore les deux anges de Sodome étaient dans la fleur de l'âge, et pouvaient tenter ces malheureux Sodomites.

Ici les Gabaïtes prennent un parti que les Sodomites refusèrent. Loth proposa ses deux filles aux Sodomites, qui n'en voulurent point : mais les Gabaïtes assouvissent leur brutalité sur la femme du prêtre, au point qu'elle en meurt. Il est à croire qu'ils la battirent après l'avoir déshonorée, à moins qne cette femme ne mourût de l'excès de la honte et de l'indignation qu'elle dut ressentir; car il n'y a point d'exemple de femme qui soit morte sur-le-champ de l'excès du coït.

Or le lévite voyant qu'ils n'acquiesçaient pas à cette proposition leur amena lui-même sa concubine; il la mit entre leurs mains, et ils en abusèrent toute la nuit. Quand les ténèbres furent dissipées, la femme retourna à la porte de la maison et tomba par terre... Le lévite s'étant levé pour continuer sa route trouva sa femme sur le seuil, étendue et morte. Ayant reconnu qu'elle était morte, il la mit sur son âne, et s'en retourna en sa maison; et étant venu chez lui, il prit un couteau et coupa le cadavre de sa femme en douze

parts avec les os, et en envoya douze parts aux douze tribus d'Israël.

La maison du lévite, dans laquelle le lévite ramena le cadavre sur son âne, était devers la montagne d'Éphraïm, et sa femme était du village de Bethléem; on ne sait s'il rapporta sa femme à Bethléem, ou à Éphraïm.

L'idée d'envoyer un morceau du corps de sa femme à chaque tribu est encore sans exemple, et fait frémir. Il fallut donc envoyer douze messagers chargés de ces horribles restes. Mais où étaient alors ces douze tribus? On croit que cette scène sanglante se passa pendant une des servitudes des Juifs.

Et puisque cette histoire du lévite est placée dans le Canon après celle de Michas, il faut qu'elle soit du temps de la dernière servitude, qui dura quarante ans. Mais nous verrons dans ce système une difficulté presque insurmontable.

(Chap. xx, v. I.) Alors tous les enfans d'Israël s'assemblèrent comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée, devant le Seigneur à Maspha; et ils envoyèrent des députés à toute la tribu de Benjamin pour leur dire : Pourquoi avez-vous souffert un si grand crime parmi vous? Livreznous les hommes de Gabaa coupables, afin qu'ils meurent. Les Benjamites ne voulurent point écouter cette députation; mais ils vinrent de toutes leurs villes en Gabaa pour la secourir, et combattre contre tout le peuple d'Israël. Il y avait

vingt-cinq mille combattans de la tribu de Benjamin, outre ceux de Gabaa qui étaient sept cents hommes très vaillans..., et les enfans d'Israël étaient quatre cent mille hommes portant les armes.

Si cette aventure arriva durant la grande servitude de quarante ans, on est embarrassé de savoir comment les douze tribus s'assemblèrent, et comment leurs maîtres le souffrirent. C'était naturellement aux possesseurs du pays qu'on devait s'adresser pour punir un crime commis chez eux. C'est le droit de tous les souverains, dont ils ont été extrêmement jaloux dans tous les temps.

Le texte donne vingt-cinq mille combattans à la tribu de Benjamin, qui prit le parti des coupables, et quatre cent mille combattans aux onze autres tribus. En supposant la population égale, chaque tribu aurait eu trente-cinq mille quatre cent seize soldats. Et en ajoutant les vieillards, les femmes et les enfans, chaque tribu devait être composée de cent quarante et un mille six cent soixante-quatre personnes, qui font pour les douze tribus un million six cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent soixante-huit personnes.

Or, pour qu'on tînt en servitude un nombre si prodigieux d'hommes, parmi lesquels il y en avait quatre cent vingt-cinq mille en armes, il aurait fallu au moins huit cent mille hommes en armes pour les contenir. Et comment les maîtres laissent-

ils des armes à leurs esclaves ? quand il est dit au livre des *Rois*, chap. XIII, que les Philistins ne permettaient pas aux Juifs « d'avoir un seul for-« geron, de peur qu'ils ne fissent des épées et des « lances, et que tous les Israélites étaient obligés « d'aller chez les Philistins pour faire aiguiser le « soc de leurs charrues, leurs hoyaux, leurs co-« gnées et leurs serpettes. »

Cette difficulté est grande. Nous ne dissimulons rien.

Les enfans d'Israël marchant dès la pointe du jour vinrent se camper près de Gabaa; mais les enfans de Benjamin étant sortis de Gabaa tuèrent en ce jour vingt-deux mille hommes des enfans d'Israël.

On est encore étonné ici que le Seigneur protégeât les Benjamites qui étaient du parti le plus coupable, contre tous les Israélites qui étaient du parti le plus juste.

Et les enfans d'Israël montèrent devant le Seigneur et pleurèrent devant lui, et le consultèrent, disant : Devons-nous combattre encore ? Et le Seigneur leur répondit : Allez combattre; ils allèrent donc combattre, et les Benjamites leur tuèrent encore dix-huit mille hommes...; et l'arche du Seigneur était en ce lieu... Enfin le Seigneur tailla en pièces aux yeux des enfans d'Israël vingt-cinq mille cent Benjamites ou grands guerriers... Puis les Benjamites étant entourés de leurs ennemis perdirent dix-huit mille hommes en cet endroit, tous gens de guerre très robustes... Ceux qui étaient restés prirent la fuite, mais on en tua encore cinq

mille; et ayant passé plus loin, on en tua encore deux mille...

On est étonné bien davantage qu'après avoir marché une seconde fois par l'ordre exprès de Dieu, les Israélites soient battus une seconde fois, et qu'ils perdent dix-huit mille hommes : mais aussi ils sont ensuite entièrement vainqueurs. Tout ce qui peut faire un peu de peine, c'est le nombre effroyable d'Israélites égorgés par leurs frères, depuis l'adoration du veau d'or jusqu'à ces guerres intestines.

Il semble que les Benjamites, qui n'étaient que vingt-cinq mille en armes, en aient pourtant perdu cinquante mille; mais on peut aisément entendre que le texte parle d'abord en général de vingt-cinq mille hommes tués, et dit ensuite en détail comment ils ont été tués.

Les enfans d'Israël étant retournés du combat tuèrent tout ce qui restait dans Gabaa, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; et une flamme dévorante détruisit toutes les villes et les villages de Benjamin...

(Chap. XXI, v. 1.) Or les enfans d'Israël avaient juré à Maspha, disant : Nul de nous ne donnera ses filles en mariage aux fils de Benjamin. Ils vinrent donc tous en la maison de Dieu à Silo, et ils commencèrent à braire et à pleurer, disant : Pourquoi un si grand mal est-il arrivé? Faudra-t-il qu'une de nos tribus périsse?... Où nos frères de Benjamin prendront-ils des femmes? car nous avons juré tous ensemble que nous ne leur donnerions point nos filles.... Ils dirent alors : Il n'y a qu'à voir qui sont ceux de toutes les tribus qui

ne se sont point trouvés au rendez-vous de l'armée à Maspha, et il se trouva que ceux de Jabès ne s'y étaient point trouvés. Ils envoyèrent donc dix mille hommes très robustes avec cet ordre : Allez et frappez dans la bouche du glaive tous les habitans de Jabès, tant les femmes que les petits enfans; tuez tous les mâles et les femmes qui ont connu des hommes, et réservez les filles... Or il se trouva dans Jabès quatre cents filles qui étaient encore vierges. On les amena au camp de Silo dans la terre de Canaan.

Ceux qui nient la possibilité de tous ces événemens doivent pourtant convenir que le caractère des Juifs est bien marqué dans cette douleur qu'ils ressentent, au milieu de leurs victoires, de voir qu'une de leurs tribus court risque d'être anéantie; ce qui aurait détruit les prophéties et les prédictions de l'empire des douze tribus sur la terre entière.

La destruction de la ville de Gabaa, de tous les hommes, et de toutes les bêtes, selon leur coutume, ne les effarouche pas, mais la perte d'une de leurs tribus les attendrit. Rien n'est plus naturel dans une nation qui espérait que ses douze tribus asserviraient un jour toute la terre.

Cette manière de repeupler une tribu a paru bien singulière à tous les critiques. Tout le peuple juif est ici supposé égorger tous les habitans d'une de ses propres villes, pour donner des filles à ses ennemis. On massacre les mères pour marier leurs filles. Le curé Meslier dit que ces fables de sau-

vages feraient dresser les cheveux à la tête si elles ne fesaient pas rire. Nous avouons que cet expédient pour rétablir la tribu de Benjamin est d'une barbarie singulière; mais Dieu ne l'ordonna pas. Ce n'est point à lui qu'on doit s'en prendre de tous les crimes que commet son peuple. Ce sont des temps d'anarchie.

Les critiques insistent; ils disent que Dieu fut consulté pendant cette guerre, que son arche y était présente : mais on ne trouve point dans le texte que Dieu ait été consulté quand ils tuèrent tous les habitans de Jabès avec toutes les femmes et les petits enfans.

Alors les enfans de Benjamin revinrent, et on leur donna pour femmes ces quatre cents filles de Jabès; mais il en fallait encore deux cents, et on ne pouvait les trouver. Voici donc la résolution que les Israélites prirent. Voici une fête qui va se célébrer au Seigneur dans Silo : Benjamites, cachez-vous dans les vignes; et, lorsque vous verrez les filles de Silo venir danser en rond selon la coutume, sortez tout d'un coup des vignes, que chacun prenne une fille pour sa femme, et allez au pays de Benjamin.

Les fils de Benjamin firent selon qu'il leur avait été prescrit; chacun prit une des filles qui dansaient en rond, et ils allèrent rebâtir leurs villes et leurs maisons.

Nous ne savons comment excuser cette nouvelle manière de compléter le nombre des six cents filles qui manquaient aux Benjamites. C'est précisément devant l'arche qui était à Silo, selon

le texte, c'est dans une fête célébrée en l'honneur du Seigneur, c'est sous ses yeux que l'on ravit deux cents filles. Les Israélites joignent ici le rapt à l'impiété la plus grande. On doit convenir que tout cet amas d'atrocités du peuple de Dieu est difficile à justifier.

Ce dernier rapt a quelque ressemblance avec l'enlèvement des Sabines dans Rome. Il y a dans l'établissement de tous les peuples quelque chose de si féroce qu'il semblerait qu'on dût pardonner aux critiques qui révoquent en doute toutes les histoires anciennes; mais nous ne pouvons pas douter de celle des Juifs. S'il y a des choses embarassantes et révoltantes pour le commun des lecteurs, ce qu'il y a de divin doit nous fermer la bouche.

RUTH.

RUTH.

(Chap. I, v. I.) Dans les jours d'un juge, quand les juges-présidaient, il y eut famine sur la terre; et un homme de Bethléem de Juda voyagêa chez les Moabites avec sa femme et ses deux enfans. Il s'appelait Hélimélech, et sa femme Noémi... Étant donc venus au pays des Moabites, ils y demeurèrent...

Hélimélech, mari de Noémi, resta avec ses deux fils... Ils prirent pour femmes des filles de Moab, dont l'une s'appelait Orpha et l'autre Ruth.

Après la mort des deux fils de Noémi, elle demeura seule, ayant perdu son mari et ses deux fils... Elle se mit en chemin avec ses deux brus pour revenir du pays des Moabites dans sa patrie...

Comme il s'agit dans le livre de *Ruth* du bisaïeul de David, on peut conjecturer aisément le temps où vivait Booz, mari de Ruth. Il faut compter quatre générations de lui à David : cela forme environ cent vingt ans; et la chose doit être arrivée dans le commencement de la grande servitude de quarante ans.

..... Orpha s'en retourna; mais Ruth restà avec sa belle-mère.

..... Noémi dit à Ruth : Voilà votre sœur qui s'en est retournée à son peuple et à ses dieux; allez-vous-en avec elle.

Ruth lui répondit : J'irai avec vous; et partout où vous resterez je resterai; votre peuple sera mon peuple; votre

dieu sera mon dieu; je mourrai dans la terre où vous mourrez... Étant donc parties ensemble, elles arrivèrent à Bethléem...

Cette histoire est bien différente des précédentes : elle n'a rien de toutes les cruautés que nous avons vues; elle est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : « J'irai avec vous; et partout où « vous resterez je resterai; votre peuple sera mon « peuple, votre dieu sera mon dieu; je mourrai « dans la terre où vous mourrez. »

Il y a du sublime dans cette simplicité. Les critiques ont beau dire que cet empressement de quitter le dieu de son père pour le dieu de sa belle-mère marque une indifférence de religion condamnable; ils ont beau inférer de là que la religion juive, exclusive de toutes les autres, n'était pas encore formée; que chaque canton d'Arabie et de Syrie avait son dieu ou son étoile; qu'il était égal d'adorer le dieu de Moab, ou le dieu de Gaza, ou le dieu de Sidon, ou le dieu des Juifs; quand même on eût pensé ainsi dans ces temps d'anarchie, cela n'empêcherait pas que le discours de Ruth à Noémi ne méritât les éloges de tous ceux qui ont un cœur sensible.

C'est ainsi que Noémi, étant revenue avec Ruth la Moa-

bite sa bru, retourna à Bethléem, quand on moissonnait les orges...

(Chap. II.) Or il y avait un parent d'Hélimélech, nommé Booz, homme puissant et très riche. Ruth la Moabite dit à sa belle-mère : Si vous me le permettez, j'irai glaner dans quelque champ, et je trouverai peut-être quelque père de famille devant qui je trouverai grace. Noémi lui répondit : Va, ma fille. Ruth s'en alla donc glaner derrière les moissonneurs... Or il se trouva que le champ où elle glanait appartenait à Booz, parent d'Hélimélech (beau-père de Ruth)... Booz dit à un jeune homme, chef des moissonneurs : Qui est cette fille? Lequel répondit : C'est cette Moabite qui est venue avec Noémi du pays des Moabites... Booz dit à Ruth : Écoute, fille, ne va point glaner dans un autre champ, mais joins-toi à mes moissonneurs; car j'ai ordonné à mes gens de ne te point faire de peine, et même quand tu auras soif, bois de l'eau dont boivent mes gens. Ruth, tombant sur sa face, et l'adorant à terre, lui dit : D'où vient cela que j'ai trouvé grace devant tes yeux et que tu daignes regarder une étrangère?

On voit dans tout ce morceau quelle était la simplicité de la vie champêtre qu'on menait alors. Mais ce qu'il y a d'étrange et de triste, c'est que cette simplicité s'accorde avec les mœurs féroces dont nous venons de voir tant d'exemples. Ces mêmes peuples chez lesquels il se trouve un aussi bon homme que Booz, et une aussi bonne femme que Ruth, sont pourtant pires que les suivans d'Attila et de Genseric. Tout ce petit pays en deçà et en delà du Jourdain, jusqu'aux terres des opulens Sidoniens enrichis par le commerce, et jus-

qu'aux villes florissantes de Damas et de Balbec, était habité par des gens très pauvres et très simples. Booz est appelé un homme puissant et riche parce qu'il a quelques arpens de terre qui produisent de l'orge. Il couche dans sa grange sur la paille; il vanne son orge lui-même, quoique déja avancé en âge. Nous avons dit bien souvent que ces temps et ces mœurs n'ont rien de commun avec les nôtres, soit en bien, soit en mal. Leur esprit n'est point notre esprit; leur bon sens n'est point notre bon sens. C'est pour cela même que le *Pentateuque*, les livres de *Josué* et des *Juges* sont mille fois plus instructifs qu'Homère et Hérodote.

Booz lui répondit : On ma conté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari, et que tu as quitté tes parens et la terre de Moab où tu es née, pour venir chez un peuple que tu ne connaissais pas...

Il n'y a pas, dira-t-on, une grande générosité à un homme puissant et très riche, tel que Booz est représenté, de permettre de glaner et de boire de l'eau à une femme dont on lui a déja parlé, dont il devait savoir qu'il était parent, quoiqu'elle fût Moabite. Mais une cruche d'eau était un régal dans ce désert auprès de Bethléem, et nous avons remarqué que plusieurs voyageurs et même plusieurs Arabes, y sont morts faute d'eau potable. S'il y a quelques ruisseaux, comme le torrent de

Cédron auprès de Jérusalem, il est à sec dans le temps de la moisson. Tout ce qui environne Bethléem est une plaine de sable et de cailloux. C'est beaucoup si, à force de culture, elle produit un peu d'orge.

Quand l'heure de manger sera venue, viens manger du pain et le tremper dans du vinaigre...

Le meilleur pain qu'on eût dans ce pays-là était fait d'orge et de seigle, qu'on cuisait sous la cendre. On le trempait un peu dans de l'eau et du vinaigre; ce fut la coutume des peuples d'Orient et même des Grecs et des Romains; les soldats n'étaient pas nourris autrement. Ruth, qui était venue à pied du pays de Moab, et qui avait passé le grand désert, si elle n'avait pas traversé le Jourdain, ne devait pas être accoutumée à une nourriture fort délicate. Pour peu que l'on ait vu les habitans des Pyrénées et des Alpes, pour peu qu'on ait lu les voyageurs qui ont passé par les monts Krapaks et par le Caucase, on sera convaincu que la moitié des hommes ne se nourrit pas autrement, et que la pauvreté, et la grossièreté, mère de la simplicité, ont toujours été leur partage.

Ruth s'assit donc à côté des moissonneurs, mangea de la bouillie, fut rassasiée et emporta les restes; elle glana encore; et, ayant battu ses épis d'orge, elle en tira environ trois boisseaux; et, retournant chargée à Bethléem, elle donna à

sa belle-mère les restes de sa bouillie. (Chap. III.)... Noémi dit à sa fille : Ma fille, Booz est notre proche parent, et cette nuit il vannera son orge; lave-toi donc, oins-toi, prends tes plus beaux habits, et va-t'en à son aire; et, quand Booz ira dormir, remarque bien l'endroit où il dormira : découvre sa couverture du côté des pieds, et tu demeureras là; il te dira ce que tu dois faire.

Ruth lui répondit : Je ferai ce que vous me commandez... Elle alla donc dans l'aire de Booz, et fit comme sa belle-mère avait dit... Et Booz ayant bu et mangé, et étant devenu plus gai, s'alla coucher contre un tas de gerbes; et Ruth vint tout doucement, et ayant levé la couverture aux pieds, elle se coucha là.

Si les critiques trouvent mauvais que Booz, cet homme si puissant et si riche, s'aille coucher contre un tas de gerbes ou sur un tas de gerbes, comme font encore nos manœuvres après la moisson, ils trouvent encore plus mauvais que Ruth aille se coucher tout doucement dans le lit de Booz. Si ce Booz, disent-ils, devait en qualité de parent épouser cette Ruth, c'était à Noémi, sa mère, à faire honnêtement la proposition du mariage; elle ne devait pas persuader à sa bru de faire le métier de coureuse.

De plus, Noémi devait savoir qu'il y avait un parent plus proche que Booz. C'était donc à ce parent plus proche que l'on devait s'adresser.

Au milieu de la nuit, Booz fut tout étonné de trouver une femme à ses pieds, et lui dit : Qui es-tu? Elle répondit : Je suis Ruth, ta servante; étends-toi sur ta servante; car tu es

mon proche parent... Booz lui dit : Ma fille, Dieu te bénisse; tu vaux encore mieux cette nuit que ce matin; car tu n'as point été chercher de jeunes gens, soit riches, soit pauvres... Ne crains rien; car je ferai tout ce que tu as dit : car on sait que tu es une femme de bien... J'avoue que je suis ton parent; mais il y en a un autre plus proche que moi... Reste ici cette nuit, et, si demain matin le proche parent veut te prendre, à la bonne heure; s'il n'en veut rien faire, je te prendrai sans nulle difficulté, comme Dieu est vivant... Dors jusqu'au matin.

Elle se leva avant que le jour parût; et Booz lui dit : Prends bien garde que personne ne sache que tu es venue ici; étends ta robe; tiens-la des deux mains; elle étendit sa robe et la tint des deux mains, et il y mit six boisseaux d'orge qu'elle emporta à Bethléem...

Le conseil que donne Booz à Ruth de se lever avant le jour, et de prendre garde qu'on ne la voie, fait croire qu'au moins Ruth a fait une action plus qu'imprudente. Le texte dit que Booz était devenu plus gai après avoir bu. Cette circonstance, jointe à la hardiesse de cette femme de s'aller mettre dans le lit d'un homme, peut faire penser que le mariage fut consommé avant d'avoir été proposé. Nos mœurs ne sont pas plus chastes, mais elles sont plus décentes. Il semble que les six boisseaux d'orge soient une récompense des plaisirs de la nuit : mais quelle récompense que de l'orge dans son tablier!

Notre réponse à ces censures est qu'il se peut très bien que Booz n'ait rien fait à Ruth cette nuit-là, et que le conseil de s'évader avant le jour

n'ait été qu'une précaution pour dérober Ruth aux railleries des moissonneurs.

(Chap. IV.) Le proche parent de Ruth n'ayant pas voulu l'épouser, Booz dit à ce proche parent : Ote ton soulier; et le parent ayant ôté son soulier... Booz prit Ruth en femme; il entra en elle, et Dieu lui donna de concevoir et d'enfanter un fils... Ils l'appelèrent Obed; c'est lui qui fut père d'Isaï, père de David.

La loi portée dans le *Deutéronome*, chap. XXV, était qu'une femme veuve, que le frère de son mari refusait d'épouser, était en droit de le déchausser et de lui cracher au visage. Mais c'était à la femme seule à s'acquitter de cette cérémonie, et on ne pouvait cracher qu'au visage de son beau-frère. Il devait épouser sa belle-sœur; et il n'est point dit qu'un autre parent dût l'épouser. Il n'est pas permis parmi les catholiques romains d'épouser la veuve de son frère, à moins d'une dispense du pape. On sait que le pape Clément VII fut cause du schisme de l'Angleterre pour n'avoir pas voulu souffrir les prétendus remords du roi Henri VIII d'avoir épousé sa belle-sœur, et que le pape Alexandre VII donna toutes les dispenses qu'on voulût, quand la princesse de Nemours, reine de Portugal, fit casser son mariage avec le roi Alphonse, et épousa le prince Pierre, frère d'Alphonse, après avoir détrôné et enfermé son mari.

On trouve extraordinaire que Ruth, dont descendent David et Jésus-Christ, soit une étrangère, une Moabite, une descendante de l'inceste de Loth avec ses filles. Cet événement prouve, comme nous l'avons dit, que Dieu est le maître des lois, que nul n'est étranger à ses yeux, et qu'il n'a acception de personne.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME DE LA PHILOSOPHIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

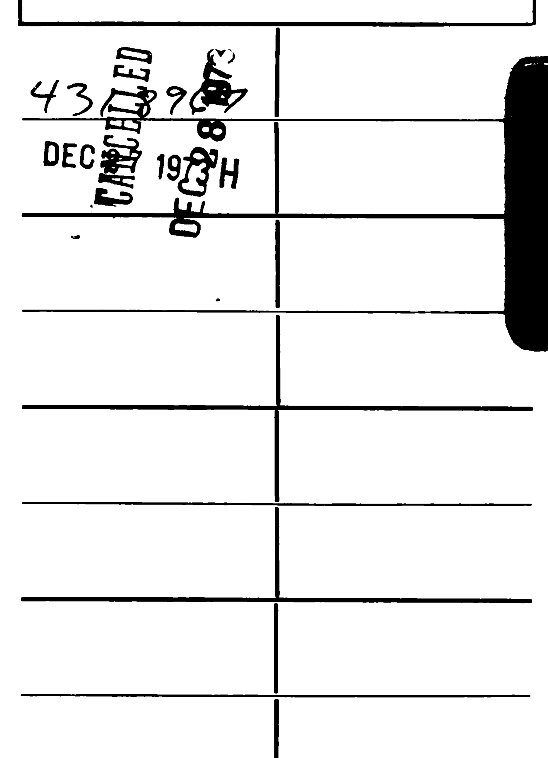
LA BIBLE

ENFIN EXPLIQUÉE PAR PLUSIEURS AUMÔNIERS.

DE S. M. L. R. D. P.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.


DEC 7 1972 H
CANCELLED
DEC 8 1973

